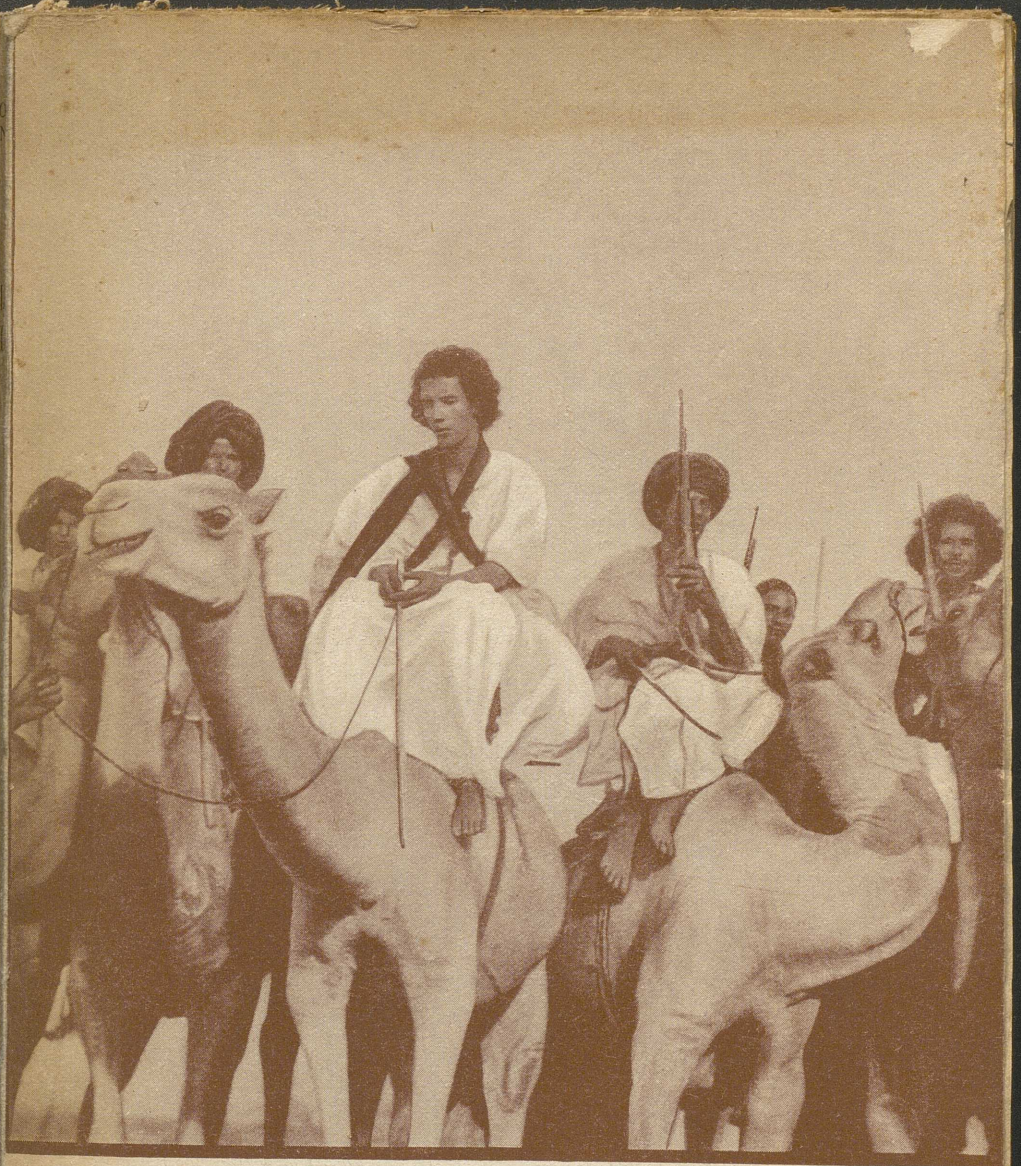


Le Tour du Monde

ROBERT MONTAGNE

LA CIVILISATION DU DÉSERT

HACHETTE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA CIVILISATION
DU DÉSERT

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE TOUR DU MONDE

A PARAITRE :

PORTRAIT DE LA SUÈDE
par Henri QUEFFÉLEC

LES NOIRS DES ÉTATS-UNIS
par Louis T. ACHILLE

L'OCÉANIE
par Jean MARIOTTI

LE BRÉSIL
par Henri MONBEIG

ETC...

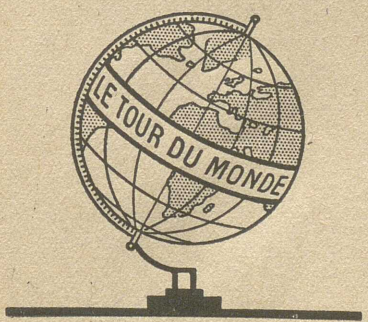
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

BOSCO
BHB
678

ROBERT MONTAGNE

LA CIVILISATION DU DÉSERT

NOMADES D'ORIENT ET D'AFRIQUE



HACHETTE

BU LETTRES
D 092 2145006

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette 1947.

22289-07-A

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à Albert de BOUCHEMAN
In Memoriam.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AVANT-PROPOS

De 1930 à 1944, une équipe de Français, universitaires, officiers, missionnaires, groupés autour de l'Institut français de Damas, auxquels s'étaient agrégés plusieurs étrangers, s'est efforcée de rajeunir nos connaissances sur les Bédouins d'Orient par des enquêtes poursuivies en tribu. Travaux de dialectologie, de sociologie, d'ethnologie et d'histoire se sont succédé qui ont mis l'accent, plus que par le passé, sur la structure sociale des communautés pastorales et leur économie particulière. Peut-être est-il permis de penser que MM. Cantineau, Albert de Boucheman, Bernard Vernier, Henri Charles, S. Reich, Eliahu Epstein, auxquels se joint l'auteur de ces lignes, ont dans une certaine mesure contribué à renouveler, après les études classiques de Burckhardt, Palgrave, Euting, Huber, Jaussen, Savignac, Lammens et Aloïs Musil, un sujet que l'on pouvait considérer comme définitivement traité. En un temps où une civilisation primitive, qui n'avait guère changé depuis le temps de Mahomet, se trouve brusquement placée en contact avec les techniques les plus modernes de l'Occident, peut-être est-il bon, en effet, de rajeunir nos jugements et de mesurer l'importance des changements survenus dès à présent dans les aspects de la vie économique, sociale et politique.

C'est en utilisant les conclusions de ces diverses études et en tirant parti de nombreux travaux personnels ou d'observations faites sur place qu'on s'est efforcé de présenter au grand public, sous une forme dégagée d'inutiles références bibliographiques, le tableau de la vie des nomades du désert, de ceux qui y sont encore, et de ceux que les vicissitudes de l'histoire ou le progrès matériel en ont fait sortir.

Le cadre géographique et historique de ce livre est fort vaste. Sans réussir sans doute à le remplir, nous nous sommes efforcé cependant de suivre nos pasteurs depuis l'Arabie jusqu'aux rives

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mauritaniennes du Sénégal, et nous avons comparé les chefs traditionnels des tribus à un roi aussi prestigieux qu'Abd el Aziz Ibn Séoud. Nous avons fait usage, pour suivre en Afrique les aventures de tribus sorties de l'Arabie, non seulement des ouvrages déjà consacrés comme : Les Arabes en Berbérie, *de G. Marçais, mais de la belle étude de F. de la Chapelle,* Exposé de l'histoire du Sahara oriental *et de divers travaux inédits, en particulier les travaux de MM. Bonjean et Paul Dubié.*

Cette synthèse eût mérité d'être rédigée, avec l'exactitude et l'intelligence qui dirigeaient sa pensée, par notre ami Albert de Boucheman. Ayant pendant plus de dix années rassemblé des notes précises et pénétrantes sur l'Arabie traditionnelle et moderne, au point d'être devenu l'un des Européens les plus instruits des problèmes de l'Orient arabe, Albert de Boucheman avait commencé de rédiger une étude qui eût sans doute renouvelé entièrement nos vues sur la sédentarisation des Bédouins.

Il est mort en soldat en juin 1941 dans des conditions qui donnent à son sacrifice une douloureuse grandeur.

Puisse ce livre, écrit en utilisant quelques-unes de ses notes, aider à garder le souvenir d'un homme qui eût mérité d'être choisi en exemple par les Français du Levant, pour sa science, sa méthode de travail, son désintéressement et sa profonde sympathie pour les populations arabes de l'Orient.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

INTRODUCTION

S'EFFORCER de connaître la vie des pasteurs qui, depuis des millénaires, conduisent leurs migrations dans les déserts de l'Asie antérieure et de l'Afrique n'est pas une simple concession faite à la curiosité de l'esprit, toujours avide de comprendre l'existence de peuples très différents du nôtre. C'est aussi le moyen de chercher, et souvent de trouver, une explication à l'histoire des grandes civilisations de l'Orient. L'étude des tribus les plus archaïques du monde méditerranéen est en réalité une préface nécessaire à la connaissance scientifique des empires en pays d'Islam.

Au temps du prophète Mahomet, lorsque les Arabes nomades d'Orient, ceux qui se désignent encore sous le nom de Bédouins, ou leurs émules, les pasteurs berbères du Sahara occidental, s'enrôlaient en foule dans les armées des conquérants pour se partager, de l'Iran à l'Espagne, les dépouilles de Byzance et de Rome, ils appartenaient à une civilisation primitive déjà sans doute millénaire et qui méritait d'être connue, en raison de l'influence qu'elle devait exercer. Ce que les littérateurs arabes des premiers siècles, poètes, historiens ou savants religieux, nous ont permis de savoir des coutumes des nomades et de leur droit n'est pas négligeable. Mais il s'en faut que nous puissions, grâce à ces connaissances livresques, retracer avec précision le tableau de la domination, puissante et sommaire, qu'ils ont un instant imposée au monde antique. Nous en savons assez sur eux cependant pour voir qu'ils étaient semblables à leurs descendants, à ceux-là mêmes qu'il nous est permis d'observer à loisir aujourd'hui dans leurs vieux déserts, là

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

où s'est conservée, dans sa pureté initiale, à l'abri de l'influence des États sédentaires, la vie des pasteurs. Celle-ci perpétue sous nos yeux, et pour quelques années encore, une sorte de préhistoire méditerranéenne aussi ancienne peut-être que le désert qui l'abrite. La présence continue dans les steppes sahariennes de ces peuples conservateurs, préservés des transformations sociales et politiques par leur existence pastorale inchangée aux flancs des empires musulmans des côtes, est un fait historique d'une immense importance. Leurs lois primitives apparentent leur droit à celui des Barbares, tel que les légistes du Bas-Empire nous l'ont fait connaître, au moment où leurs tribus submergeaient les provinces romaines. Peu de choses séparent alors un Germain, un Wisigoth et un Arabe. Mais, alors que notre Occident a peu à peu résorbé ses Barbares, dissous leurs tribus, assimilé leurs peuples et les a contraints à se plier aux lois des cités romaines, ceux d'Orient et d'Afrique ont échappé dans une large mesure à la souveraineté des empires musulmans. Dans l'ensemble, ils sont demeurés ce qu'ils étaient à l'origine : des conquérants turbulents et insolents, fiers d'eux-mêmes, orgueilleux de leurs mœurs, pénétrés de leur supériorité. Ils n'ont cessé, d'autre part, au cours des treize siècles d'histoire du monde, d'intervenir dans la vie des États islamiques, le plus souvent d'ailleurs pour la troubler et la désorganiser.

Mais il serait injuste d'affirmer que leur rôle a été seulement négatif. Ces tribus, bédouines ou berbères, ont joué un rôle si important dans la fondation des empires musulmans du moyen âge, que l'on ne comprend pas ce que nous en disent les historiens, si l'on ne tient pas compte de la vie des nomades qui les ont un instant dominés, de leurs habitudes de gouvernement, de leur structure sociale, de leurs rivalités, de leurs audaces et de leurs faiblesses. En organisant leurs conquêtes, ils ont fortement marqué de leur empreinte les territoires conquis. Ce rôle, qui s'est continué jusqu'à nos jours, ne nous permet pas de les regarder uniquement comme des témoins du passé. Ils viennent,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en Arabie, de reconstituer par deux fois, au XVIII^e^ et au XX^e^ siècle, comme jadis leurs ancêtres autour de Mahomet, le pouvoir de la dynastie des Eben Séoud, les réformateurs wahhabites du Nejd. En Libye, la conquête de Koufra, la ville des Haoussas infidèles (*Kufara*), devenue la ville sainte des Sénoussites, est dans l'histoire contemporaine un de leurs derniers hauts faits. Ce sont eux encore qui, au XVIII^e^ siècle, dans le Sahara occidental, poussant avec une force irrésistible leur marche en avant vers le Sénégal, bousculent les tribus, impriment à tous les peuples de cet immense territoire un vaste mouvement de déplacement circulaire; cependant que d'autres nomades berbères, du groupe touareg, poursuivent la conquête des pays noirs et deviennent indirectement les propagateurs de l'Islam. Il n'est pas jusqu'au grand mouvement national de l'Unité Arabe qui se développe aujourd'hui en Orient, dont on ne puisse dire qu'il tire partiellement son origine du sentiment de fraternité — *asabiya* — des peuples arabes, tel que le conçoivent et le développent dans leur poésie, dans leurs récits historiques, les Bédouins de la péninsule arabique.

Mais ce n'est pas seulement la connaissance de l'histoire qu'éclaire l'étude de la société des pasteurs, c'est aussi celle de l'homme aux prises avec la nature. Peut-être n'est-il pas dans l'histoire du monde de plus bel exemple d'adaptation aux conditions de vie dans un univers hostile que celui de ces nomades livrés à une nature inclémente, impitoyable même, sans cesse menacés par la faim, errant dans des territoires où il semble que toute existence humaine soit impossible. Or ils ont réussi non seulement à durer, mais encore à croître. Ils ont consolidé un système de vie sociale auquel nous ne pouvons ici refuser le nom de « civilisation du désert ». Luttant sans cesse à la fois contre la disette, la soif, le froid, la maladie, ils n'en ont pas moins conçu et développé des règles morales et sociales qui les satisfont pleinement et qui, même, les remplissent d'orgueil. A l'égard des sédentaires que nous sommes, si attachés aux avantages de notre sécurité matérielle, jouissant d'un luxe

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui provient de notre travail, ces chameliers misérables n'ont aucun sentiment d'admiration. Bien au contraire, ils ne conçoivent pour nous que mépris et nous regardent avec condescendance. Peut-être est-il permis de dire, pour expliquer ce sentiment de supériorité du nomade à notre endroit, que la vie bédouine est animée par une sorte d'héroïsme. C'est ce sentiment qui élève l'homme au-dessus de certains de ses instincts les plus condamnables et par là même justifie à ses yeux cette existence, étrange à nos yeux, dont nous ne voyons, au premier abord, en examinant son décor misérable, que les aspects inférieurs.

Hâtons-nous d'ailleurs d'observer aujourd'hui l'existence des peuples nomades du désert. Ils sont désormais menacés sinon de disparition, du moins d'un redoutable affaiblissement, par les progrès de la civilisation industrielle, qui se propage désormais jusque dans leurs solitudes. L'automobile, l'avion, les foreuses de pétrole, les *pipe-lines* transforment chaque jour davantage les déserts et y apportent une vie étrangère. L'élevage du chameau, sur lequel repose toute l'économie pastorale, va perdre, dès que les derniers troubles économiques produits par la guerre universelle auront disparu, une grande partie de son intérêt, puisque le camion ou l'automobile armée en guerre remplaceront définitivement les caravanes et les pelotons méharistes. Les moteurs des pompes iront chercher l'eau dans les profondeurs les plus lointaines du sol et feront surgir la vie sédentaire dans des lieux incultes où, jusqu'à présent, l'herbe même se refusait à pousser après les orages. Il se peut sans doute que, pour quelques années encore, ceux dont nous allons ici décrire les mœurs, gardent, dans leurs campements, l'illusion de pouvoir conserver tant bien que mal l'héritage de leurs ancêtres, grâce à la richesse nouvelle et inattendue qu'apportera à leurs chefs l'exploitation des pétroles. Mais, dès à présent, tout le système social, intellectuel et politique dans lequel s'enferme, loin de nos contrées, leur propre existence est, nous le verrons, frappé à mort et condamné à périr. La paix, à elle seule, suffit à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ruiner les bases sur lesquelles repose la civilisation du désert.

Cette dernière considération, un peu funèbre, donne peut-être un aspect pathétique, qui est un charme de plus, à la vie des peuples du désert. Ceux qui vont mourir représentent le legs de longues générations de héros. Ils se réclament de la grande tradition d'Antar ou de Hatem Ettay, les généreux ancêtres de la race noble de Qahtan. Avec eux disparaîtra une grande tradition de l'humanité.

Est-il nécessaire de le dire : nous ne pénétrerons dans le secret de la vie bédouine qu'en nous faisant pour un instant une âme de pasteur. Nous devrons bien souvent nous efforcer ici, pour les comprendre, de penser comme le font les Bédouins; nous abandonnerons nos préjugés, notre manière de compter le temps, de diviser l'espace, de prévoir l'avenir, de juger des hommes et des choses. C'est au prix de cet effort de mimétisme qu'il nous sera possible de discerner, sous ses aspects sordides, tout ce que comporta de grandeur, malgré sa pauvreté, la « civilisation du désert ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

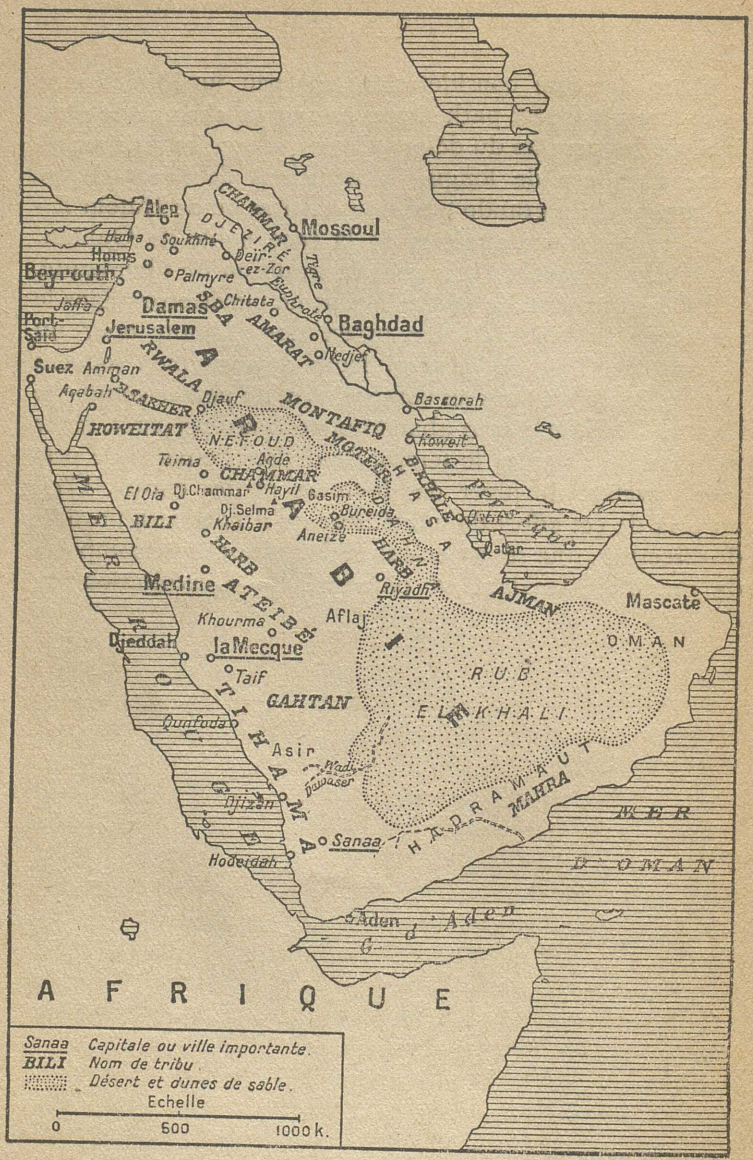


Fig. 1. — Carte de l'Arabie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA CIVILISATION DU DÉSERT

LES NOMADES D'ORIENT ET D'AFRIQUE

CHAPITRE PREMIER

LA VIE MATÉRIELLE DES NOMADES

Cadre géographique.

Le cadre dans lequel nous étudierons la vie matérielle des nomades se restreint à la succession monotone des déserts — immenses, il est vrai — que l'on peut parcourir entre le Golfe Persique et l'Atlantique. Il exclut les steppes les plus élevées en altitude de l'Iran et de l'Asie Centrale, dans lesquelles l'homme lutte plus encore contre le froid que contre la sécheresse. Aussi bien, les Arabes nomades, les Bédouins, vont-ils n'essaimer qu'en petit nombre de leur habitat de prédilection, le centre de l'Arabie, vers les solitudes de l'Orient, et c'est surtout vers l'Occident, vers les déserts d'Afrique, que s'est, de siècle en siècle, prolongé leur mouvement d'invasion et de conquête. Cette grande chaîne de déserts est située à la même latitude qu'en Asie centrale et orientale et en Amérique, entre la zone tempérée et la zone tropicale. Dans la région qui nous intéresse, cette succession de terres déshéritées est presque continue, car la mer Rouge, qui forme un fossé infranchissable aux tribus, sauf par le petit pont du Sinaï, semble désunir, par une sorte d'accident récent, des terres semblables de part et d'autre et condamnées à la même

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

misère. Le ruban du Nil n'est, lui non plus, qu'un mince cordon de verdure qu'enjambent aisément les Bédouins en marche. Seuls, ceux qui s'attardent à boire l'eau de ce fleuve et s'établissent sur ses rives oublient bien vite leurs tribus et leurs troupeaux, et se fondent dans la masse des cultivateurs vivant obscurément dans un limon fertile. Si bien que l'on peut dire que la vallée du Nil n'appartient pas aux déserts par lesquels elle se trouve cependant emprisonnée comme dans un étau.

Cependant, on peut distinguer aisément, dans la continuité des terres réservées aux pasteurs, trois déserts séparables. D'abord celui que constitue la Péninsule Arabique, le plus favorable au développement de la vie humaine. Ensuite, le désert du Sahara oriental, qui va de la mer Rouge au méridien de Tripoli, jalonné du Nord au Sud par le golfe de Syrte, le Tibesti et le Tchad; c'est le plus impénétrable, le plus hostile à l'homme, et aussi le plus vide. Vient enfin le désert de l'Ouest jusqu'à l'Atlantique, médiocrement utilisable dans sa partie centrale, mais qui cependant, dans certaines régions voisines de l'Océan, ou aux abords des steppes du Maroc et du Soudan, offre au développement de la vie nomade des facilités comparables à celles de la péninsule orientale.

Sur les confins septentrionaux des trois déserts, au voisinage des montagnes du Turkestan, des hautes plaines de Turquie, et sur les contreforts de l'Atlas Saharien au Maghreb, on souffre du froid et la neige n'est pas inconnue, les pluies, qui apportent irrégulièrement les bénédictions du ciel, surviennent à l'automne et au printemps. Sur les frontières méridionales du désert, au contraire, les précipitations atmosphériques coïncident avec l'été. Il pleut, il neige même parfois l'été sur les sommets du Yémen. L'« hivernage », le temps des tornades, sur la côte occidentale d'Afrique, survient au mois de juillet. C'est aussi la saison où la brousse se trouve restaurée par les pluies, en temps utile pour que les pasteurs du Sahara central y envoient leurs troupeaux. Au cœur même du désert, se

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

trouve une zone très sèche, à égale distance des précipitations d'hiver dans le Nord et d'été dans le Sud. C'est la plus impropre à la vie. Là se trouve le désert où nul ne peut vivre. Là se hasardent, de temps à autre, des tribus pauvres, mais mobiles et belliqueuses, capables encore de faire la loi aux autres, à celles-là qui sont plus complètement asservies qu'elles-mêmes au rythme saisonnier des chutes de pluie.

Causes du déplacement historique des tribus.

On a bien souvent parlé de l'assèchement du Sahara et l'on a voulu l'invoquer comme une des causes des migrations des tribus. Du point de vue de la géologie, le phénomène est certain. A l'époque quaternaire, les hommes vivaient nombreux dans des régions aujourd'hui complètement abandonnées. Les silex taillés, massues, couteaux, pointes de flèches, recueillis si nombreux par Reygasse, nous prouvent qu'à l'époque glaciaire, lorsque dans les oueds du Sahara africain coulaient de véritables fleuves, les populations de chasseurs se sont multipliées. Mais, si nous nous plaçons à l'échelle de l'histoire, rien ne nous permet d'affirmer que dans les trois millénaires qu'embrasse notre connaissance des faits, attestés par la tradition ou l'écriture, il soit survenu des changements importants dans l'habitabilité du désert. Les routes commerciales de l'Arabie étaient déjà, au temps d'Abraham, jalonnées par les mêmes villes, par les mêmes centres humains qu'aujourd'hui. La route de l'encens, qui partait du désert du Sud, du pays des Hymiarites, pour aboutir à Petra, traversait, comme de nos jours, des déserts. Le niveau des sources antiques, attesté par les ruines, n'a été aucunement modifié depuis deux mille ans, aussi bien dans le Sud de l'Arabie que sur les confins désertiques de la Transjordanie et de la Syrie. Dans le Sahara occidental, l'aspect des lieux que nous connaissons aujourd'hui correspond aux descriptions des géographes arabes les plus anciens. Sans doute au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Niger, au voisinage de l'Aïr, dans le Sud du Maroc, en Mauritanie, trouve-t-on çà et là quelques cuvettes où des cultures ont été récemment abandonnées. Mais il s'agit de menus faits qui ne nous donnent point d'explications à ce grand fait historique de la migration des tribus vers l'Est. Celui-ci demeure pour nous, au premier abord, une énigme.

Reportons-nous par la pensée aux siècles les plus lointains de l'histoire. Sans doute, après la période quaternaire, des groupements humains d'origine noire, chasseurs plutôt que sédentaires et cultivateurs, sont-ils demeurés sur place dans le Sahara occidental, peuplant jusqu'aux oasis du versant sud de l'Atlas. Vraisemblablement l'ensemble du continent désertique de l'Afrique était au contraire à peu près vide, le désert libyque, le plus rigoureux, étant encore plus abandonné. L'homme n'avait point découvert le moyen d'utiliser des animaux de transport et de course, adaptés à ces solitudes où l'eau est si rare. Observons, par contre, que la Péninsule Arabique est beaucoup plus riche en puits. Les *Ouadis* eux-mêmes ont conservé un cours et un tracé presque rectilignes, s'orientant du sud-ouest vers le nord-est. Il n'y existe pas de ces grands bassins intérieurs qui, dans le Sahara, favorisent le développement des dunes et engendrent peu à peu le désert absolu. Aussi le nomadisme a-t-il bien vite connu un extraordinaire développement en Orient. L'introduction du chameau, très ancienne, puisque les bas-reliefs babyloniens nous montrent déjà des dieux montés sur des chameaux, et que l'histoire la plus ancienne d'Israël nous parle des invasions de tribus chamelières, a presque transformé les conditions d'utilisation de ce continent en miniature qui n'attendait que des habitants. Peut-être le chameau remplaçait-il alors l'âne que des peuples chasseurs, comme les Sleyb, d'origine non arabe, et peut-être antérieurs aux Sémites, élèvent aujourd'hui encore avec tant d'habileté et qu'ils utilisent dans des courses d'une ampleur déjà appréciable. Quoi qu'il en soit, ayant admirable-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment réussi à domestiquer le précieux animal, au point d'être devenus les éleveurs exclusifs du chameau, les Arabes sont parvenus les premiers à fonder dans le désert une société presque policée, ayant ses lois et ses traditions, susceptible d'offrir à ses membres une protection véritable contre une nature inclémente ou contre les périls de l'extérieur. Il est naturel que, dans ces conditions relativement heureuses, le volume des petites sociétés nomades de l'Arabie n'ait cessé de s'accroître, et que la population y soit rapidement devenue trop nombreuse pour un habitat qui demeurait, malgré tout, exigu en raison de ses ressources limitées. Le simple effet du surpeuplement devait naturellement engendrer la lutte pour la possession des pâturages dans des conditions de plus en plus âpres. Les tribus fortes, établies surtout au centre de la Péninsule, chassaient les plus faibles ou celles dont la disette ou la maladie avaient momentanément diminué la vigueur. De là, la force d'expansion constante des tribus de l'intérieur, les plus guerrières, comme les plus avides, qui, nous le verrons, repoussent les autres vers les limites de la sédentarisation et les contraignent, bon gré mal gré, à entrer dans les États policés, où d'ailleurs elles tombent vite en tutelle et voient leur puissance politique déjà déclinante disparaître rapidement. Mais comme les Nomades ainsi chassés du cœur du désert répugnent grandement à s'asservir aux sédentaires des empires, bien des tribus, avant de franchir la limite fatale qui va les couper du désert, glissent vers l'Ouest ou l'Est et suivent à distance la bordure dangereuse de la sédentarisation. Elles cheminent alors de désert en désert, à la poursuite de nouvelles terres. Elles sont en quelque sorte appelées par les territoires déserts, presque vierges, d'Afrique, moins favorables sans doute à l'élevage que ceux de l'Arabie, mais immensément vastes, attirants surtout pour des hommes qui considèrent que le bien suprême est l'indépendance. Au contraire, les plaines de l'Asie centrale n'offrent point, principalement en raison du froid, aux chameliers les conditions de vie auxquelles ils étaient habi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tués. On comprend donc plus aisément que ce soit vers l'Ouest que se soit dirigé, de siècle en siècle, le flot des envahisseurs. Mouvement qui se produit par vagues successives, refoulements incessants de faible amplitude, mais qui, au cours de l'histoire, cependant, finit par dessiner, sur le continent désertique tout entier, un immense courant de migration dont l'ampleur nous étonne, lorsque nous l'observons pendant de longs siècles. C'est peut-être une de ces pulsations qui a, d'émigration en émigration, conduit parmi les Arabes Maqil, venus de l'Arabie du Sud au XI^e siècle, les Maures Hassan arrivés tout récemment jusqu'aux confins du Sénégal, où ils achèvent leur grand voyage.

Utilisation des diverses parties du désert.

Qu'est en réalité pour les Bédouins ce désert réservé à devenir l'habitat des nomades mystérieusement sortis de l'Arabie méridionale? Avant tout une immense plaine. Du golfe Persique à l'Atlantique, notons-le, il n'existe point de grands plateaux élevés, mais seulement des montagnes isolées, presque toutes volcaniques, surgissant souvent d'une plaine basse en pitons, dont le Selma, l'Ennedi, le Tibesti, l'Aïr, le Hoggar, sont les meilleurs exemples. En dépit de la latitude très basse, la neige tombe parfois sur ces sommets, et les précipitations atmosphériques y sont sur leurs flancs plus importantes qu'ailleurs. Aussi peut-il çà et là se développer dans ces montagnes quelque vie sédentaire, mais celle-ci n'aura jamais d'ampleur. La plaine a donc beaucoup plus d'importance que la montagne, qui demeure un accident.

En Arabie, la nature volcanique du sol apparaît plus encore par l'existence de ces zones basaltiques, les *harra*, encombrées de blocs qui opposent au passage des montures un obstacle infranchissable. Ce sont des zones de refuge pour l'homme qui s'y cache fort bien et qui pourrait même s'y fixer à demeure, si l'eau n'y était si rare, dans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les cuvettes fertiles où s'amasse une terre riche provenant de la désagrégation des basaltes.

Sur d'immenses surfaces se développe la steppe, surtout aux abords des zones plus arrosées du Nord et du Sud. Ici, la végétation n'attend pour se développer que les pluies d'orage. C'est par excellence le pays que parcourent les troupeaux. On l'appelle en Orient le *hammad*. On la distinguera au Sahara africain des *hammadas* du Sahara occidental, zones rocheuses et plates, balayées par le vent, qui se prêtent encore à la marche, mais ne sont pas, comme la steppe, favorables à la croissance des troupeaux.

Les dunes, vivantes ou mortes, couvrent aussi des espaces étendus aussi bien en Arabie que dans le désert d'Afrique. Sous le nom de *Néfoud*, en Orient, ou d'*Erg*, en Occident, ces zones de sable ne sont pas toutes également impropres au développement de la vie pastorale. Le grand Erg libyque exclut la présence de l'homme. Le grand Erg occidental ne peut guère faire mieux qu'abriter des débris de troupeaux d'antilopes *adax*; il en va de même de l'impénétrable grand Néfoud du Sud de l'Arabie, le Rub^{c} el Khali, qui isole d'ailleurs l'Arabie centrale de l'Arabie du Sud, et fait de celle-ci comme une sorte d'île, plus aisément en relation avec les Indes et la Côte d'Afrique orientale qu'avec les contrées du Nord. Mais beaucoup de petits néfouds et de petits ergs sont cependant utilisables parce qu'il s'y trouve quelques puits, ou que la végétation arbustive s'y développe. Des tentes peuvent s'y cacher, on y trouve refuge contre les poursuivants. Les dunes ne méritent donc pas, il s'en faut, d'être systématiquement classées dans les zones inutilisables.

Les pays de prédilection des pasteurs sont les Ouadis d'Arabie ou les Oueds sahariens avec leurs larges vallées, leurs buissons, quelquefois même leurs herbages, à la suite des pluies ou des crues. Les Bédouins campent au voisinage et se rassemblent l'été, surtout en Arabie, près des puits, en s'efforçant d'ailleurs de s'établir de préférence sur des monticules, car on redoute toujours la crue subite, le *sil*,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui suit un orage inattendu et roule dans ses flots furieux chargés de boue, tentes, troupeaux et humains.

Enfin, les oasis, les villages et les villes qui s'y développent jouent un rôle de première importance dans la vie du désert. Dans la péninsule arabique, entre Hayil, ancienne capitale des Chammar, et Riadh, capitale d'Ibn Séoud, s'égrènent une dizaine d'établissements sédentaires, indispensables aux échanges que les nomades doivent obligatoirement entretenir avec les établissements permanents. C'est la présence de ces petites villes, dont nous verrons plus tard le rôle important, qui a « centré » la vie bédouine d'Arabie autour de véritables métropoles, sans toutefois en altérer profondément le caractère particulier. Le Sahara est, à cet égard, bien moins riche. Koufra et les oasis de la Sénoussiya, ou bien Ghat, Ghadamès, Ouargla, In Salah, la Pentapole du Mzab, d'autres centres encore au Touat et au Tidikelt, ont bien joué un rôle analogue aux petites cités commerçantes d'Arabie. Mais ces établissements sédentaires, dont quelques-uns sont récents d'ailleurs, sont trop distants les uns des autres, séparés par d'immenses espaces, pour avoir pu exercer sur les tribus nomades une influence comparable à celle que nous observons dans le pays que les géographes appellent « l'île des Arabes ».

Restent les palmeraies si importantes pour l'économie pastorale. Notons à cet égard que c'est d'Orient qu'est venue en Afrique la culture du palmier, que les Berbères Zénètes ont empruntée, tout comme l'élevage du chameau, à leurs maîtres arabes. C'est sur l'initiative de ces imitateurs qu'ont été fondées les oasis du Mzab, du Touat et du Gourrara. Par là même s'accuse le caractère de dépendance du désert occidental à l'égard de l'Arabie et l'antériorité historique de cette dernière.

Pluie et végétation.

La vie au désert dépend avant tout des pluies, et celles-ci

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

y sont faibles et surtout capricieuses. On estime à 100 millimètres par an en moyenne les précipitations atmosphériques, sauf dans la zone centrale, moins bien partagée encore. Mais, avant tout, les pluies sont irrégulières, et plusieurs années peuvent s'écouler sans que la végétation soit ranimée par l'eau du ciel. Par contre, celle-ci tombe souvent en lourdes ondées d'orage envahissant tout, inondant, dévastant le fond des oueds par leurs crues, imprégnant fortement le sol, de manière à donner aux innombrables graines, qui attendent depuis longtemps l'occasion favorable, le moyen de surgir en quelques semaines pour étendre sur le sol fauve un épais tapis de verdure. En Arabie, où, par suite du surpeuplement du désert, l'espace est restreint, les tribus se disputent ardemment ces pâturages éphémères nés de pluies d'orage. Certains spécialistes se consacrent à leur recherche. Ils appartiennent aux tribus parias des Sleyb qui, nous le verrons, donnent aussi aux chefs des chasseurs ou des poètes. Ces prospecteurs de pâturages passent leur temps la nuit à observer du sommet des collines les éclairs qu'on voit à grande distance. S'ils les voient se multiplier dans une seule direction, ils partent aussitôt sur leurs ânes rapides pour reconnaître les lieux; puis, nantis de précieux renseignements, ils se rendent, souvent à dix jours de marche de là, chez un chef de tribu qu'ils connaissent, pour lui donner, contre argent, la bonne nouvelle : « Dans trois semaines, tu auras dans tel *ouadi* à tel point, un bon pâturage, un *rebi*ᶜ abondant pour les chameaux de ta fraction ! »

Les Bédouins connaissent et distinguent naturellement une foule de plantes utiles que fait apparaître la pluie. Mais d'une manière pratique, ils rangent celles-ci dans deux catégories, non point d'ailleurs comme nous selon leur taille, leurs caractères morphologiques et l'importance de leur végétation, mais selon leur nature en fonction de leur durée : d'une part, l'herbe, ᶜ*achb* ou ᶜ*echeb*; d'autre part, les arbres, *sejer* ou *chejer*. L'herbe est la végétation qui ne dure que quelques semaines en laissant sur place des graines qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

attendront patiemment une autre fécondation. Les arbres peuvent, eux, n'avoir que quelques centimètres de végétation apparente, mais ils sont capables de durer grâce à leurs racines très profondes. Ils subsistent pendant plusieurs années dans l'espoir d'ondées successives. Sur les confins nord ou sud du désert, là où les pluies sont plus abondantes, les saisons favorisent parfois l'extension de vastes pâturages temporaires. On voit alors le désert se couvrir de fleurs, c'est l'abondance, le *rebi*ᶜ, période d'heureuse prospérité, pendant laquelle on boit à satiété le lait des troupeaux. Si l'on a des moutons ou des chèvres, on recueille même beurre ou fromage. Les femmes arrachent d'innombrables pousses que l'on fait cuire et, un peu plus tard, font la collecte de petites graines qui remplaceront, dans l'alimentation d'hiver, le blé, l'orge ou le millet défaillants. Si l'herbe pousse, les joues des enfants s'arrondissent, la maigreur disparaît, les femmes chantent, le désert est alors vraiment un paradis. Bonheur fugitif, car, en deux semaines, le soleil brûle tout : on ne trouvera plus sur le sol que des lézards que l'on poursuit avidement, en particulier le *debb* ou ourane que l'on fera griller. On capture aussi la gerboise, sorte de rat des sables considéré comme un gibier succulent. A d'autres moments, Dieu enverra sa bénédiction sous forme de nuages de sauterelles. Les insectes, s'ils sont gras et bien nourris, sont cueillis au matin, lorsqu'ils ont froid, et on les mange après les avoir fait cuire. On les écrase aussi avec des dattes, et c'est alors un mets succulent. Après les pluies d'automne ou d'hiver, on trouvera, en perçant la croûte un peu soulevée du sol, des truffes blanches, *faga* ou *tarfas*, plat de roi pour le Bédouin.

Il s'écoule cependant de longues périodes d'été ou d'hiver pendant lesquelles on souffre de la faim. Il faut, l'été, savoir utiliser avec sagacité les pâturages « d'arbres », de *sejer*, dans des régions assez bien desservies de puits pour que le troupeau tout entier de chameaux puisse, par fractions d'un tiers, s'abreuver à grande distance. Le chef du groupe social devra aussi conduire habi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lement tout une politique économique pour préserver ses hommes de la disette complète en se réservant l'accès des zones favorables. C'est seulement dans la mesure où l'on aura pu obtenir le passage, conduire ses bêtes et finalement aller dans les établissements sédentaires acquérir quelques réserves de grains ou de dattes que l'on franchira les périodes difficiles de l'hiver. Heureusement parfois, la chasse apporte aux nomades un supplément encore appréciable de nourriture. Celle-ci, autrefois, avant le développement des armes à feu qui ont décimé le gibier, devait être d'ailleurs infiniment plus productive. Le désert, qui a connu les éléphants d'Afrique, le lion, l'onagre, recèle encore çà et là l'autruche, les gazelles, quelques antilopes, et dans les steppes se voient l'outarde et une sorte de perdrix au vol extrêmement rapide, bien connue sous le nom de *qata*. Mais la chasse tend à devenir aujourd'hui un passe-temps de notable ou une occupation de berger, pour disparaître comme métier. Nous avons dit cependant qu'il subsiste souvent encore, en Arabie, près d'un chef, un chasseur, *segmani*, *sleybi* d'origine, alors que jadis, tous les Sleyb chassaient sur les territoires déterminés qu'ils tenaient de leurs ancêtres par héritage jusque dans les profondeurs les plus inaccessibles du désert.

L'importance des déplacements saisonniers au cours de l'année est essentiellement variable. Chez les grands chameliers, elle peut atteindre huit cents à mille kilomètres. Les trajets sont jalonnés par le campement d'été, près des puits, ou en montagne, le lieu où se fait, à l'automne, le ravitaillement en grains et dattes, enfin la zone où l'on passe l'hiver, choisie de manière à être la moins froide possible. D'une manière plus simple, en Arabie du Nord, on distingue le déplacement vers les zones sédentaires, dite la marche vers l'Ouest, et le déplacement vers le centre du désert, qu'on appelle la marche vers l'Est. Dénominations qui sont passées dans l'usage courant et auxquelles on n'attache plus aucune signification de direction. En réalité, l'amplitude des déplacements change d'année en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

année, et leur orientation se modifie selon les caprices de l'atmosphère, la richesse de la végétation, les hasards de la guerre et de la paix.

Le chameau.

Toute la force guerrière et la puissance économique des Bédouins d'Arabie, toute celle qu'ont pu acquérir à leur contact, plus tard, les Berbères nomades, provient de la manière dont ils ont su perfectionner la technique de l'élevage du chameau. C'est sans doute encore en Arabie qu'il faut aller de nos jours pour trouver les maîtres de cette science. Les plus beaux animaux, les plus fins, ceux dont les pedigrees sont les plus célèbres, sont ceux que l'on trouve en Arabie du sud, entre le Hadramaut et l'Oman, dans les tribus des Mahra, vieux groupe sémitique dont la langue d'ailleurs se distingue de l'arabe. Peut-être est-ce là, dans cette région isolée et particulièrement aride, qu'a été élaborée, avant même que les Arabes aient conquis la prééminence de la Péninsule, la science de l'élevage du plus noble animal que connaissent les pasteurs.

Il suffit d'ailleurs d'ouvrir un dictionnaire d'arabe classique, dans lequel les premiers lexicographes ont recueilli le vocabulaire des villes et des tribus de l'Arabie, pour constater la place que tient l'élevage du chameau dans la civilisation arabe. Il n'est guère de verbe ou d'expression qui n'emprunte, d'une manière ou d'une autre, quelque sens à l'un des détails techniques de l'élevage, du dressage ou de l'utilisation du précieux quadrupède (1).

La richesse naturelle de la langue, qui abonde d'ailleurs en synonymes, accroît encore la place que prend le vocabulaire de l'élevage.

On désignera par des termes multiples les chameaux en groupe, selon qu'il s'agit du chameau en collectivité plus ou

1. De nos jours, pour faire un néologisme qui permette de dire en arabe que l'on conduit une automobile, on utilise le vieux verbe *saq* qui veut dire « pousser ses chameaux devant soi ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

moins importante, des mâles castrés ou non, des bêtes d'élevage, de course, des mères avec leurs petits, etc. La même variété s'observe en ce qui concerne la robe des chameaux qui mérite d'être désignée par trente ou quarante vocables distincts.

Le vocabulaire technique du chameau est si noble qu'on l'utilise de préférence lorsqu'on veut parler agréablement de jolies femmes. Décrivant deux élégantes, accompagnées d'un petit enfant, un poète s'exprimera en vers de la sorte :

> « L'une d'elles, qui porte un collier, est gris perle ; elle marche en avant, comme en montant les pentes, le regard vers le ciel ; elle ravit l'amoureux du ravissement de ses yeux. Celui qui est plein d'intelligence et de courage, ô Zeid,
> elle le laisse en désarroi.
> « L'autre est d'un blanc pur, elle a du chic, large des hanches, longue de cou, j'ai senti en elle le parfum de l'ambre liquide, et je l'ai désirée, ô Zeid, plus que tout autre amant.
> « A la croisée des chemins, un petit chamelon les suit, ne les atteignant pas, ou ne marchant pas. La grande chamelle grise revient alors à lui, et elle repart.

L'enthousiasme de l'assemblée est à son comble, lorsque le conteur utilise, pour renforcer l'effet de ses poésies, les claquements de langue du chamelier qui parle à sa chère monture. Les femmes, auditrices passionnées de beau langage, s'en déclarent ravies....

Le luxe d'un chef est dans son troupeau de chamelles. La suprême distinction est de posséder un petit groupe de chamelles blanches que l'on n'utilise pas, mais que l'on garde pour le plaisir, au pâturage. On s'efforce naturellement, en toute circonstance, de soustraire ce trésor à la capture de l'ennemi qui, lui, n'a de cesse qu'il ne s'en empare. Ce sont les chamelles de course qui sont l'orgueil de la tribu. Chaque groupe social garde précieusement le souvenir du nom de la « chamelle de l'ancêtre », cet ancêtre pré-islamique dont on retrouve parfois le nom dans les recueils qu'ont établis les généalogistes des villes. Un Bédouin de race noble, un homme « libre », *horr*, jurera

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en toute circonstance par la chamelle de l'ancêtre. C'est le nom de celle-ci qui le plus souvent reviendra encore dans le cri de guerre que l'on lance à l'ennemi au moment où l'on fond, avec toutes ses forces cachées en embuscade, sur le troupeau qu'il a, par imprudence, laissé paître à la garde de quelque berger dans des lieux écartés.

Les performances des chamelles de course peuvent atteindre à l'occasion des distances de trois cents kilomètres et plus en un jour, lorsqu'il s'agit par exemple de faire parvenir une nouvelle importante, la bête dût-elle ensuite passer six mois au pâturage pour se refaire. Nantie d'une lourde selle qui se prête aux longs voyages, la chamelle de course, douce et docile, permettra aussi de très longues expéditions dans le désert, et c'est avec elle que l'on organisera les raids de pillage, les *ghazou*, avec des guerriers simplement armés de longues lances de bambou, de sabres et de poignards.

La chamelle seule est utilisée en Arabie comme bête de course, le chameau mâle étant employé, soit comme étalon, soit comme bête de bât, soit enfin comme animal de boucherie. Ce sont les chameaux mâles qui entreront dans la composition de ces longues caravanes indispensables à l'économie bédouine qui relient les oasis lointaines et permettent le transport du ravitaillement et alimentent le commerce. Enfin, des marchands de chameaux des villes du centre de l'Arabie, les *Ageil*, iront jusqu'en Égypte et en Syrie vendre les bêtes de boucherie si appréciées des sédentaires.

Les chevaux.

Le cheval est, au désert, un grand luxe, dont l'élevage cause au bédouin beaucoup de soucis. Il les accepte cependant, parce qu'il s'agit d'un noble animal, précieux pour la parade et la guerre. Un voyageur au Nejd peut, vers 1880, dénombrer à peu près exactement les chevaux de l'intérieur de l'Arabie. Il n'en existe pas alors plus de cinq

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cents. Ce sont d'ailleurs, à l'exclusion de quelques étalons indispensables à l'élevage, uniquement des juments de race. A l'exception de celles des chefs, chacune est possédée par deux ou trois propriétaires au moins qui se partagent les frais d'un entretien coûteux. Souvent les gens de la tente, enfants et femmes, souffrent de soif ou se privent de lait pour que la jument et son petit boivent suffisamment.

Les juments sont utilisées, dans le campement, pour tous les déplacements de cérémonie. On les monte pour aller rendre visite à un voisin, même si sa tente n'est distante que de quelques dizaines de mètres. On les garde surtout pour le *ghazou*, l'attaque des troupeaux de l'ennemi. La grande difficulté à vaincre est alors de transporter à grande distance, sur des chameaux de bât et sans être vu, le fourrage et l'eau indispensables au ravitaillement des juments. Elles n'entreront en jeu, dans le combat, que pour une charge très brève, et dans la poursuite qui suit la capture du troupeau de l'adversaire, elles deviendront souvent un sujet de préoccupations et de difficultés.

Près des zones sédentaires, l'élevage des chevaux devient plus facile. Le rôle de parade prend aussi plus d'importance. Le cheval tend à se substituer complètement, chez les moutonniers, au chameau, comme monture de guerre. C'est alors qu'on évalue la force combative d'une tribu par le nombre de juments qu'elle peut mettre en ligne, considération qui ne se comprendrait pas chez les grands nomades qui ne dénombrent que les chamelles de course.

Diverses catégories de nomades.

Le voyageur européen qui voit pour la première fois, aux lisières du désert, les tentes de poil et entre ainsi en contact avec la vie nomade, risque, s'il donne à ses observations une valeur générale, de faire de grandes erreurs. C'est qu'en effet il faut, pour bien juger, savoir distinguer entre les diverses sortes de nomades. La vie pastorale dans les déserts revêt de multiples aspects dont un œil exercé

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ne sait pas toujours discerner les nuances indispensables, mais que tout bédouin note d'instinct.

Les nomades, ou plutôt les pasteurs, doivent être classés en catégories diverses, selon la nature du cheptel qui fait leur richesse et constitue leur patrimoine essentiel. Leur vie doit, en effet, avant tout s'adapter aux conditions d'élevage de leurs animaux, puisque leur existence matérielle dépend essentiellement de l'état de leur troupeau.

Loin dans la steppe, loin surtout des empires sédentaires ou des administrations tracassières qui régissent les peuples, exigent l'impôt, se trouvent tout d'abord, au sommet de la hiérarchie bédouine, les grands chameliers, ceux dont toute l'organisation économique de la vie repose sur la bonne exploitation des troupeaux de camelins. Ils sont essentiellement mobiles, en raison même des déplacements de leurs animaux, capables, à cause de la sobriété de ces bêtes, d'utiliser des zones dans lesquelles les pluies sont rares, le chameau pouvant ne boire que tous les trois jours, et se passant complètement d'eau lorsqu'il mange de l'herbe — de l'*ᶜachb* et non du *sejer*. Ils sont par nature insaisissables, aussi longtemps du moins qu'ils ne s'encombrent pas de troupeaux accessoires, de moutons à poil ou à laine ou de chèvres. Si mobiles soient-ils cependant, il est rare qu'ils n'aient point de pâturages ou de zones de déplacement qui leur soient propres. Mais, selon les saisons et l'irrégularité des chutes de pluie, ils n'hésitent pas, nous l'avons dit, à innover dans l'ordre ou la succession de leurs déplacements, et ils se décident à envahir temporairement des zones que d'autres peuvent fréquenter d'une manière exclusive, dût la guerre résulter alors de leurs empiétements. Ils ont quelques puits qui leur sont propres et qu'ils marquent du signe de leur tribu, c'est-à-dire de la marque même de leurs chameaux. Quelquefois, certaines vallées peuplées de sédentaires, dans l'intérieur du désert, plusieurs petites oasis servent de points d'appui permanents. C'est là qu'ils viennent percevoir ce qu'on appelle, par euphémisme, l'impôt de fraternité, la *khawa*, sorte de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tribut dont leur sont redevables leurs protégés sédentaires. Le versement s'en fait en grains et en dattes, lorsqu'ils viennent par groupes entiers occuper le pays et réclamer leurs droits. Nous étudierons la vie de ces petits centres sédentaires où deux genres de vie opposés se rapprochent, se superposent ou s'opposent à l'occasion.

Dans la steppe encore, mais plus près des zones sédentaires que les administrations policées regardent comme leur territoire propre, se trouvent des chameliers moins mobiles qui ont développé leurs troupeaux de moutons. Insensiblement, par l'accroissement numérique de ces animaux, plus fragiles et plus exigeants en eau, ils s'alourdissent et restreignent alors leurs mouvements. A tout le moins, sont-ils alors obligés de partager leurs effectifs en deux : ceux qui restent avec les moutons et ceux qui peuvent partir dans l'intérieur avec les chameaux. Peu à peu, cependant qu'ils s'approchent des zones humides, vers lesquelles les repoussent les grands nomades de l'intérieur, ces nomades de moindre envergure en arrivent, après quelques années, à n'avoir que des moutons, les chameaux n'étant plus alors pour eux des montures de guerre, mais seulement des bêtes de transport. Ils deviennent alors ce que l'on appelle en Orient des *Chwaya,* ou *Chaouya* en Occident — des éleveurs de moutons. Parvenus à ce stade, ils ne peuvent plus guère se dérober au collecteur d'impôts qui vient avec arrogance, au nom du prince, exiger ses redevances. Ils ont des territoires qui leur sont assignés et que les autres tribus du voisinage ne laisseraient pas accroître à leur propre détriment.

Lorsque les pasteurs, toujours demeurés sous la tente jusqu'alors, s'approchent des rivières, des grands fleuves ou des zones marécageuses, ils s'adonnent parfois peu à peu à l'élevage des bovidés. S'ils sont établis près des villes, ces troupeaux pacifiques leur donnent d'amples revenus. Ils deviennent ce que l'on appelle des *beggara* — éleveurs de vaches — terme également en usage en Orient et en Afrique. Il arrive même qu'ils construisent des maisons et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

n'aient plus de tentes que pour l'été ou le printemps, quand il s'agit pour eux de conduire leur bétail à quelque distance des villes. Un observateur superficiel pourrait alors les confondre avec des sédentaires, mais ils restent bédouins par l'esprit, nous le verrons, et leurs véritables frères sont ceux qui viennent du désert et non point ceux qui voisinent avec eux et cultivent la terre. Il en est même, en Palestine ou près du Nil, qui se transforment en éleveurs de buffles, placides animaux qui passent leur vie dans les marais, ne sortant aux heures les plus chaudes du jour que leurs deux naseaux pour respirer, pendant que leur corps est au frais dans l'eau boueuse, à l'abri des moustiques. Ces buffles donnent une chair et un lait très appréciés des sédentaires des oasis.

Au cours de ses migrations successives qui l'éloignent du désert et le rapprochent des établissements sédentaires, chacun de ces groupes doit évidemment s'adapter au milieu physique environnant. Les tentes, les vêtements, l'équipement économique, les armes se modifient au cours de ces aventures successives dont le terme est la sédentarisation. Mais l'esprit reste bédouin. Peut-être serait-il possible de définir cette immense collectivité de tribus venues du désert, comme un peuple d'éleveurs, hostiles à l'agriculture, et qui, à travers les transformations successives de leur genre de vie, demeurent par la pensée fidèles à l'idéal de l'existence libre au Sahara.

La tente.

Ce qui précède fait comprendre que pour connaître la vie bédouine, il faut faire porter ses efforts tout d'abord sur l'observation des conditions d'existence des grands nomades chameliers. Il sera facile ensuite de mieux voir en quoi diffèrent de ceux-ci les moutonniers, les éleveurs de vaches. On distingue aussi plus aisément les formes que prend le phénomène, aux aspects multiples, de la sédentarisation.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

C'est en examinant la tente et le matériel qu'elle recèle, que l'on peut le mieux s'initier aux conditions d'un genre de vie qui nous est si étranger.

Pour les fils les plus authentiques du désert de l'Arabie, les grands chameliers, il ne peut être question de se charger lourdement d'une tente confortable. Celle-ci doit être simple, légère, adaptée à la nécessité de déplacements rapides et lointains. Les femmes tissent, pour la faire, de longues bandes noires ou grises de poils de chèvre ou de chameau, qu'on achète d'ailleurs aussi bien d'occasion chez les sédentaires du voisinage. Ces bandes sont cousues les unes aux autres de manière à constituer un vaste rectangle autour duquel sont attachées de longues cordes. Il reste à poser le tout sur des poteaux. Une tente qui repose sur une paire de poteaux, posés transversalement dans le sens de la largeur du rectangle, est appelée en Arabie *kharbouch*, elle convient à des gens pauvres. Deux rangées parallèles de deux poteaux sous un rectangle plus vaste et c'est une tente *mgawren*, celle des hommes du commun. Trois rangées de doubles poteaux font une tente *mtawlet*, comme peut en avoir au désert un chef de fraction qui commande cent à deux cents Bédouins.

La tente d'Arabie se monte, en général, en travers de la direction du vent et, du côté où souffle celui-ci, on coud pour se protéger un grand rideau, noir comme la tente elle-même, le *rwag*, fixé au moyen de grosses aiguilles sur la tente, et tenu très près du sol par des piquets. Ainsi trouve-t-on à l'intérieur de la « maison de poil » un abri suffisant. Les cordes sont longues, de manière à avoir plus d'élasticité et mieux résister au vent. Le vent est en effet le grand fléau du désert. Presque chaque jour, le soir surtout, il souffle fort, parfois en tempête. S'il prend une vitesse dangereuse pour l'équilibre de la tente, afin de ne pas déchirer le tissu, on met quelquefois les poteaux par terre; chacun s'accroupit alors comme il peut sous la lourde étoffe en attendant l'accalmie.

De même que c'est la femme qui tisse la tente, c'est elle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aussi qui la « construit » et la roule. Jamais des hommes ne consentiraient à se déshonorer en participant eux aussi à ce travail. Ils s'assoient sur le sol à l'arrivée ou au départ, lors de chaque déplacement du campement, et regardent femmes et filles, avec indifférence, occupées à monter ou à démonter, non sans effort, l'abri de la famille aussi souvent qu'il est nécessaire, chaque jour quelquefois.

La tente est toujours divisée en deux parties. Une sorte de cloison est disposée au milieu, formée de sacs pleins de grains et de provisions diverses. Ces bagages, sous le nom générique de *gech*, constituent toutes les réserves du ménage. D'un côté, c'est la partie réservée aux femmes, le *mharram*, partie sacrée, interdite aux étrangers. Il s'y trouve le foyer de la cuisine. L'autre partie, le *reba*^{c}, est réservée aux hommes et à l'hospitalité. On y trouve le petit foyer où se prépare le café. A côté, à l'extérieur de la tente, s'élève un tas de cendres qui, si l'on demeure sur place, s'augmente avec les jours qui passent; sa hauteur permet de mesurer la générosité du chef de la famille, capable d'offrir souvent l'hospitalité aux voisins et aux étrangers de passage. Souvent, au-dessus des sacs qui forment cloison, on tend un grand voile, une grande bande d'étoffe précieuse tissée en poils de chameau et ornementée de petits losanges multicolores. Cette bande servira aussi à orner le palanquin de la maîtresse de la tente. Un petit trou permettra aux femmes de jeter, sans être vues, un coup d'œil indiscret sur les hôtes de passage. A l'occasion même, s'il s'agit d'un voyageur particulièrement honorable, on étendra sur le sol du *reba*^{c} une belle étoffe du même genre pour qu'elle puisse lui servir de tapis.

Telle est la tente des Bédouins chameliers du désert d'Arabie. Elle s'adapte, comme nous le verrons, aux conditions de vie, cependant que diminue l'ampleur du nomadisme et que se modifie la composition du troupeau. Elle s'alourdit et s'encombre de matériel. Vers le nord de la péninsule, d'autre part, où le froid est vif, apparaissent des cloisons de roseaux qui forment, à l'intérieur de la tente,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de véritables murs. Chez les Kurdes du pied des montagnes d'Iran et d'Anatolie, la tente prend un aspect plus fermé encore. Entourée de haies très hautes, soutenue par des piquets sur lesquels les cordes sont attachées, elle prend de plus en plus l'allure d'une demeure permanente. En Arabie du Sud, au contraire, la natte se substitue souvent au tissage pour que l'aération soit plus intense, et il arrive que cette natte soit soutenue par des arceaux élevés.

En émigrant peu à peu vers l'Ouest, les tribus de l'Arabie, dans leurs déplacements séculaires, semblent avoir adopté d'autres modèles de tentes, probablement déjà utilisées par les populations berbères nomades. La transition se fait peu à peu à partir de l'Égypte. On voit alors apparaître, au lieu des poteaux de hauteur à peu près égale, des poteaux de centre, sensiblement plus élevés que ceux des côtés, et soutenant d'ailleurs souvent une pièce de bois incurvée qui donne un vaste espace libre au milieu de la tente, tandis que les bords de la tente s'abaissent près du sol. Du même coup, disparaissent, dans la tente de dimensions moyennes, la cloison, le côté des hommes et des femmes. La tente abrite toute la famille rassemblée. Il faut alors disposer de tentes spéciales pour l'hospitalité. Souvent d'ailleurs cette tente, réservée aux voyageurs, sert en même temps de mosquée.

La tente berbère du Moyen Atlas s'adapte, elle aussi, au climat froid des montagnes. Ses côtés sont fixés au sol, elle s'élève au centre sur une pièce de bois incurvée et sculptée, ménageant ainsi un petit espace vivable où s'entasse la famille.

En Mauritanie, les formes élancées s'accusent encore davantage. La tente, dont la base est presque carrée, et non rectangulaire, devient un abri pyramidal, dont le sommet pointu est soutenu par deux poteaux, mais la douceur de l'air dans un pays plus méridional fait que l'abri des côtés prend moins d'importance. Ici encore, tente mosquée, tente d'hospitalité connaissent un grand développement.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Chez les Touaregs, la tente de cuir, petite et écrasée près du sol, est adaptée à une vie dans laquelle le nomadisme ne connaît pas l'ampleur de la péninsule arabique. Survivance sans doute d'un passé très ancien des peuples chasseurs, elle a subsisté en Afrique après avoir été éliminée depuis quelques siècles en Arabie.

Le matériel de vie.

Souvent, les femmes d'Arabie doivent parer à l'usure de la tente ou à ses déchirures causées par le vent. Par une belle journée calme, elles soulèvent alors la lourde étoffe et on l'emporte un peu plus loin pour la recoudre et la repriser. Le moment est venu pour nous de nous approcher de l'emplacement de la tente et de regarder avec curiosité tous les objets qui s'y trouvent sans éveiller l'attention ni paraître indiscrets.

Du côté réservé aux femmes, nous serons frappés tout d'abord par quelques objets dont le caractère ornemental fait contraste avec la misère du reste de l'équipement : c'est tout l'équipement du chameau. Auprès des grands sacs à provision en toile ou en laine ornés de dessins géométriques, transportés sur les chameaux de bât, se trouvent des bissacs ornés des mêmes motifs, mais plus fins, une bride embellie de petits pompons, enfin des litières dont l'importance, l'ornementation et la beauté dépendent essentiellement de la richesse du chef et aussi de l'âge de la jeune femme ou des sentiments d'amour qu'elle inspire. La fille du chef ou sa jeune femme placent sur une belle chamelle, parfois blanche, un grand palanquin muni de deux sortes de grandes ailes transversales qui prend le nom de *dollé* et qui correspond assez bien au *bassour* d'Afrique. Cette litière est ornée de cauries, assez bien disposées en dessins géométriques, agrémentées de petites perles bleues contre le mauvais œil. Sa carcasse de bois est recouverte de drap rouge ou bleu. Elle est munie d'un petit filet relativement élastique, sur lequel s'assoit sa propriétaire. C'est l'orne-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mentation et l'importance de cette litière qui donne à la famille bédouine qui la possède un caractère de richesse ou de pauvreté que l'on distingue au premier coup d'œil. En effet, les gens modestes se contentent pour leurs femmes de palanquins plus simples, aux ailes courtes, ou même en forme de cage, dénommés *genn*, sur lesquels on peut simplement tendre une étoffe pour se protéger contre les rayons trop ardents du soleil. Les femmes âgées des chefs se satisfont encore d'équipements aussi peu voyants. Toutes ces litières, luxueuses ou non, se placent sous la tente près du *gech*, de la rangée de sacs remplis de provisions.

Dans un autre coin du quartier des femmes, s'observent toutes sortes de variétés d'outres et de récipients en peau. Nous distinguons cinq ou six de ces précieux récipients qui servent à puiser ou à transporter l'eau, et tous sont de dimensions différentes, selon les usages qu'on en fait. Puis nos regards sont attirés par une sorte de grande cuvette surélevée, formée d'une peau creuse, bordée par un cercle de bois. C'est le *hawd*, qui sert à abreuver les chameaux. Ses dimensions permettent, elles aussi, tout aussi bien que celles de la tente ou la beauté des litières, de juger de la richesse du maître de la tente, puisqu'on peut ainsi estimer l'importance de son troupeau. Un grand *hawd* qui ne peut être porté que par deux ou trois personnes est l'apanage d'un riche personnage, qui dispose d'un grand troupeau et d'une nombreuse domesticité. Tous ces détails, le nomade les observe toujours avec le plus grand soin pour savoir à qui il a affaire lorsqu'il arrive dans un campement.

Voici, plus loin, à terre, le matériel destiné à l'équipement des puits : un seau que l'on jettera au fond et qu'on tire à la main, et aussi une outre que l'on remonte par une poulie, tenue elle-même sur des montants de bois. Dans un autre coin sont les ustensiles de cuisine, extrêmement simples : un grand plat circulaire, *sahn*, servant à de multiples usages de cuisine, de toilette et de lessive; une sorte de grande calotte de fer, *sadj*, qui sert à faire le pain bédouin, constitué par une feuille de pâte très mince, qui fait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

penser à une crêpe. A l'occasion le sadj sert de bêche pour creuser le sol à l'endroit du foyer. Un montant de bois de la tente sert à écraser dans un mortier quelques grains, car chez les grands nomades, on ne s'embarrasse pas d'un pilon spécial qui pèserait d'un poids inutile : le moment venu, une femme vient qui enlève pour un instant l'un des poteaux de la tente, après avoir jeté au fond du mortier une poignée de blé ou de millet, à moins que ce ne soient de petites graines du désert recueillies avec précaution par les femmes à la fin du printemps et qui remplacent tant bien que mal les céréales qu'on n'a pas pu acheter chez les sédentaires.

Du côté des hommes, beaucoup plus dégagé, se trouve tout d'abord le matériel d'hospitalité. Il est près du « foyer du café » que chacun construit à sa manière particulière, en disposant des pierres d'une manière reconnaissable, de telle sorte qu'on sache qu'il a passé par là. Nous y voyons trois cafetières de laiton rangées par ordre de grandeur — la plus haute peut avoir, chez un chef, vingt-cinq à trente centimètres de hauteur — un grilloir à café, en forme de grande cuillère, ornementé de dessins compliqués en laiton, et toujours à l'état de neuf comme le veut le savoir-vivre bédouin, enfin une boîte de cuivre cylindrique contenant de petites tasses de porcelaine dans lesquelles on versera le précieux liquide indispensable à une bonne hospitalité. On placera aussi près du foyer, pour servir d'accoudoir aux hôtes de marque, les selles des chamelles de course. Celles-ci sont fabriquées, en bois de tamarin, par des sédentaires. Munies de deux gros piquets, elles sont presque aussi lourdes que des chaises d'apparat; on les recouvre d'une peau laineuse de mouton.

L'homme utilise aussi une selle pour sa jument; celle-ci, fortement matelassée, est, comme celle du chameau, fabriquée chez les sédentaires. Le plus souvent, le cheval n'a pas de mors, mais un simple bridon. Les fers de la jument et aussi les entraves qu'on lui met au pâturage sont naturellement l'œuvre de forgerons qui vivent en tribu, hommes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

inférieurs mais utiles, qui sont souvent d'anciens esclaves ou des fils d'affranchis.

Les armes étaient, il y a encore quarante ans, des plus simples. Les guerriers qui montaient des chamelles de course ne se servaient que de la lance et les cavaliers du sabre, portant cependant à la ceinture un poignard qui leur servait à achever leurs adversaires. Les fusils ont changé tout cela, mais il existe encore, en Arabie, des vieillards qui n'ont connu, dans le ghazou tel qu'il se pratiquait il y a trente ans, que la longue lance, déjà en usage au temps du Prophète.

Dans de petites caisses ou dans des sacs sont conservées les réserves de vêtements, mais le plus souvent chacun porte sur soi la plus grande partie de ses habits, surtout pendant l'hiver.

Hommes et femmes revêtent un caleçon, *serwal*, une chemise, une robe de dessus, puis, chez les hommes surtout, d'autres robes, encore, de laine fine, de poil de chameau, surtout l'*ᶜabaye*, de couleur fauve ou faite, chez les moutonniers, de larges bandes verticales noires, brunes ou blanches alternant. Le nombre des vêtements ainsi superposés dépend de la richesse du propriétaire et aussi de la saison. Même lorsqu'il fait chaud, on garde sur soi plusieurs épaisseurs de vêtements qui vous protègent des rayons trop ardents du soleil. Sur la tête, les hommes disposent un voile souvent orné de pompons. Cette étoffe, *keffiyé*, a une grande importance parce que la tête et la coiffure sont toujours choses nobles, et l'on s'efforce, par la manière gaillarde ou digne d'agencer cette étoffe, de manifester les sentiments qui vous animent. De nos jours, les jeunes nationalistes arabes des villes arborent parfois ce voile de tête bédouin avec orgueil, comme un emblème de l'unité des peuples arabes. La keffiyé, ou voile de tête, est fixée par des cordonnets minces faits en poils de chameau enroulés en cercles. Ceux-ci sont plus gros et tissés en poils de chèvre noirs chez les moutonniers. Ces cordonnets, auxquels on donne le nom d'*ᶜagal*, sont souvent aussi utilisés, par un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

constant souci d'économiser le matériel de vie, chez les éleveurs de chameaux pour entraver leurs animaux et leur maintenir la jambe pliée. Au Nejd, où survivent les habitudes de luxe des grands guerriers, ces *ᶜagal* peuvent être rehaussés de cordonnets d'or et ressembler, vus d'assez loin, à une sorte de couronne. Mais ce ne sont pas toujours les personnages les plus nobles qui portent des coiffures aussi voyantes, car ceux-là n'ont pas besoin d'affirmer leur rang d'une manière aussi tapageuse. Le Bédouin porte aux pieds des sandales et, dans un coin de son voile de tête, il attache généralement une petite pince qui lui servira à enlever lui-même les épines qui pourraient le blesser. Même un grand chef, s'il part en ghazou, prend cette précaution.

Comme l'homme, la femme cache habituellement ses cheveux. Elle se sert à cet usage d'une longue bande de coton ou de soie très fine, qu'elle roule ensuite autour de son cou et dont les pans reviennent sur ses épaules. Dans l'extrémité d'un de ces pans, elle noue ses clefs, ses bagues, les petits bijoux qui lui sont les plus précieux. Elle porte aux pieds des sortes de petites bottes. Dans l'une de ses bottes, elle place son nécessaire pour les yeux et une petite glace.

Une pièce du costume qui ne se voit pas, mais a cependant une grosse importance : la ceinture, *hagou*, destinée à tenir le ventre bien serré. On en a souvent besoin, car la faim vous torture parfois, soit que les provisions familiales soient insuffisantes, soit que l'on ait de la peine à se nourrir si l'on voyage au loin ou si l'on exécute des expéditions de guerre à grande distance. Il suffit alors de se serrer davantage le ventre avec une lanière de cuir tressé et, au besoin, de placer entre le creux de l'estomac et la ceinture une pierre bien ronde. Les femmes elles aussi portent une ceinture du même genre, *bérim*, mais c'est l'objet dont on ne parle jamais et dont, par pudeur, on ne prononce pas le nom. A moins qu'un homme, par coup de tête, pour tirer vengeance d'une femme qu'il a connue et qui l'a ensuite trahi ou repoussé, se permette alors de montrer en public le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bérim d'une telle. C'est alors une affaire qui ne peut plus se régler ensuite que par la mort des amants ou par leur fuite.

Les hommes portent aussi, comme vêtements d'apparat, des vestes ornées de galons, fabriquées chez les sédentaires. Ils revêtent, à l'occasion, l'hiver un manteau très chaud doublé de peau de mouton, *jarwa*. Le luxe vestimentaire des hommes, en Orient surtout, nous étonne parfois lorsqu'on pense aux difficultés de leur vie matérielle. Il contraste avec la simplicité beaucoup plus grande du costume des femmes qui, même lorsqu'elles sont jeunes et belles, ne disposent que d'une collection beaucoup moins importante de robes et de manteaux. C'est que l'homme seul joue son rôle social, tandis que la femme est surtout astreinte aux travaux intérieurs ou extérieurs. Aussi celle-ci, dans la vie courante, use-t-elle d'un vêtement de dessus qui protège sa chemise et peut se salir aisément. C'est qu'elle est absorbée par les corvées de bois, les soins à donner au menu bétail, la traite du lait, la réparation et le tissage de la tente, la confection des petits sacs et des ornements du chameau, la cuisine, les soins à donner aux petits enfants. Si nous trouvons dans son trousseau quelques menus objets de toilette, un nécessaire à *kohl* pour se faire les yeux, elle n'a guère de temps à donner à une vie extérieure que d'ailleurs les mœurs ne lui accordent pas, à moins qu'elle ne soit fille de grand chef. Il lui reste, comme aux hommes, la satisfaction de fumer la pipe... Elle ne s'en prive pas.

Ce qui peut nous étonner lorsque nous observons ces vêtements d'hommes et de femmes, c'est que presque tous proviennent du travail des sédentaires ou d'importations occidentales. Bédouins et Bédouines sont ainsi tributaires de l'extérieur, ce qui s'explique, parce que, sur la périphérie de l'Arabie et à l'intérieur même du pays, les villes sont nombreuses et que le commerce y est actif. On comprend au contraire que dans le Sahara de l'est et surtout de l'ouest, là où la circulation des objets fabriqués était jus-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'à ces dernières décades beaucoup plus rare, où les espaces immenses ouverts au parcours des tribus étaient éloignés de toute agglomération, les nomades se soient, par leur travail, dans une large mesure, affranchis, en ce qui concerne le costume du moins, de la servitude des sédentaires. Aussi, chez eux, la laine filée et tissée sur place remplace-t-elle les cotonnades qui sont employées dans les déserts, d'ailleurs beaucoup plus chauds, de l'Arabie. Observons, cependant, chez les Touaregs et les Maures, l'usage fréquent des cotonnades teintées de bleu du Soudan, tissées par les sédentaires noirs de la bordure méridionale du Sahara. La prédilection des hommes pour cette couleur — on désignait au Maroc en 1913 les guerriers de Mauritanie fanatisés par le prétendant El Hiba, sous le nom d'« hommes bleus » — est à rapprocher du goût très vif qu'ont les Arabes de l'Arabie du Sud pour les cotonnades trempées dans le *nil*, la teinture d'indigo.

Jetons une dernière fois les yeux sous une tente pour y faire nos dernières découvertes. Du côté des femmes, nous trouvons suspendu entre deux poteaux un petit hamac de laine tissée, orné de dessins. On l'attache à bonne hauteur, pour que, à l'improviste, lorsque les femmes sont au travail à l'extérieur, un loup ne vienne pas furtivement enlever l'enfant. A l'extérieur de la tente, au soleil l'hiver, à l'ombre l'été, se trouve aussi tendu le métier à tisser, *néto*, dont la navette est faite d'une corne de gazelle.

Du côté des hommes, voici un petit objet à peine visible. C'est un perchoir enfoncé dans le sol, qui est réservé aux faucons. Beaucoup de petits chefs pratiquent encore cette chasse que nos chevaliers du moyen âge avaient empruntée à l'Orient et rapportée avec émerveillement dans nos campagnes de France. Les faucons se capturent adultes dans des falaises dont on connaît les ressources. Certaines d'entre elles sont célèbres dans tout le désert pour la qualité des oiseaux qu'elles recèlent. L'oiseau, encapuchonné, nourri à heure fixe, s'habitue peu à peu aux hôtes de la tente. Le chasseur à gages, le *segmani*, ou un esclave favori

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

veille sur lui comme sur une grande personne honorée et respectée. Cette marque de considération est attestée par le fait qu'on donne généralement au faucon le nom d'une des femmes ou d'une des filles les plus en vue de la famille. Le faucon porté sur le poing du cavalier est décapuchonné lorsque le gibier se lève, lièvre, outarde, gazelle même. Il se précipite en volant tout droit sur leur tête et, d'un coup de bec, leur ouvre le cerveau. L'oiseau doit revenir quand on l'appelle du doux nom qui lui a été donné, mais, comme le Bédouin lui-même, il est indépendant et difficile à attacher à un maître. Il est bien vrai le vers qui dit, s'appliquant à l'homme comme à l'oiseau :

« Le faucon, si la tente lui déplaît, il s'enfuit. »

Mais d'autres chasses, moins aristocratiques que la chasse au faucon, nourrissent les hôtes de la tente. Le chasseur professionnel, le *Sleybi*, appartenant aux tribus méprisées, pourvoit son maître en gibier lorsqu'il le désire. L'homme s'habille alors d'un immense manteau de peau de gazelle, tous poils dehors, *faro*, grâce auquel il évite de signaler sa présence par son odeur. En rampant, sur les coudes et sur les genoux, protégés eux aussi par des gaines de peau, il s'approche des gazelles avec une patience infinie, puis, à quelques mètres de l'une d'entre elles, tue la victime qu'il a choisie avec son fusil à pierre conservé depuis le XVIII^e^ siècle.... De nos jours, l'usage des fusils modernes et surtout l'utilisation dans la steppe des automobiles pour la chasse auront tôt fait de faire disparaître cette ressource alimentaire si appréciée par les Bédouins. Il n'est pas rare, en effet, qu'une voiture automobile de chefs, montée par quatre ou cinq esclaves, pourvue de réservoirs auxiliaires d'essence et d'eau, s'enfonce dans le désert et donne à son équipage la joie de tuer en quelques heures une trentaine de bêtes, après en avoir forcé, sans les atteindre, un nombre égal à la course. Celles-ci sont d'ailleurs condamnées aussi à mourir de l'effort désespéré qu'elles ont fait pour échapper au fusil.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La vie matérielle et les saisons.

L'existence des pasteurs n'est pas faite seulement, comme on pourrait le croire parfois, en voyant combien ils aiment à palabrer sous leurs tentes, les hommes surtout, de longues périodes de loisirs calmes. En effet, la grande affaire, celle qui justifie leurs inquiétudes, leurs calculs et même leurs ruses, c'est la conquête des pâturages. Au printemps, lorsque le *rebi*[c] est favorable, surtout si les pluies de mars ont généralement arrosé la steppe, sur la bordure septentrionale du désert, tout est simple, les bêtes mangent abondamment, et les Bédouins, grands et petits, hommes et femmes, en profitent largement. Trop tôt, hélas ! viennent les premières chaleurs qui brûlent en quelques jours les herbes dont les tiges desséchées et blanches remplacent le tapis vert du printemps.

C'est alors que tous ceux qui peuvent conduire leurs troupeaux dans les montagnes partent du Hammad et de la steppe vers les montagnes d'Eja ou du Selma en Arabie, vers les chaînes élevées de Syrie ou du Liban, vers la montagne d'Ajloun en Transjordanie ou bien au Sahara occidental vers les pentes du Tibesti ou de l'Ennedi, les hauts-plateaux de l'Algérie, les montagnes de l'Atlas central au Maroc. Ceux qui ne disposent pas de zones de pâturage aussi profitables s'établissent dans les vallées ou surtout dans les larges ouadis d'Arabie où les puits sont nombreux. Ils utiliseront alors les immenses pâturages constitués par des « arbres », des plantes pérennes, mais qu'il faut pouvoir pratiquer en s'écartant à de très grandes distances des puits. Cependant, à l'exception de quelques bergers qui accompagnent le troupeau, dispersé selon les ressources des pâturages et l'usage des puits, les familles se grouperont par sous-fractions ou fractions, non loin des puits abondants. C'est le campement d'été, le *gétin*. C'est alors que l'on mangera les lézards, que l'on capturera des gerboises, à défaut de gibier plus profitable. Longue période d'attente remplie de journées consacrées à parler, à dis-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cuter de la politique à l'égard des autres tribus, à calculer les déplacements prochains, à préparer des expéditions de guerre à grande distance; période fatale aux organismes fatigués aussi, à cause de la chaleur et des miasmes des puits. On meurt beaucoup lors du *gétin*, et les cimetières établis non loin des puits, sur quelque monticule, attestent par leur développement que le Bédouin n'est guère fait pour une vie sédentaire, dans un campement prolongé.

Enfin l'été s'achève et, sur toute la bordure septentrionale du désert, se manifestent, à l'automne, les premiers signes de pluviosité. Des nuages d'orage montent, dont on observe avec un intérêt passionné la venue plus ou moins précoce. On s'informe avec soin des précipitations atmosphériques et bientôt, sur la foi de renseignements favorables, on repart au désert en nomadisme, pour profiter d'une nouvelle poussée d'herbe avant les froids. A l'automne aussi, on organise la caravane pour aller faire les achats chez les sédentaires. C'est là la grande affaire de l'année. Il faudra échanger le bétail en surplus, le poil de chameau ou de chèvre, la laine des moutons s'il y en a, contre les grains et les dattes, les vêtements de cotonnade et les mille compléments nécessaires à la vie bédouine qui ne se trouvent que dans les cités et les ksars. Si l'on a la chance de dominer les sédentaires qui vous paient l'impôt de fraternité, la *khawa*, le moment est arrivé, en occupant leur territoire, de leur faire livrer ce qu'ils ont le devoir de verser sans rechigner, en grains et dattes, à leurs protecteurs. La fraction nomade se superpose alors, si l'on peut dire, à la fraction sédentaire, et souvent ce ne sont que les chefs qui se bornent à avoir des contacts, l'un recevant l'assurance d'une protection renouvelée, l'autre prenant livraison et faisant ensacher les biens tangibles de la terre pour qu'ils puissent connaître le chemin des tentes.

Enfin, voici l'hiver, l'hiver redouté dans les régions septentrionales, à cause du froid perçant et pénétrant qui fait souffrir les hommes et le bétail. C'est alors que l'on ajoute de nouveaux vêtements à ceux que l'on portait déjà. On

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

s'enveloppe de fourrures, on se calfeutre si possible dans la tente, non sans chercher d'ailleurs inlassablement de nouveaux pâturages d'« arbres » pourvus de points d'eau, car la végétation herbacée, arrêtée dans sa poussée, est vite épuisée. Si l'hiver n'est pas trop rigoureux, tout se passe bien. Mais le grand malheur, toujours à redouter, est la chute de neige qui fait périr les petits des troupeaux et rend tout pâturage impossible.

Cette vie libre, qui a tant de charme, est donc dure. Elle use l'organisme prématurément. Une femme de vingt ans est déjà flétrie. Un homme de quarante ans est parfois un vieillard. Il arrive que, dans les tribus récemment sorties du désert, encore semblables à ce qu'elles étaient jadis au cœur de l'Arabie, bien des hommes n'aient pas mangé de pain plus de deux ou trois fois par an. Ils ne consomment de viande que lorsqu'un chameau se casse une patte ou bien le jour où, en l'honneur d'un hôte de passage, on sacrifie quelque mouton. Mais, si pénible soit-elle, cette existence de misère est à ce point si prenante que nul ne voudrait la quitter pour aller s'enfermer dans ces maisons sans air que bâtissent les sédentaires dans les villages, constructions douteuses dont on redoute toujours que leur terrasse ne s'effondre sur votre tête et ne vous tue. Il y a aussi, dans les villages, le risque de rencontrer à l'improviste quelque ennemi, au coin d'une muraille, qui vous égorge sans qu'on l'ait prévu. Le monde sédentaire est plein de menaces obscures. On y frissonne de peur. Au contraire, savoir accepter la faim, le froid, la fatigue, être capable de parcourir de longues distances dans l'air glacé ou surchauffé, de trouver, sous peine de mourir de soif, un puits difficile à voir, de découvrir sous les graviers un trou d'eau caché au flanc du rocher, tout cela est chose simple et fait partie des difficultés que l'on sait vaincre et que l'on accepte quoi qu'il arrive. Mille fois mieux la pauvreté avec la liberté et la guerre que les servitudes avec le confort de la vie sédentaire.

Il reste cependant que la vie bédouine recèle en elle-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

même une dangereuse faiblesse. Le pasteur du désert, si loin qu'il s'enfonce dans la steppe ou les dunes, ne peut se suffire à lui-même. Il demeure toujours tributaire de ces méprisables sédentaires de l'intérieur ou de la périphérie du Sahara. C'est cette subordination d'intérêts qui donne tant de soucis au chef bédouin, parce qu'elle menace l'indépendance des tribus. Sur la société pastorale plane toujours, nous le verrons, comme une permanente menace, le spectre à la fois ensorcelant et funeste de la sédentarisation.

Les nomades sont si conscients de ce danger que, lors même qu'ils doivent composer avec lui, faire aux sédentaires méprisés une place importante dans leur système économique et social, au point de vivre avec eux, ils n'en gardent pas moins la nostalgie de leur libre existence dans les plaines de l'intérieur. Aussi verra-t-on parfois des groupements qui sont devenus moutonniers, repartir avec joie au désert. Ils sont toujours prêts à s'enfoncer hardiment dans la steppe s'ils se sentent un jour menacés, avec les petits troupeaux de chameaux qu'ils auront pu tant bien que mal reconstituer. Les éleveurs de vaches eux-mêmes transhument avec leurs moutons peu nombreux, ils chercheront à acheter des chameaux dans les bonnes années et s'exerceront à faire, eux aussi, aux yeux des ignorants, figure de grands nomades. Bien loin d'être tournée vers la société sédentaire, la société pastorale, même isolée du désert, garde son idéal. La lutte constante contre la nature, qu'ont menée les hommes pendant des siècles, plutôt que de les décourager, leur donne un sentiment de supériorité orgueilleuse, pour avoir appartenu jadis à l'aristocratie des tribus libres. Et c'est à cette fierté qu'ils nous semblent incapables de renoncer, si bas soient-ils tombés dans cette existence sédentaire qu'ils considèrent toujours comme une décadence.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE II

L'ORGANISATION SOCIALE DES NOMADES

Sans cesse aux prises avec une nature hostile, l'homme ne peut vivre seul au désert. On ne conçoit guère, au milieu de difficultés si grandes, une existence isolée dans laquelle chaque famille de pasteur ferait face, comme elle le pourrait, aux multiples périls qui l'entourent. Il est inévitable, dans des conditions aussi dures, que se fasse jour une tendance au groupement. Une forte organisation sociale est la condition même de la vie. Nous la voyons se manifester sous la forme de la famille patriarcale, unité collective beaucoup plus vaste que le ménage, et qui rassemble souvent une trentaine d'êtres humains. Mais cette première forme de cohésion est insuffisante encore. Il faut que les forces collectives soient supérieures à celles qu'a formées un groupe de cousins, pour être capables de résister à l'ennemi, de conquérir ensemble les pâturages, de former et défendre la grande caravane de ravitaillement, afin de faire payer aux sédentaires les justes redevances qu'ils doivent aux peuples libres du désert. Ainsi se constituent des fractions, des tribus, ou même parfois des confédérations. Ce sont ces grands amas de peuples qui jouent, par intervalles, leur rôle dans l'histoire de l'Orient ou du Maghreb.

Il est nécessaire d'étudier ce qu'est cette société bédouine en elle-même, d'en séparer les parties et de découvrir leur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

agencement naturel. Tâche difficile d'ailleurs, car il n'est pas aisé d'apercevoir l'ordre interne d'une collectivité, en apparence confuse, de tentes dispersées dans un territoire qui n'est même pas défini. S'il est relativement simple d'examiner comment, dans les villages et dans les villes, se groupent les sédentaires, par quartiers, par hameaux, comment et où ils possèdent des champs, des puits, des lignes de passage, il est moins aisé de délimiter le contour de groupements humains sans attaches territoriales durables, qui ne se distinguent les uns des autres que par des ethniques variables, et que rien, au premier abord, ne différencie les uns des autres. Ce qui ne simplifie pas les choses, c'est que les pasteurs arabes ou berbères, comme d'ailleurs aussi souvent les sédentaires en tribu, ne se représentent les relations politiques de ces unités que sous la forme des relations de consanguinité, de descendance ou de cousinage alors même qu'il n'existe que de simples adoptions ou des alliances politiques. Il est donc déjà difficile de distinguer entre les parentés et les amitiés. Mais ce qui ajoute encore à notre embarras, c'est que les pasteurs eux-mêmes, qui manquent du sens de l'abstrait, n'ont point de noms précis et définis pour caractériser chacun des groupements grands ou petits dans lesquels ils s'enferment. D'une tribu à l'autre, les termes varient. Disgrâce finale, lorsqu'il s'agit de vastes confédérations, ceux qui en font partie ne se représentent pas tous sous la même forme l'ensemble complexe des tribus auxquelles ils appartiennent. Ils y comptent un nombre plus ou moins grand d'éléments ou bien les disposent chacun à leur manière. De sorte qu'après avoir longuement travaillé, confronté les dires de nombreux informateurs, tous particulièrement précis, on arrive à dresser un tableau toujours soumis à d'incessantes retouches, pleines de contradictions. L'architecture intérieure d'un grand groupe humain qui se réclame d'un ancêtre commun se trouve bien dans l'ensemble établie, mais on ne parvient pas à établir clairement l'agencement des éléments dont il est formé. On tiendra donc

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

compte, pour décrire l'organisation et la structure de la société bédouine, de tous les éléments qui la composent sans avoir la certitude d'arriver, même au prix de recherches multipliées, à projeter, pour les yeux exigeants des occidentaux que nous sommes, une clarté définitive dans ces classifications sociales. Elles ont été inventées par des sémites primitifs et pour des usages qui ne sont pas les nôtres.

Fractionnement politique et social.

Nous choisirons nos exemples bien souvent dans un grand groupement ethnique arabe du nord de la péninsule, établi moitié dans le désert, moitié en Djéziré, au voisinage du Tigre et de l'Euphrate, comme le sont les *Chammar*. Il s'agit d'un peuple de 100 000 ou 150 000 habitants, auquel on pourrait donner tant bien que mal le nom de confédération, encore que les éléments sortis du désert depuis longtemps et établis dans la zone située au nord des fleuves n'aient plus de relations constantes ou d'alliances politiques formelles avec la grande masse plus cohérente de leurs frères fixés dans l'intérieur. Mais tous admettent qu'ils composent une grande unité historique ayant joué un rôle à part dans la vie de l'Arabie.

Les Chammar se divisent en groupes principaux, souvent même divisés en sous-groupes, se scindant à nouveau en deux, et qui se partagent encore à leur tour en unités distinctes. Ce sont ces dernières unités auxquelles nous pouvons donner le nom de tribus. Celles-ci sont composées elles-mêmes de cinq à dix fractions de deux cents ou trois cents tentes. La fraction peut être partagée, selon le cas, en trois ou quatre sous-fractions, comprenant enfin cinq ou six familles patriarcales. Les familles patriarcales comprennent quelques proches parents, des domestiques et des réfugiés.

Tous ces groupes et sous-groupes ne possèdent pas de nom générique. Nous proposons, pour la commodité de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'étude, d'utiliser, pour ces diverses unités sociales ou politiques, les noms arbitraires de confédérations, subdivisions, groupes, sous-groupes et enfin tribus, fractions, sous-fractions et familles. Ce sont ces derniers éléments d'importance plus faible d'ailleurs que nous nous efforcerons de définir plus exactement, car les groupements supérieurs sont difficiles à matérialiser sur le terrain et ne possèdent guère d'institutions définies.

Si l'on s'en tient à l'histoire et aux traditions, les Chammar appartiennent, comme les *Béni Témim* qui sont, eux, devenus aujourd'hui sédentaires, à la grande race yémenite noble de *Qahtan*, issue de l'Arabie du Sud. Les Chammar, établis très tôt en Arabie centrale, ont été refoulés en Djéziré, entre le Tigre et l'Euphrate, et coupés de leur habitat principal par l'invasion récente des *Anezé*, autre grande famille historique, auxquels se rattachent les *Rwala*, les *Sba* de Syrie et de nombreux clans guerriers, aujourd'hui maîtres des villes d'Arabie centrale.

Comme les Chammar appartiennent à Qahtan, leurs adversaires, les Anezé, sont des Arabes de la race de *Maad*, de la ligne de *Qais*, hostile depuis l'origine de l'histoire aux tribus venues du Yemen.

On trouve, chez les Chammar, tous les types de vie nomade, depuis l'état pastoral pur, comme les *Aslem*, dont certains possèdent à peine un puits ou deux, en passant par les protecteurs de villages de sédentaires de l'Arabie centrale, comme les Abdé, pour en arriver aux tribus presque sédentarisées avec le temps des *Sembes* ou des *Tayy*, aux confins du pays kurde. Prenons surtout nos exemples chez les chameliers les plus authentiques et efforçons-nous d'examiner sur place les campements pour nous faire une idée plus précise de ce que sont les petites unités sociales.

La famille.

Lorsqu'on trouve dans le désert un petit campement de Bédouins, au moment du printemps par exemple, quand

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chacun peut, en paix, faire paître ses troupeaux, là où l'herbe née des pluies abondamment distribuées dans tout le pays tapisse le sol, on distingue quelques tentes, alignées les unes près des autres, formant ce qu'on appelle un *megtir*, qui serait assez bien représenté sur le papier par une ligne formée de tirés. Le premier de la file est généralement le plus ancien, le patriarche, puis viennent son frère, son fils, son cousin, son serviteur. L'ensemble est une famille patriarcale, *hamoulé*, élément social dont les parties ne se séparent presque jamais les unes des autres. Nous sommes ici en présence de l'unité fondamentale de la société orientale, de cette famille sémitique si forte, si cohérente, qui contraste étrangement avec ce que nous appelons en Occident une famille et qui, chez nous, n'est en réalité qu'un ménage. Unité si résistante qu'elle s'est conservée sur toute la surface d'un continent d'est en ouest, et dans tous les temps, depuis Jacob jusqu'à nos modernes Bédouins et jusqu'aux Berbères sédentaires des bords de la Méditerranée occidentale.

Ce petit groupe, dont les biens sont plus ou moins indivis, a un grand idéal : celui de son accroissement numérique. Si, comme l'affirme le Psalmiste, Dieu récompense ses serviteurs en leur donnant une abondante postérité, cette promesse semble avoir été recueillie par les Bédouins. Il n'est point de famille de pasteur qui, si la prospérité la favorise, n'applique autant qu'elle le peut le commandement : « Croissez et multipliez. » On cite la postérité de tel chef de tribu des Chammar de Djéziré dont, en trois générations, la famille en est arrivée à plus de cent enfants mâles. Le roi Abd el Aziz Ibn Séoud, maître de l'Empire nejdien, a, depuis longtemps, dépassé la centaine d'enfants du sexe masculin. Il est vrai qu'il change souvent d'épouse et en entretient toujours quatre près de lui. On comprend dans ces conditions, si Dieu favorise les siens, qu'une famille puisse rapidement engendrer une sous-fraction, et même, en un siècle, une tribu. A la vérité, le cas est rare, car les maladies, la famine et les événements politiques inter-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

viennent habituellement à temps pour freiner une aussi redoutable fécondité, dans un pays sans grandes ressources. Mais une famille forte et puissante, qui assure aux siens une nourriture suffisante, s'accroît très vite, jusqu'à ce que Dieu l'ait frappée, comme Job, par le malheur.

Disons encore que cette famille patriarcale des pasteurs du désert, dans laquelle la prépondérance absolue est donnée aux hommes, a servi de modèle dans tout le monde oriental. Ses lois ont été presque partout adoptées en Afrique, par les Berbères, jadis sans doute attachés, dans les millénaires passés, au système du matriarcat primitif. Elle s'est de même imposée aux Chrétiens d'Orient qui en ont conservé les principes, mieux peut-être même que les Musulmans de nos jours, chez lesquels l'abus du divorce et l'usage des concubines noires, dans les grandes familles, ont quelque peu altéré au cours de l'histoire la force des principes anciens. On a fait remarquer qu'en Égypte, où la presse arabe moderne est aux mains des Chrétiens syriens, chez lesquels la famille est demeurée si puissante, les journaux les mieux rédigés, ceux qui connaissent la diffusion la plus grande, sont la propriété de chrétiens très instruits, tandis que les journaux des Musulmans sont souvent éphémères. Le fait s'explique aisément : les Chrétiens ne possèdent pas leur journal comme une propriété personnelle, mais le regardent, en fait, comme un bien de famille que l'on administre avec sérieux, auquel on consacre les efforts de générations successives. Un journal chrétien d'Égypte est une affaire de famille — et d'une famille sémitique puissante — un journal musulman est œuvre de circonstance, engendré par la politique et possédé par un homme qui ne laissera point sa place à son fils, ou à son frère, ou à son cousin. On observerait de même la solidité de la famille juive en Orient aussi bien au Caire qu'à Bagdad. Chrétiens et Juifs sont peut-être, sur ce point, mieux que les Musulmans, les héritiers fidèles d'Abraham, ancêtre commun des Sémites, au temps où ils vivaient encore au désert.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais retournons à nos nomades. Quelle est, dans cette famille patriarcale, la place de la femme ? Elle est plus élevée qu'on ne pourrait le croire dans un système rigoureusement agnatique. La fille n'est presque jamais mariée sans son consentement. Elle dispose des biens qui lui sont donnés sous forme de cadeaux, et qui sont parfois importants. Un chef donnera toujours à sa fille une part de troupeau qu'elle gérera seule, sans que son mari ait à s'en occuper. Lorsque des guerriers ont capturé, dans des pâturages lointains, des chamelles de course de leurs adversaires, ils rentrent en chantant et en se glorifiant. S'ils passent dans les campements de leurs victimes, les femmes des spoliés se précipitent sur eux, — tandis que leurs maris sont partis en contre-attaque, en *feza^{c}a*, battant en vain la campagne pour trouver les ravisseurs — et elles implorent la générosité du parti adverse, pour qu'on leur donne en cadeau une part du butin. Elles reçoivent alors quelques bêtes appartenant aux troupeaux de leur fraction et elles en deviennent seules propriétaires.

La vie de la femme, nous l'avons vu, n'en est pas moins rude. Toutes les charges ménagères l'accablent. Elle n'a qu'une brève période d'aisance matérielle, lorsqu'elle est jeune épousée ou jeune mère. Petite fille, elle est nourrie après les garçons et avant les chiens, lorsqu'il reste quelque chose. Vieille femme, elle ne jouit de quelque considération que si elle est mère de nombreux garçons. Le groupe des agnats de la famille patriarcale et même de la sous-fraction est toujours là pour l'obliger à respecter les coutumes, avec moins de rigueur peut-être, il est vrai, que dans certaines sociétés berbères de Kabylie ou de l'Atlas marocain. Il lui reste, lorsqu'elle est mécontente de son mari, à déclarer qu'« elle est fâchée », *zaalané*, et à se retirer aussi longtemps qu'il lui plaît, chez ses parents, ce dont elle ne se prive pas.

La sous-fraction se groupe sur le terrain, surtout lors du campement d'été [1]. Alors, autour du puits, on observe

1. Voir figure 2, p. 64.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les rangées parallèles de *megtir*, cependant que les troupeaux sont conduits en commun et gardés à tour de rôle dans le voisinage. Tous les hommes qui composent ce groupe se considèrent entre eux comme des cousins rapprochés, des « fils de l'oncle au 5e degré ». Si, à la suite d'une discorde, l'un des leurs est victime d'un attentat, ils s'unissent pour réclamer le prix du sang, la mort du coupable ou son exil. Si ce sont eux les responsables du meurtre, ils doivent parfois tous s'exiler. On peut donc dire que les « fils de l'oncle au 5e degré » composent une sous-fraction qui est et demeure un groupe strictement ethnique. La sous-fraction a un chef, un cheikh, c'est-à-dire un ancien, mais celui-ci ne joue pas de rôle politique.

La fraction.

Plusieurs sous-fractions forment ce que nous pouvons appeler, pour notre commodité, une fraction. Il s'agit là d'un groupement d'une très grande importance sociale qui, au point de vue politique, ne le cède en rien, en solidité, à la famille patriarcale dans le domaine de la consanguinité. Il est assez étonnant que le rôle de cette unité sociale ait été si mal aperçu par la plupart des observateurs de la société bédouine. Il nous faut donc insister sur sa nature et son rôle.

Une fraction se compose en moyenne de cent à trois cents tentes dont les hommes se disent encore cousins, mais sans que cette affirmation comporte de précision de degré. Parenté réelle ou fictive, car la fraction s'accroît souvent d'éléments étrangers, émigrés, protégés, réfugiés, travailleurs à gage, qui, peu à peu, acquièrent droit de cité, à l'intérieur de la petite communauté de pasteurs, car il s'agit là d'un groupement politique. Ce qui caractérise avant tout la fraction, c'est qu'elle a *nécessairement* un chef. Celui-ci est, en effet, indispensable pour conduire les destinées du groupement. C'est lui qui décidera du moment où l'on lève les tentes, où l'on se dirige, après

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

longue réflexion, vers tel ou tel pays, tel ou tel pâturage, en passant par tel puits, ou bien vers telle ville lointaine, où l'on ira échanger ses produits contre les indispensables provisions d'hiver et les vêtements. Parfois la fraction se réunit tout entière l'été, autour d'un groupe de puits, chaque sous-fraction s'établissant à son gré sur le terrain, au moment où elle arrive. Les « confédérés », réfugiés, étrangers de passage, commerçants, placent alors leurs tentes selon un vaste cercle tout autour de la fraction. Pour cette raison, on les désigne sous le nom de « gens (campés) en cercle » : *dawawir* [1].

Les chameaux de la fraction, chez les grands nomades, sont toujours marqués d'un seul et unique signe, un *wesm*, qui permet de les distinguer des autres. C'est une marque faite au fer, sur la hanche ou sur le cou, et complétée parfois par une entaille à l'oreille, ce qui veut dire que tous les guerriers de la fraction défendront en commun leurs troupeaux ainsi désignés contre les voisins, comme des sédentaires défendraient leurs frontières. Ces wesm ont une certaine importance. Ce sont eux qui attestent aussi la propriété des Bédouins sur les puits, et lorsqu'on vient y puiser on les déchiffre sur les margelles pour en connaître les maîtres légitimes. Les tombes des chefs ou des guerriers portent enfin le même signe. Lorsqu'un personnage important passe dans une région dangereuse ou agitée, ses serviteurs impriment le wesm de sa fraction ou de sa tribu sur le sable afin qu'on sache bien qui il est et que son passage ne suscite pas la curiosité inutile des rôdeurs, toujours à la recherche d'un animal à voler dans le campement.

Unité politique, la fraction est aussi unité guerrière. C'est elle qui, dans la tribu ou la confédération, occupe des zones sédentaires déterminées et obtient, dans le partage des zones conquises, un groupe de villages à protéger et à soumettre à l'impôt. Le chef de la fraction bédouine ira chaque année s'entendre avec le chef de la fraction

1. Voir figure 2, p. 64.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sédentaire pour obtenir son dû. Il est rare que la fraction, d'autre part, ne possède pas en propre quelque puits, quelque montagne connue pour ses pâturages, en somme quelques éléments dispersés de territoire.

De même que l'institution de la famille patriarcale, telle que nous l'observons chez les pasteurs, est commune à tous les peuples du désert d'Afrique, et même aux sédentaires de la côte méditerranéenne, de même le groupement politique en fractions semble s'être imposé, en vertu de lois qui demeurent mystérieuses à notre esprit, à presque toutes les populations de l'Afrique blanche. Qu'il s'agisse de nomades ou de sédentaires berbères ou arabes, ils se grouperont en minuscules petits États, formés de quelques campements ou de quelques villages, dont l'ensemble n'excédera pas quelques centaines de feux. Bien souvent, ce groupement politique élémentaire sera à leurs yeux la seule forme réelle que puisse prendre l'État.

On s'est demandé quelle pouvait être la cause de cette tendance indéniable des sociétés sémitiques — ou protosémitiques comme les Berbères — à adopter cette organisation politique en « cellules » de dimensions si réduites que sont les fractions. La cause nous semble devoir être cherchée dans le fait que l'État élémentaire constitué par la fraction représente, aux yeux des populations, l'extension maximum sur le plan politique du concept de solidarité familiale maintenue sous une forme stricte. Les membres d'une fraction se regardent encore comme des cousins, *beni ᶜam*. Ils appartiennent tous à des sous-fractions dans lesquelles chacun connaît encore avec précision le nom d'un ancêtre véritable. A l'intérieur de cette grande famille qu'est la fraction, on peut encore réussir à instituer un pouvoir politique qui, en toute circonstance, obéisse aux lois impérieuses de la consanguinité. Mais qu'une fraction continue à s'accroître par développement naturel et elle deviendra alors trop volumineuse pour que ses nombreux membres gardent longtemps encore un sentiment de fraternité aussi étroite. Aussi ne tardera-t-elle pas

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à se scinder en deux. Au contraire, si le malheur l'atteint, elle diminuera et ne se composera plus que de quelques tentes. Elle sera alors réduite, pour des raisons politiques, à s'agréger à une fraction voisine, gardant, dans la mesure du possible, pendant quelques générations encore, le souvenir de sa forme première. Il semble donc qu'on puisse définir la fraction, comme l'unité politique la plus étendue, la plus volumineuse, que soient capables de constituer les pasteurs se gouvernant selon les principes de la communauté familiale. Son importance, fondamentale dans la vie de tous les peuples qui vivent entre le golfe Persique et l'Atlantique, à l'exception des habitants des villes et de leurs banlieues et aussi des cultivateurs de la vallée du Nil, ne saurait être sous-estimée, et sa petitesse donne l'explication de la faiblesse des conceptions politiques et économiques des pasteurs [1].

La tribu.

Une fédération de fractions forme ce que nous pouvons désigner sous le nom de tribu, avec deux ou trois mille hommes au plus. Chez les Arabes nomades, la tribu a presque toujours un chef, *cheikh*, « ancien », appartenant à une vieille famille qui garde, pendant plusieurs siècles, une sorte de pouvoir monarchique tempéré par une coutume fixée depuis des générations. Les membres d'une même tribu se disent, eux aussi, frères, fils d'un ancêtre plus ou moins lointain, mais il ne s'agit plus de parenté véritable, mais seulement d'une manière de concevoir, par extension, leur solidarité particulière. Fait d'une grande importance, le chef de la tribu est toujours, lui-même, le

1. La division en fractions s'observe chez toutes les tribus arabes d'Afrique du Nord, chez les Berbères nomades ou sédentaires de l'Aurès, de Kabylie (où le gros village remplace de nos jours la fraction), du Moyen Atlas, du Rif, de l'Anti-Atlas.

Le « douar », groupe de villages ou de tentes, créé en Algérie par notre administration, correspond le plus souvent, en pays arabe, à la fraction de tribu.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chef d'une fraction prépondérante par sa force, et il n'est donc devant les autres cheikhs des fractions voisines qu'un *primus inter pares*. Il faut que lui-même possède des biens importants, des troupeaux surtout, pour faire honorablement face à ses devoirs d'hospitalité. Il ne perçoit pas d'impôts, il ne règne pas par la force, et si son pouvoir déplaît à quelques-uns, ceux-là n'ont qu'à partir. Résolu dans la guerre à l'égard de ses adversaires, il doit toujours être plein de sagesse et de patience à l'égard de ses frères. S'il meurt, un de ses parents, généralement âgé, toujours respecté, prendra sa place.

La tribu possède, en général, nous l'avons dit, un cri de guerre dans lequel on mentionne le nom de la chamelle de l'ancêtre ou le nom de sa sœur.

Si l'on a la curiosité d'examiner les marques des diverses fractions qui composent la tribu, on voit par exemple que plusieurs d'entre elles ont, en plus du wesm commun, un petit signe distinctif, mais d'autres sont entièrement différentes. Il s'agit sans doute, pour ces dernières, de fractions qui se sont agrégées peu à peu au noyau initial de la tribu, tandis que celles qui ont des signes communs proviennent d'une fraction unique qui s'est spontanément accrue et s'est par la suite scindée. Fréquemment, toutes les bêtes de la tribu ont en plus une marque commune, qu'on désigne sous le nom de wesm ancien, ce qui indique en même temps que le ravisseur éventuel de chameaux pris au pâturage aurait à faire face à un grand nombre de guerriers solidaires appartenant à plusieurs fractions [1].

Groupements politiques supérieurs.

Nous ne décrirons pas ici les groupements supérieurs, qui sont souvent plus lâches et plus complexes. Les confédérations sont des unités historiques, mais elles sont aussi, dans l'esprit des nomades, des groupements ethniques.

1. Voir tableau, p. 63.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Certaines d'entre elles se rattachent à de véritables familles arabes. Telles sont par exemple les Anézé, sortis du désert il y a plusieurs siècles, et dont les tribus ont conquis successivement presque toutes les petites villes de l'Arabie centrale. Le roi Abd el Aziz Ibn Séoud est lui-même un *Anzi*. Les Rwala décrits avec tant de soin par Aloïs Musil [1] sont des Anézé qui n'avaient, il y a vingt ans, subi que fort peu l'influence des sédentaires et qui étaient même restés longtemps à l'écart des grands courants de l'Islam. Entre les Anézé et les Chammar se sont livrées de grandes luttes qui ont rempli dans le nord du désert d'Arabie l'histoire des trois siècles écoulés. Il n'est pas étonnant qu'ainsi se soit développé, au sein des deux familles rivales, une sorte d'esprit national intransigeant.

Un guerrier des Chammar, réfugié de Hayil, après la prise de cette ville par les Al Séoud, nous disait : « Jamais, je ne rentrerai dans mon pays, aussi longtemps que durera la domination étrangère. Certes le roi Abd el Aziz est un grand prince, sage et généreux. Mais quand bien même nous apporterait-il le ciel sur la terre, nous n'en voudrions point, nous ne voulons connaître que nos princes, les Al Rechid ».

Divisions intérieures.

A l'intérieur de tous ces groupements bédouins, on a souvent l'occasion d'observer l'existence d'une sorte de clivage, qui permet de couper en deux parties, à peu près égales, chacun des groupes comme un fruit qui se sépare en deux morceaux. Sans doute ne s'agit-il pas là d'un phénomène social absolument général; mais nous en trouvons presque partout la survivance, et il a eu trop d'importance dans l'histoire pour que nous puissions le passer sous silence.

A l'intérieur d'une tribu, lorsque survient une querelle,

1. Voir son livre fondamental : *Manners and Customs of the Rwala Bedouins*, New York, 1928.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

par exemple autour d'un puits, on voit aussitôt les hommes appartenant à diverses fractions se ranger auprès de l'un ou l'autre des deux antagonistes pour faciliter un règlement amiable du conflit, ou, au contraire, prendre les armes en faveur de leur protégé. Il se crée ainsi, sur place, sur-le-champ, deux alliances d'égale force. Mais celles-ci ne sont pas composées au hasard. Chaque fraction sait, en cas de querelle intestine, quels sont ses frères et quels sont ses adversaires. S'il y a huit fractions, quatre sont d'un côté et quatre sont de l'autre. Dans la confédération, on note souvent le même état de division. Chaque groupe de tribu fait face à un groupe sensiblement égal en force, composé d'autres tribus. Institution qui est familière à tous ceux qui connaissent les Berbères de l'Afrique du Nord, et qui est celle du *Soff* ou *Leff*. Il s'agit là d'une sorte de réflexe social qui a pour objet de permettre à l'homme menacé de ne pas se trouver sans défense devant une foule hostile. Ces ligues apportent une sorte de garantie, par l'existence d'alliances permanentes, qui doivent limiter les conflits, à moins au contraire qu'elles ne les étendent indéfiniment. Chose étonnante, l'institution n'a pas de nom spécifique en Arabie. De nos jours, les Bédouins disent seulement qu'ils appartiennent à tel ou tel côté, *cheneg*.

Au temps de la conquête de l'empire byzantin, lorsque les guerriers arabes du désert entrèrent au service du prophète Mahomet et de ses successeurs, l'Arabie tout entière était divisée en deux ligues dont les noms sont encore bien connus, Yemen et Qais. Les luttes des Chammar et des Anézé ne font que prolonger au xx^{e} siècle des combats dont les historiens entendaient parler au v^{e} siècle de notre ère. Peu de temps après la conquête musulmane, quand les Arabes des armées syriennes, formées d'anciens Bédouins, eurent mis leurs forces au service des Omeyyades d'Espagne, on vit bientôt, hélas ! ces divisions renaître en Andalousie, et les deux partis de Yemen et de Qais se combattre et s'opposer sans cesse, au point de compro-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mettre la sécurité de l'empire musulman d'Occident. Comme à la même époque les contingents berbères venus du Maroc se partageaient de la même façon en Branès et en Botr, les deux grands partis arabes trouvèrent l'un et l'autre des associés berbères, ce qui permit aux guerres intestines de s'amplifier plus encore en Espagne que dans la péninsule arabique et de se ramifier dans tout le Maghreb. Rivalité tenace s'il en fut, car, plus tard, au Liban et en Syrie, les populations chrétiennes conquises adoptèrent, elles aussi, selon les circonstances, le parti de leurs maîtres. De nos jours encore, dans le sud de la Syrie ou en Palestine, les rivalités de village à village s'inspirent des combats de Yemen et de Qais. Chaque parti arbore un insigne, une fleur blanche ou rouge. Le dernier combat qui se soit livré entre Yemen et Qais est celui de Ain Dara, sur les sommets du Liban, au début du XIXe siècle. Yemen fut vaincu et ses guerriers nobles émigrèrent vers le Sud. Aussitôt reparurent au Liban deux autres ligues qui, sous des noms nouveaux, Yesbek et Djomblat, empruntés à des clans étrangers au pays, reprirent la politique d'équilibre entre les familles. C'est en invoquant la solidarité de Yesbek et de Djomblat, héritiers de Yemen et Qais, que se firent de 1921 à 1936, sous le régime du mandat, la plupart des élections dans cette partie montagneuse du Liban. Curieuse survivance, chez des Chrétiens et des Druses, d'une institution bédouine, née peut-être, il y a deux millénaires, dans les steppes de l'Arabie intérieure et qui joue encore un rôle appréciable en un temps où prévalent les constitutions démocratiques.

Altérations de la structure sociale.

Telle que nous l'avons décrite, la société bédouine ne revêt cette forme simple, nous l'avons dit, que dans les régions intérieures, là où elle peut prendre sa forme naturelle. Mais que des groupements plus ou moins importants s'exilent et viennent tenter de conquérir des territoires occupés par des sédentaires, plus encore, que des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

familles isolées de pasteurs viennent errer autour des villages ou bien entrent dans les tribus moutonnières, par une sorte d'adoption, et l'on voit alors, aux fractions bien constituées, se succéder une poussière de petits groupements qui gravitent autour des chefs. Avec le temps se constituent des tribus de moutonniers et de semi-séden-

MARQUES DE CHAMEAUX DE LA TRIBU DES RMAL.

Toutes les fractions ont un signe commun dit Wasm el ᶜadé, *nommé* baᶜek : ⌊⌊⌋ *sur la hanche gauche des chameaux. En outre, dans chaque fraction on utilise :*

FRACTIONS	MARQUE	
Al-Hazim	‖	*sur la cuisse gauche.*
Al-Gared	‖	—
Al-Khancher	‖	—
Al-Mneikher	‖	—
Al-Kelab	♀	*sur le cou à gauche.*
As-Seloûg	o	*sur la joue gauche.*
Ar-Rekham	+	*sur la joue gauche.*
Al-Omour	|•|	*sur le cou à gauche.*
Al-Dweilé	⌊⌊⌋	*sur la hanche gauche.*

taires, dont la structure compliquée ne ressemble pas exactement à celle que nous avons décrite. Nous aurons l'occasion d'observer ces changements lorsque nous traiterons de la sédentarisation progressive des pasteurs.

Il faut tenir compte encore du fait que l'architecture politique de la société bédouine n'est aucunement stable, même dans le désert. Chacune de ces unités, famille, fraction, tribu, confédération, croît ou décroît, selon les circonstances. La domination dangereuse d'un grand chef voisin, l'intervention d'une forte autorité établie dans les États sédentaires, la famine, les grandes épidémies engendrées par des années successives de pluies, les ravages causés par la neige et le froid, telles sont les causes qui peuvent, en quelques années, transformer une tribu riche

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

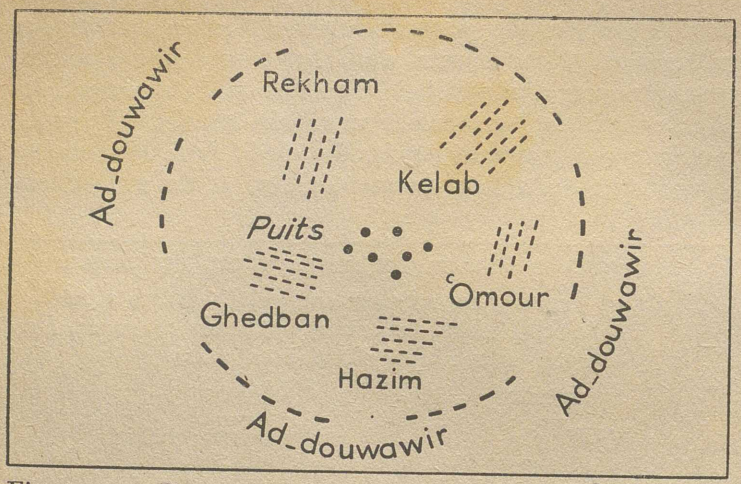


Fig. 2. — DISPOSITIONS D'UN CAMPEMENT D'ÉTÉ DE LA TRIBU DES RMAL. — *Les diverses fractions sont entourées par les tentes de protégés, en cercle* (Ad. douwawir).

en une poignée de Bédouins faméliques. Il est, de nos jours, de petites fractions qui sont les débris de grandes tribus historiques, autrefois respectées. Certaines fractions, au contraire, s'accroissent, nous l'avons vu, au point qu'elles sont contraintes, par une sorte de loi intérieure, de se fractionner en deux ou trois parties distinctes pour pouvoir s'administrer séparément.

Noblesse bédouine.

A l'intérieur d'une tribu ou d'une fraction, tous les

Fig. 3. — UNE SOUS-FRACTION DE TRIBU DANS LE DÉSERT D'ARABIE, PRÈS D'UN PUITS — *Dans chaque ligne de tente,* megtir, *on voit souvent une grande tente, celle du chef de famille. En bas, à gauche, tente plus spacieuse du chef, où sont reçus les hôtes de passage. Pour le détail du puits, voir figure* 4. *En haut, à gauche : tente isolée d'un réfugié,* gasir. (*Photo A. de Boucheman.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

hommes, en principe, sont frères et regardés comme descendants d'un même ancêtre. Ils participent donc tous également de la même noblesse. Il n'est pas rare que le nom de l'ancêtre, éponyme de quelque tribu ou de confédération, soit celui d'un héros de l'antiquité préislamique, tel que nous l'ont conservé les généalogistes arabes, et que les travaux de savants orientalistes européens nous l'ont fait connaître. Ainsi, en France, on se réclame avec orgueil d'ancêtres des Croisades. On remonte même, comme le font certaines familles nobles de Rome, au Ve siècle de notre ère. Mais l'Orient ne le cède en rien à l'Occident par le culte des origines, et il prétend le plus souvent rattacher les hommes d'aujourd'hui à des ancêtres plus lointains que ceux des plus vieilles familles de chez nous.

Au désert, comme partout ailleurs, tous ne sont pas également dignes de revendiquer ces nobles origines. Dans les tribus, nous l'avons vu, entrent des éléments venus de l'extérieur et qui sont, en quelque sorte, assimilés ou « naturalisés ». Il s'agit, pour la plupart, de Bédouins venus de tribus voisines dont la pureté de sang est à peu près équivalente. Mais on sait aussi qu'il se trouve, parmi les pasteurs, des hommes appartenant à des castes inférieures. Souvent, près des chefs demeurent des chasseurs, des forgerons qui sont d'anciens esclaves libérés, des hommes à gages qui appartiennent à des tribus vaincues. Il arrive alors que le serviteur cherche à invoquer des parentés qui sont celles du seigneur, surtout s'il a quitté sa tribu. Chacun s'efforce, lorsqu'il en a connaissance, de rabattre de telles prétentions, qui ne peuvent être formulées que

Fig. 4. — LE PUITS « OÙ L'ON VIENT BOIRE EN GRAND NOMBRE ». — *Le point d'eau a plusieurs orifices dans lesquels on descend sur des poulies des outres que les chameaux font remonter en tirant la corde. L'eau puisée se déverse dans divers canaux où viennent s'abreuver chameaux et moutons. Joyeuse animation autour du puits et des abreuvoirs* (*voir p. 133, vers 2*). (*Photo de l'Auteur*).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

grâce à l'éloignement ou à la faveur de la disparition des représentants des familles nobles.

Il s'établit, d'autre part, dans les esprits, une sorte de hiérarchie qui permet de classer les groupes sociaux selon une échelle de valeur guerrière et de noblesse. Les grandes tribus conquérantes du désert sont au sommet de cette dignité, telles sont celles des Rwala, des Sba, des Harb, Ateibé, Béni Khaled, Moteir, Amarat, Chammar, Would Ali. Viennent au-dessous d'elles les tribus de même race et qui ont émigré au voisinage des pays sédentaires et qui commencent à s'« enraciner », comme les Chammar de Djéziré, les Tayy, les Sembes. Il est vrai qu'elles font encore, çà et là, payer l'impôt de fraternité aux sédentaires, ce qui leur donne le droit de parler haut, mais elles ont souvent quitté le désert parce qu'elles avaient été vaincues par de plus fortes qu'elles. Les tribus soumises à l'impôt des nomades peuvent être elles-mêmes d'anciennes tribus nobles. Mais, par le fait même qu'elles acceptent de verser la taxe de fraternité, elles tombent ainsi au rang inférieur de sujets : souvent, d'ailleurs, elles ne sont plus qu'une poussière de clans désorganisés. Payer le tribut est toujours une humiliation. Ainsi, lorsque les princes et les rois arabes reçoivent de nos jours des cadeaux de grandes nations d'Occident, voire même des pensions, ils s'efforcent de présenter à leurs sujets la politesse dont ils sont l'objet ou même la faveur dont ils sont gratifiés comme un tribut versé par une nation chrétienne, comme un hommage rendu à leur souveraineté. Lorsque les tribulations de la vie politique contraignent un fondateur de royaume à s'engager vis-à-vis de la Grande-Bretagne, par exemple, à ne plus traiter ses affaires extérieures que par l'intermédiaire des hauts fonctionnaires britanniques, la pension qui lui est alors généreusement octroyée, en échange de sa promesse, devient, aux yeux des Bédouins, un impôt payé par le roi ou la reine d'Angleterre au noble souverain arabe, leur maître. Il faut bien, au prix d'un travestissement de la réalité, maintenir son prestige, au moins pendant quelques années.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Plus bas que les tribus sujettes, mais de pure origine encore, se trouvent les tribus moutonnières déjà asservies, les *rayé*, éleveurs de vaches ou bergers, devenus plus ou moins cultivateurs, les sédentaires de toutes provenances, gens qui « n'ont pas d'origine », encore qu'ils s'efforcent parfois de s'en fabriquer d'honorables, comme de nos jours les Howeitat du voisinage du Sinaï. Mais il est pire encore; les tribus inférieures, comme les Chararat, qui vivent dans de petites tentes misérables, ou de véritables parias, comme les Sleyb, qui sont tombés si bas dans l'échelle de la vie bédouine. On dit d'eux qu'il sort de leurs tentes une « fumée courbe » qui n'annonce pas une hospitalité généreuse. Ces parias ne défendent même plus, d'ailleurs, l'honneur de leurs femmes, et ne réclament plus le prix de la vengeance. Ils subissent, sans trop se plaindre, le joug des guerriers. Quand un homme libre est blessé, dans la poursuite qui suit presque toujours un ghazou victorieux ou manqué, il s'efforce d'aller chercher refuge dans un campement de Sleyb. Là, de bonnes gens le nourrissent, pansent ses plaies pendant des semaines, jusqu'à ce qu'il soit remis. A l'occasion, l'hôte de passage s'adjugera la femme ou la fille de celui qui le reçoit, en le priant d'aller un instant dehors garder ses ânes. Il existe des femmes sleyb dont quelques-unes ne sont pas sans charme, qui deviennent à l'occasion les maîtresses très aimées des chefs bédouins [1]. Il est vrai, le Sleybi, qui exerce le métier de poète, a l'occasion parfois de prendre sa revanche sur ces nobles et méprisants seigneurs. Il ira dans les campements des chefs les plus glorieux pour chanter leurs louanges, mais surtout pour accabler de brocards leurs rivaux détestés des tribus voisines. On lui donnera pour sa récompense des pièces d'or ou même un chameau. Plus tard, il ira chez ceux qu'il a calomniés et s'attirera cette fois leurs bonnes grâces en médisant du bienfaiteur d'hier.

Examinons un instant le rôle social de ces tribus infé-

1. Voir plus loin p. 134.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rieures, leurs origines. Il est intéressant d'observer qu'en Mauritanie se trouvent aussi des tribus inférieures de pêcheurs, les Izergiyin, ou de chasseurs, les Nimadi. Au Sahara central, chez les Touaregs, la même hiérarchie des tribus nobles ou serves peut être observée. Il n'est pas jusqu'à la Côte des Somalis, habitée par de vieilles tribus hamitiques ou sémitiques, qui ne connaisse aussi ses parias chasseurs, les Mitgan.

On a souvent imaginé pour ces parias, les Sleyb en particulier, d'ingénieuses théories. Comme les Arabes leur dénient — ainsi qu'aux Nimadi ou aux Mitgan — une origine arabe, on a fait d'eux des Iraniens, ou même des descendants de Chrétiens laissés sur place par les Croisés. Il semble bien que nous soyons là en présence de légendes que l'intérêt momentané des Sleyb ou le zèle naïf des missionnaires chrétiens a créées ou entretenues. Le seul argument qu'on puisse invoquer, en faveur d'une filiation chrétienne, serait l'existence d'une marque habituelle des ânes — bête de transport favorite des Sleyb — en forme de croix, *ᶜorgaï*. Mais, outre que ce signe n'existe pas dans toutes les fractions Sleyb, il s'en faut, les Bédouins utilisent tout aussi bien l'*ᶜorgaï* comme wesm pour leurs chameaux.

En réalité, les Sleyb nous apparaissent comme ayant tous les aspects d'un débris de population survivant à l'invasion arabe. Comme d'autres berbères du Sahara central, avant l'introduction du chameau, ils ont excellé dans l'élevage de l'âne qui a été jadis la monture la plus pratique au désert. Vivant de la chasse, alors abondante, ils s'étaient partagé le pays et possèdent encore au Hasa, au Nejd, en Irak et en Syrie, d'immenses territoires de chasse qu'ils considèrent toujours comme la propriété de chacune de leurs fractions. Vaincus et opprimés, ils se sont efforcés, non point d'évoluer comme les Bédouins, mais de subsister dans leur système social antérieur, ce qui a fait leur perte.

Tombés dans les bas-fonds de la société pastorale, ils mènent de nos jours une vie misérable de quémandeurs, de parasites ou de bouffons et de filles de joie. Lorsqu'on étu-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

die leurs coutumes et leur langue, on a la déception de trouver presque disparu leur patrimoine ancien. Leur métier de poètes les a arabisés plus fortement que les autres groupes. Moins islamisés cependant que les tribus nobles, parce que la réforme wahhabite les a plus ou moins ignorés, ils conservent plus de liberté extérieure dans la pratique des vieilles coutumes. Les sacrifices funéraires subsistent chez eux plus intacts; leurs femmes dansent plus librement devant les hommes. Elles exhibent leurs cheveux avec une licence que proscrit aujourd'hui le puritanisme régnant. Mais nous n'avons rien pu trouver d'original dans leurs croyances et leurs pratiques. Ils sont simplement attardés et isolés dans leur misère et leur décadence.

On trouve en tribu, parmi les nobles, *herrèré*, d'autres éléments ethniques regardés comme inassimilables, ce sont les esclaves, *ᶜabid*, et les fils d'esclaves, souvent forgerons, quelquefois artisans, sous le nom de *sanᶜé*. Il en existe toujours plusieurs dans chaque fraction, car ils sont indispensables pour l'entretien des armes, la fabrication et la réparation des divers objets. Seuls les grands chefs possèdent des esclaves nombreux. S'ils risquent, lorsqu'ils sont vaincus dans la guerre, de s'en voir dépouiller par leurs adversaires, ils les libèrent. Aussi trouve-t-on toujours, dans les lieux où ont régné des émirs importants, de nombreux descendants d'esclaves affranchis qui cultivent la terre en s'adonnant à l'artisanat. Les fils d'esclaves, notons-le, ne sont pas des « gens sans origine ». Tout le monde sait qu'ils sont descendants de Noé et que leur père est Ham. En ce sens, bien que leur couleur de peau fasse d'eux nécessairement des êtres inférieurs, ils sont plutôt moins méprisables que les sédentaires mélangés qui, eux, sont sans origine avouable : des bâtards.

Ainsi l'idée de noblesse de race domine toutes les relations du Bédouin, si pauvre soit-il, avec ceux qui l'entourent. Il est vrai que ce sentiment est tempéré par un vif égalitarisme à l'intérieur du groupe social. A l'intérieur d'une tribu d'hommes libres, tous sont égaux et parlent avec la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

même fierté. Il n'était pas rare, jusqu'à ces dernières années, que le grand roi Abd El Aziz Ibn Séoud, souverain de l'Arabie, reçût à l'improviste la visite d'un de ses frères bédouins des Anézé, misérablement vêtu, qui l'interpellait familièrement en lui disant : « O Abd El Aziz, j'ai quelque chose à te soumettre. » Le prince faisait asseoir auprès de lui l'obscur guerrier et entendait avec patience ses doléances et même ses reproches.

On conçoit qu'il soit important, dans une société si hiérarchisée, bien que démocratique par certains côtés, de bien connaître, dans la pratique, ses relations de parenté, et surtout le nom de ses ancêtres les plus lointains, en particulier si le sort a voulu que, depuis plusieurs générations, votre famille ait mené, à l'écart des grandes tribus nobles, une existence obscure. Dans ce cas, il n'est qu'un moyen : c'est d'aller consulter, si loin soit-il, un savant généalogiste, un *gessas el ousoul*. L'un d'eux se trouvait naguère établi dans la petite ville d'El Ola, au nord de Médine. Il y exerçait sa profession à la satisfaction de tous. Sans doute utilisait-il de vieux livres, mais il possédait aussi une connaissance approfondie des hommes. A celui qui doutait, il enseignait le nom de ses vrais ancêtres, lui rappelait ses cousinages, à l'intérieur de l'Arabie centrale et jusqu'à ce prestigieux pays de Qahtan, en Arabie du Sud, d'où sortent les Arabes les plus purs. Entre-temps, il lui indiquait les palmeraies où son lignage lui donnait des droits et il lui révélait l'habitat de ses cousins les plus éloignés. Ainsi instruit, notre homme pouvait affronter hardiment ses détracteurs. Il connaissait en outre les lieux où, victime d'une vengeance, il devrait s'exiler, assuré alors de trouver un asile sûr chez ses « frères », car les droits que l'on tient de la parenté ne sont jamais prescrits par le temps.

On comprendra que, dans une société dans laquelle l'orgueil joue un rôle si important, il soit toujours nécessaire de pouvoir affirmer sa supériorité à l'égard du voisin et de se targuer de nobles et utiles parentés. Aussi la profession de ceux qui savent fabriquer des généalogies avanta-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

geuses a-t-elle toujours été honorée. Ibn Khaldoun nous dit que, dès le XIe siècle, des généalogistes berbères s'étaient ingéniés à trouver aux chefs des grandes tribus senhadjiennes ou zénètes, qui conquéraient alors le Maghreb, des ancêtres hymiarites. Ainsi ces berbères obscurs devenaient les égaux des envahisseurs arabes, de la famille des Béni Hilal, et ils pouvaient les aborder dans les mille circonstances de la vie politique, sans avoir à rougir de l'infériorité de la race berbère. On voit, par ce qui précède, qu'il ne s'agissait point là de simples jeux de l'esprit, mais bien de la situation respective des grandes familles nomades et de leur droit au pouvoir suprême.

Pareille situation s'observe de nos jours en Mauritanie. Les guerriers arabes de la grande famille des Hasan, envahisseurs du groupe Maqil, ont imposé aux berbères Zenaga, jadis nomades comme eux, leur domination. Ces derniers n'ont eu d'autre moyen que d'opposer à la noblesse guerrière des conquérants, qui l'emportaient par la force, la noblesse pacifique de la religion. Ils se sont transformés peu à peu en marabouts et se fabriquent eux aussi, à leur manière, de nobles dynasties, en déclarant aujourd'hui qu'ils descendent du Prophète. Plus que partout ailleurs, on peut dire que, dans le désert, il n'est rien de nouveau sous le soleil.

Telle est la noblesse bédouine. Elle emprisonne l'individu dans les cadres étroits de la famille patriarcale, de la fraction ou de la tribu. C'est grâce à la solidarité qui unit les membres de ses groupes que l'homme, sans cesse menacé par une nature impitoyable, ou victime de la rapacité de ses concurrents, trouve la protection indispensable. Mais il faut pour cela qu'il consente à se plier à la loi commune. C'est là qu'est peut-être pour lui la plus grande difficulté. Il acceptera cette contrainte aussi longtemps qu'il en sentira l'avantage. Mais parfois sa passion de liberté est plus forte. Il se lasse d'obéir à un chef. L'anarchie est pour lui le plus sûr remède au despotisme. Plutôt que de subir un joug qu'il déteste, d'obéir à l'homme plus fort que lui,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui veut faire fléchir son orgueil, le pasteur ordonne à sa femme de rouler la tente sur son chameau de bât, il la fait grimper lestement dans le palanquin avec ses petits enfants et, avec quelques serviteurs, s'en va vers des terres lointaines :

« Le faucon, si la tente l'ennuie, il s'enfuit.... »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE III

CROYANCES ET INSTITUTIONS

Représentation du monde.

Le meilleur moyen de comprendre comment la vie des pasteurs se développe dans un cadre d'idées et de croyances profondément différentes des nôtres est peut-être de nous représenter tout d'abord le système cosmogonique qu'ils ont conçu.

Le soleil y joue un rôle néfaste, tandis que la lune apparaît comme l'être céleste qui, par excellence, est favorable à l'homme. En effet, la rosée bienfaisante qui apparaît sur les pâturages est l'œuvre de l'astre des nuits. C'est lui qui engendre et nourrit les plantes vivaces qui forment la meilleure nourriture du chameau et demeurent la grande ressource des pasteurs en dehors des périodes de printemps. Lune a encore la gentillesse d'éclairer les campements et leurs environs pendant la nuit, si bien que du 10e au 20e jour, surtout l'été, on peut sans risque laisser errer les troupeaux après le coucher du soleil à la recherche d'une pâture supplémentaire. Pendant cette période bénie, on n'a point à craindre les ghazous, car les expéditions de pillage des adversaires ne peuvent circuler dans le désert sans être vues et signalées par les guetteurs.

Soleil, au contraire, est une vieille femme acariâtre, méchante même, qui persécute Lune pour commencer, et les hommes, les troupeaux, et la végétation en surplus. Cette vieille femme mauvaise est l'épouse du pauvre Lune.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ne nous étonnons pas qu'en arabe le mot qui la désigne soit du féminin, tandis que Lune est du masculin. Ce mauvais ménage vit souvent séparé, mais toutefois, au dernier et au premier quartier de la Lune, tous deux se rapprochent. Soleil, insociable, pleine de colère, fait des scènes à Lune et le bat. L'échange des coups et les taches que porte le pauvre Lune sont assez visibles pour qu'on n'en doute pas. Les taches de Soleil sont moins apparentes sans doute, mais dans l'air légèrement voilé par les poussières des dunes ou de la steppe, il arrive souvent qu'on les distingue avec netteté.

La nocivité de Soleil est bien évidente. Elle tue les plantes et les animaux, brûle les corps humains, facilite les incursions de l'ennemi, en créant pour eux des déserts dans lesquels ils circulent librement. Elle s'acharne sur les cadavres des animaux et des hommes et les transforme en poison mortel.

Lune et Soleil ont un ennemi commun, un dragon qu'on appelle *Hawt*, le grand poisson, qui cherche de temps à autre à les avaler. Il n'en attrape jamais qu'une partie, et chaque fois, jusqu'à présent, ils ont réussi à lui échapper, mais lorsque pareil drame arrive à Lune, sous la forme de ce que nous appelons une éclipse, tous les campements sont en émoi. On se précipite avec des fusils, des pistolets, des lances même, pour délivrer l'astre bienfaisant. Les femmes frappent sur des pots de cuivre et, de nos jours, surtout sur des bidons à essence, qui ont remplacé les cruches, et l'on crie d'une voix perçante : « O dragon, laisse en paix la lune! » Cette vieille coutume bédouine est bien connue dans toutes les villes d'Orient, même dans les grandes cités intellectuelles comme Damas où, depuis de longs siècles, la tradition s'est établie d'accompagner d'un tintamarre infernal l'éclipse de lune.

On comprend dans ces conditions pour quelles raisons le Prophète Mohammed n'a pas eu de peine à accréditer chez les Bédouins l'usage du mois lunaire, d'autant qu'il n'est besoin de nul astronome pour connaître son commen-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cement et sa fin. Le calendrier musulman est donc un legs de l'époque où la civilisation bédouine s'affirmait dans les villes d'Arabie occidentale, alors que les savants de Babylonie avaient fait accepter les mois solaires jusque chez les Nabatéens de Syrie.

Le folklore bédouin est beaucoup moins prolixe sur les étoiles et les planètes. La plupart des pasteurs et des caravaniers connaissent seulement les noms des astres principaux. Ils savent que toutes les étoiles tournent autour de la Polaire, le *Gédi*, ou cabri, mais il serait bien difficile de trouver dans leur science un peu courte, traversée de légendes, la survivance des traditions astronomiques acquises jadis dans les observatoires des prêtres de Chaldée ou d'Égypte. En réalité, le Bédouin, la nuit, ne sait guère s'orienter par les étoiles et c'est surtout sa connaissance directe des lieux, son extraordinaire mémoire visuelle, qui lui servent à trouver sa route. Bien des anecdotes cependant humanisent le ciel constellé. Une des plus touchantes est sans doute celle qui représente la Voie lactée comme la trace laissée dans le ciel, par un agneau traîné par l'ange Gabriel. Lorsque le prophète Abraham — que Dieu soit satisfait de lui — se trouvait au désert, il reçut la visite inopinée d'un hôte. Il était alors dans le plus grand dénuement et, faute de pouvoir égorger, en l'honneur du voyageur, une victime digne de lui, car tout son troupeau avait été détruit par la sécheresse, il songea un instant dans sa détresse à faire le sacrifice de son propre fils. Au moment où Isaac allait avoir la gorge tranchée par son père, Dieu eut pitié du prophète, et l'ange apporta, à travers le ciel, se faisant un chemin parmi les étoiles, l'animal destiné au sacrifice. Peut-être n'est-il pas de meilleur exemple à invoquer pour faire comprendre aux sédentaires que nous sommes ce qu'est, pour le pasteur, le devoir sacré de l'hospitalité.

Certains astres jouent un rôle important dans le calcul des saisons. C'est ainsi que les conjonctions des Pléiades avec la Lune, au 5e, 7e, 9e, 11e jour de celle-ci, donnent,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

paraît-il, le signal de l'arrivée du printemps, de la fin de l'été, ou de l'entrée de l'hiver.

On connaît bien au désert le phénomène des étoiles filantes, qu'on explique d'une manière simple. D'après la tradition religieuse, ce sont des traits de feu lancés par les anges sur la tête de Pharaon. Parfois, d'ailleurs, l'une de ces flèches enflammées tombe sur le sol et l'on entend une énorme explosion. Les Bédouins se précipitent dans la direction dans laquelle la pierre de feu paraît être tombée et, s'ils découvrent le cratère, ils élèvent à la hâte tout autour une murette de pierre pour attester leur droit de propriété. Puis ils vont chercher de l'aide dans les campements voisins et se préparent à sortir de la profondeur de la terre l'aérolithe. De cette pierre que l'on peut faire fondre on tire, paraît-il, un métal qui, dans la fabrication des sabres, est absolument sans rival. Celui qui possède une telle arme est assuré de remporter toujours la victoire.

Le tonnerre et la foudre ont, eux aussi, une origine céleste; lorsque les nuages courent dans le ciel, comme poussés par le vent, c'est en réalité l'archange Gabriel qui les chasse à coups de bâton. Il les interpelle et frappe fort les retardataires. L'éclair est le bâton de feu et le tonnerre n'est que le bruit qu'il fait. Ainsi poursuivis rapidement, les nuages n'ont pas le temps de laisser tomber leur pluie sur les steppes des nomades. Dieu et son ange punissent ces derniers de ne pas vouloir prier régulièrement. Tout le monde sait, en effet, qu'au-dessus du désert les pluies sont bien moins abondantes que sur le pays des sédentaires. Par calcul, l'ange étend ses ailes sous les nuages pour qu'il ne tombe pas d'eau chez les Bédouins impies.

L'arc-en-ciel, par son mélange de couleurs, traduit encore l'intervention d'influences religieuses, le vert vient du Paradis, le rouge de l'enfer.

Le brouillard que l'on n'aime pas, à cause des surprises qui peuvent en sortir, est un phénomène que l'on combat par des moyens assez simples. Lorsqu'on veut le faire partir, on lui crie : « O Brouillard, sauve-toi, ou le renard te

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vient dessus. » Le renard, qui vit dans les trous près des génies, est en effet un être mystérieux et puissant que beaucoup redoutent et que le brouillard lui-même ne saurait aimer.

Si les pluies d'automne tardent à venir, les femmes s'assemblent et organisent une procession avec une sorte de mannequin que l'on appelle *Oumm el gheid*, la « mère de la pluie ». Cette dernière se compose de deux morceaux de bois placés en croix sur lesquels on accroche une robe de femme de couleur noire. C'est une vierge qui porte la « mère de la pluie ». Derrière elle, on chante des sortes de rogations et l'on appelle la chute des nuages, tout en suppliant à la fois la mère de la pluie et Dieu. Comment ne pas évoquer en pareilles circonstances une sorte de vieille divinité d'Afrique du Nord, *Talghonja*, la grande cuiller à pot de Berbérie, qu'on affuble, elle aussi, d'un vêtement noir, et que l'on jette dans une mare d'eau après avoir longtemps chanté pour obtenir la fin de la sécheresse ?

Le temps. Sa valeur qualitative.

La mesure du temps ne se calcule pas en heures, mais d'après les aspects de la journée. Le jour et la nuit sont ainsi divisés en parties qualitatives. On distinguera tout d'abord *El fejer*, la première aube, puis la montée du blanc, puis la montée du rouge, enfin la montée du soleil, puis viendra la première partie de la matinée, la petite *zaha*, la deuxième *zaha*, etc.

Il en est de même de l'année qui n'est point partagée, comme chez nous, en quatre saisons d'égale valeur, mais se compose d'une série de périodes marquées à la fois par le mouvement des astres et par l'état de la végétation. L'année bédouine commence avec la première pluie importante qui suit l'apparition de l'étoile Canopus, et l'on distingue alors une période de quarante jours. Après quoi viennent les Pléiades, qui règnent pendant vingt-cinq autres nuits. Cette période correspond approximativement à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

novembre et décembre. Ensuite vient l'étoile Sirius, qui gouverne quarante nuits. A Sirius succède Orion pendant cinquante nuits, et l'on arrive vers la mi-avril à la fin du règne de l'étoile. Alors vient l'été, qui se termine au début de juin, et la saison sèche durera quatre mois jusqu'aux premières pluies. Les pluies sont dénommées selon la saison pendant laquelle elles surviennent et on en distingue cinq espèces qui ont toutes leurs qualités particulières et leur intérêt pour la végétation ou la qualité des pluies.

Le Bédouin, qui n'observe guère les prescriptions de la religion et n'a pas besoin de connaître exactement le jour de la prière solennelle, ne décompte guère les jours du mois. Mais ces jours ont cependant une grande importance parce que certains sont fastes, d'autres néfastes. On hésite en particulier à choisir le 7e et le 20e jour pour entreprendre des voyages ou le ghazou. Certains disent que l'on peut partir en expédition de guerre spécialement les jeudi, mardi et lundi. Ce qui est important dans ce cas d'ailleurs, c'est de faire bien attention aux présages. Si l'on rencontre un renard ou deux corbeaux, cela est bon. Mais si l'on croise un chien ou un nègre, il vaut mieux revenir chez soi.

Il faut bien se garder, dans toutes circonstances, de s'associer aux gens malchanceux. Un homme malchanceux est dit *magroud*, on l'évite, tandis qu'il faut toujours avoir avec soi un veinard, *hadidh*. C'est à l'usage seulement que l'on voit les gens qui ont la chance et ceux qui ne l'ont pas. Naturellement, il faut faire aussi grande attention au mauvais œil. Le mauvais œil, c'est comme la chance : on s'aperçoit bien suffisamment de son intervention à l'usage. Si l'on a reconnu par la pratique que quelqu'un lance le mauvais œil, on lui dit par précaution : « Dis la louange de Dieu. » S'il veut bien la dire, son mauvais œil est conjuré. On se défend de cette mauvaise influence, comme chacun sait, avec des perles bleues, qui sont nombreuses sur les colliers des chameaux, les ornements de bride ou de litière des chamelles de course. Sur ce point, l'expérience des Bédouins se confond avec celle de tous les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

habitants de l'Orient arabe et de l'Afrique du Nord. Un Européen aux yeux bleus et tout rasé pourrait bien avoir le mauvais œil, et l'on a une tendance spontanée à se méfier de lui, même s'il est aimable et semble plein de bonnes dispositions.

Le monde invisible.

Beaucoup de choses du monde visible s'expliquent par celles du monde invisible. Entre les deux, des communications constantes existent et peut-être n'y a-t-il pas vraiment entre l'un et l'autre le fossé infranchissable que nous croyons.

Tout ce qui est sous la terre appartient à l'autre monde. Les trous, les cavernes, les racines des plantes abritent d'innombrables génies. Ces derniers vivent en tribu comme les bédouins. Mais les génies ne sont pas des nomades. Ce sont des sédentaires des deux sexes dont, comme la religion nous l'apprend, certains sont en outre croyants ou incroyants. On ne peut manquer d'avoir affaire à eux dans la vie courante, et très souvent ils entrent seuls ou par groupes à l'intérieur du corps d'un homme ou d'une femme : les génies femelles dans le corps d'un homme, les génies mâles dans le corps d'une femme. Ainsi installés, ils y établissent leur demeure. Ils troublent l'esprit de celui qui les abrite. Il devient possédé. Il ne peut pas se marier, sans quoi le génie qui l'habite, qui loge chez lui, se fâcherait, l'obligerait à se jeter contre le sol, contre des pierres et à se blesser. Habituellement, en pareil cas, on établit une petite tente à l'écart du campement, dans laquelle séjourne le possédé. Si on lui amène d'autres possédés ou un spécialiste nommé *fegir*, la conversation s'engage tout naturellement entre génies par la bouche de l'un et de l'autre.

Souvent, en voyage, on rencontre des génies qui ont pris les apparences d'un homme ou d'une femme et qui vous trompent ou au contraire vous rendent service. L'histoire est célèbre de ce puits de l'Arabie intérieure à Lineh,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'un homme habile avait réussi à faire creuser par un génie. Ce génie s'était attaqué à la fille du Bédouin. Mais ce dernier avait par ruse réussi à le capturer et l'avait attaché autour d'un poteau. Le génie se mit à tourner en rond et, avec son dos, il lisait la pierre en suant à grosses gouttes. En quelques instants, le puits fut foré à grande profondeur. Tout le monde en connaît l'origine.

Les histoires concernant les esprits terrestres ou *djinn* sont innombrables. Sur ce sujet, les Bédouins sont intarissables. Ils ne semblent point effrayés de tout ce qui peut leur arriver dans leurs relations avec ces êtres si capricieux et parfois si redoutables. Ils se comportent en conséquence avec prudence. Une jeune fille s'efforce de ne jamais coucher près des endroits hantés, de peur qu'un djinn ne s'établisse en elle, un esprit mâle qui en ferait avec elle, selon son désir, sans toutefois lui enlever sa virginité. Si elle tombait sous une pareille sujétion, elle recevrait souvent de lui l'ordre de quitter la tente pour venir au rendez-vous qu'il aurait choisi et plus tard, si malgré tout elle se mariait, elle serait persécutée, elle et son mari. Il n'y a pas à redouter que les génies aient des enfants des femmes, cela n'arrive jamais.

Un Bédouin est-il seul dans le désert pendant la nuit, pour une raison quelconque, il risque bien d'être séduit lui aussi par une *djinniya*. Si donc il aperçoit, à quelque distance, une jolie fille avec ses compagnes, qui lui font des signes pour qu'il approche, il met sa tête dans ses mains et se couvre de ses vêtements, se gardant bien de répondre aux avances qui lui sont faites. Il arrive aussi qu'un génie

Fig. 5. — Un lever de camp. — *Toutes les tentes qui étaient sur une même ligne,* megtir, *composant une famille patriarcale, plient bagage en même temps. Chacun se met en marche dès qu'il est prêt. Le groupement de toutes ces petites caravanes provenant du même* megtir *forme un* medhor, *dont tous les éléments se déplacent de conserve. (Photo de l'Auteur.)*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

prenne le corps d'un animal. Un porc-épic, une brebis égarée que vous rencontrez peuvent bien être des génies et, si vous les recueillez, d'autres génies viennent par-derrière qui les appellent jusqu'au moment où, instruit par les démonstrations de ce qui vous est arrivé, vous ayez libéré votre prise, pour n'avoir pas d'ennuis avec les génies.

Les songes et l'avenir. Les devins.

L'interprétation des songes est une chose particulièrement importante. Presque tous ont une signification de présage. La difficulté, c'est d'arriver à les comprendre correctement, car tous les objets aperçus en songe sont des signes. Nombreux sont ceux qui savent discerner l'avenir ou connaître les secrets. Les moins respectables sont certainement les vieilles femmes, les *khettaté* ou les *derrabé*. Elles jettent sur le sol vingt-trois petits objets, dont une pièce de monnaie, des morceaux de verre, des noyaux de dattes, et, d'après la position respective des uns et des autres, révèlent l'avenir. D'un degré plus élevé sont ces voyants que l'on emmène avec soi lorsqu'on part à la guerre et qui interprètent correctement tous les présages et aussi les rêves. Lorsque le chef du *ghazou* se trouve embarrassé, ou lorsqu'il a une grande décision à prendre, il fait appel au voyant et lui demande conseil. Enfin ceux de la catégorie supérieure, ceux qu'on appelle les *Ahl-es-Serr*, les gens du Secret, possèdent un véritable don, dont ils ne tirent d'ailleurs aucun orgueil. Beaucoup proviennent d'une même tribu, les Naïm, qui disent que ce

Fig. 6. — LA CARAVANE SE MET EN MARCHE. — *Dans chaque famille composant le* medhor, *on trouve en tête la maîtresse portée dans sa litière (voir p. 127, ligne 6), et précédée d'un homme à pied. Ensuite viennent les chameaux chargés du matériel (ici, tente simplement roulée, pour un petit déplacement) ou portant les provisions. Enfin le troupeau familial. (Photo de l'Auteur.)*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

don leur vient de Dieu et leur est transmis par les anges. Avec ou sans Livre Saint, ils vous dévoilent l'avenir. Ils savent aussi guérir les malades en faisant au-dessus d'eux des passes. Ils découvrent ce qui est caché. On ne respecte pas ceux qui s'arrogent ces dons pour la première fois. Il faut qu'ils puissent se dire les héritiers d'une longue lignée d'ancêtres qui ont fait leurs preuves.

Le voyant communique avec un ange, *Malak*, qui lui fait connaître la volonté de Dieu. Cet intermédiaire angélique s'appelle *Mounadi* (porte-parole). D'autres fois, ce sont les ancêtres qui apparaissent aux voyants et qui leur font connaître ce qu'ils doivent dire. Tous les voyants ont leurs disciples qui restent autour d'eux; ils leur enseignent toutes les pratiques extérieures nécessaires pour faire venir le *Mounadi*, mais celui-là n'arrive qu'après une longue préparation. Le voyant, après les premières cérémonies collectives, impose à ses adeptes de jouer et de chanter en battant des mains, puis il s'assied lui-même à la turque, la tête penchée. A nouveau, pendant quelque temps encore, il s'agite, se dresse, élevant les mains, bondit, se contorsionne, puis approche sa tête et ses pieds près du feu en frappant des mains. Enfin il reste dans une pose d'extase et subit le charme de « l'Islam ». Lorsque le voyant est parvenu au paroxysme d'enthousiasme, le porte-parole ou quelque ancêtre du sorcier entre en scène. C'est alors qu'on interprétera les paroles importantes qui sont dites et qui seront retenues avec soin par l'auditoire.

Le sommeil et la mort.

Chacun sait que, pendant le sommeil, l'âme quitte le corps. Aussi, lorsque l'on veut assassiner un adversaire, ne le fait-on jamais pendant son sommeil. On tuerait le corps sans atteindre l'âme et l'on s'attirerait ainsi de bien graves ennuis. Il faut faire attention aussi à ne pas ouvrir la bouche inutilement, et en particulier lorsqu'on bâille, ou bien la fermer avec sa main, car le démon pourrait voir

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cette bouche ouverte et y uriner par pure malice. Cela introduirait dans l'estomac plusieurs maladies.

La mort, qui fait passer d'un monde à l'autre, ne suscite pas chez celui qu'elle va atteindre de frayeur inutile; mais l'entourage redoute sa contagion et celui qui vient de mourir sera transporté le plus vite possible au cimetière, près d'un campement d'été, ou bien enterré au hasard, si on est en déplacement. On utilise pour porter le corps des cordes et des morceaux de bois qu'on laissera sur place, de peur que la mort ne se propage des uns aux autres dans la famille. Parfois, la mère et la sœur, et non point l'épouse, feront sur le tombeau le sacrifice de leur chevelure. Avant de partir, le mourant désignera le nom de la chamelle qu'il tient à emmener. C'est elle qu'on sacrifiera lors de la grande fête, *ʿAid el Kebir*, qui suit dans l'année. La chamelle est complètement harnachée, pourvue d'un seau, d'une corde et de provisions. On la lancera à la course, hors du campement, et elle sera immolée ensuite par les pauvres, lancés à sa poursuite, qui s'empareront de ses dépouilles. Les survivances de ce sacrifice funéraire — car on mange en commun la bête sacrifiée — s'observent encore chez nombre de tribus peu évoluées.

Il est bien remarquable cependant d'observer combien peu l'on parle de l'autre vie. Le paradis des guerriers où l'on continue, paraît-il, de faire des expéditions de pillage ne semble pas beaucoup hanter l'esprit des Bédouins. Ce bas monde suffit généralement à absorber leur activité.

Religion.

Il paraît bien certain qu'autrefois les Bédouins avaient dans chaque tribu leur idole : pierre, arbre sacré, objet particulier, montagne, etc... Les premiers livres écrits sur l'islamisation de l'Arabie, en particulier, le *Foutouh el Bouldan*, « le livre de la conquête », nous donnent même parfois le nom de ces dieux. Ils ont mis assez longtemps à disparaître du folklore des tribus, malgré la diffusion du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

monothéisme. Chacun insinue que les tribus du voisinage ont conservé quelques survivances païennes, mais il s'agit souvent d'accusations vagues, et il est rare qu'on puisse observer quelque rite précis.

Une exception doit être faite, pour ce que l'on peut appeler « l'idole des Rwala », qui est connue sous le nom d'*Abou Dohor*. C'est une sorte de palanquin toujours déposé près de la tente du chef et qui est ornée de bouquets de plumes d'autruche noires dans lesquelles souffle le vent (page 128). Des aspects que prend Abou Dohor sous la brise, on tire, paraît-il, des présages. Si l'on tient compte du fait que les Rwala ont échappé presque complètement à l'emprise du Wahhabisme jusqu'en 1925, on peut penser qu'il s'agit bien là d'une de ces survivances lointaines dont le puritanisme d'Arabie a précisément horreur et qu'il s'est efforcé partout ailleurs de détruire. Abou Dohor est sans doute bien différente de la *Dollé* et aussi de la *ᶜOtba*, palanquins utilisés dans les tribus pour servir de litière aux filles de chefs. Mais ces litières jouent un rôle à part dans la vie des tribus, qui n'est peut-être pas primitivement différent de « l'idole des Rwalla ». Dans le combat, les filles des chefs prennent place dans ces litières et encouragent les guerriers par leurs cris. Elles vont jusqu'à enlever leur voile de tête, dénouer leurs cheveux, ouvrir leurs vêtements sur la poitrine de manière à laisser voir leurs seins. Mettant leurs bêtes au galop, elles se lancent dans la mêlée afin d'enlever toute hésitation aux combattants. Mais, lorsque le combat en est arrivé à ce degré d'acharnement, il faut avant tout que la litière du chef ne soit pas capturée. Elle devient un drapeau, l'emblème de l'honneur. Si la déroute survient, tout sera fait pour que le palanquin soit soustrait au pillage, car ce serait une grande honte de le perdre.

Il se peut que ces litières — Abou Dohor et les palanquins des filles de chefs — aient quelque chose de commun avec celles qu'ont connu les anciens sémites. Peut-être est-il permis d'en rapprocher la litière sacrée du Pèlerinage, le *Mahmal*, venu chaque année d'Égypte à La Mecque, der-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nière adaptation islamisée de vieilles traditions qu'Israël aurait connu sous l'aspect de l'Arche d'Alliance aux temps où ses tribus nomadisaient dans le Sinaï avec Moïse.

Par tout ce qui précède, on jugera que les traditions religieuses des pasteurs s'apparentent étroitement à toutes celles des Sémites anciens. Les sorciers et les voyants nous font penser au rôle des innombrables prêtres, prophètes et voyants des tribus d'Israël, aux premiers siècles de la conquête de la Palestine. L'importance donnée en de nombreuses circonstances à l'archange Gabriel est peut-être une influence directe du Coran. Mais on peut se demander en sens inverse si l'Islam n'a pas largement emprunté au folklore des tribus. Les croyances aux génies, leur vie souterraine et leurs relations avec les hommes ne s'expliquent pas sans doute par le Coran. Mais peut-être le rôle qu'ils jouent dans la tradition islamique nous aide-t-il à mieux comprendre leur importance chez les pasteurs. A la vérité, on a l'impression de vivre dans un monde extraordinairement archaïque, dont la connaissance nous explique bien souvent la psychologie des anciens Hébreux et l'origine de l'Islam.

En réalité, d'ailleurs, le Bédouin, chacun le sait, n'est pas enclin à la piété. Il invoque bien Allah à tout propos; il cherche à se réserver son appui contre ses adversaires, pour obtenir de lui, par exemple, qu'il le cache aux yeux de l'ennemi, lorsqu'il lui prépare un mauvais coup. Mais Allah est son Dieu à lui, qui doit le protéger et le servir au détriment de la tribu voisine. Le Bédouin traite le Dieu unique comme Israël considérait souvent Jéovah dans les temps les plus anciens : un protecteur exclusif, plus fort que les autres dieux. Mais de prières, il n'est point question, pas plus que de jeûne ou d'observation des fêtes, à moins cependant que la tribu n'ait été récemment soumise aux influences puritaines du Wahhabisme. Dans ce cas, le *Khatib*, le prédicateur, fait des apparitions prolongées dans les tribus. C'est lui qui présidera au mariage, c'est lui encore qui poussera les Bédouins à préparer, dans les grands

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

camps d'été, de petits oratoires formés d'une murette très basse, en rassemblant les pierres éparses sur le sol. Cependant l'emprise de la religion ne sera jamais considérable, aussi longtemps du moins que le Bédouin sera au désert. C'est seulement, nous le verrons plus tard, en se rapprochant des établissements sédentaires, ou dans les villes où il se fixera, qu'il aura les loisirs et la liberté d'esprit nécessaires pour s'adonner de quelque manière au service d'Allah.

L'existence du nomade est trop dure, et trop incertaine ; elle exige de lui un trop gros effort pour qu'il s'astreigne avec régularité à adorer le Dieu Unique.

L'hospitalité.

Ce sont les institutions de la vie bédouine — l'hospitalité, la protection de l'opprimé, le ghazou, la guerre, les prescriptions du droit des tribus, qui rendent les pasteurs le plus justement fiers de ce qu'on peut appeler, sans trop d'emphase, la civilisation du désert, et qui leur donnent le sentiment d'obéir à des lois plus respectables que celles des sédentaires. De ces institutions, la plus noble, et celle qui a exercé l'influence la plus grande dans la civilisation musulmane, est celle de l'hospitalité.

L'insécurité qui règne normalement au désert fait un devoir au nomade d'accueillir l'hôte de passage et de lui donner le moyen de réparer ses forces, de jouir de la paix et de traverser sans encombres la zone dans laquelle se trouve temporairement la fraction ou la tribu. L'hospitalité est sans doute pour l'Arabe nomade le devoir le plus sacré. Il n'y faillira jamais même à l'égard d'un adversaire. Il n'est pas sans exemple, certes, que des hôtes aient été égorgés sous la tente de celui qui les avait reçus. Mais ce sont là des hontes ineffaçables, sur lesquelles on fait silence si le coupable est un homme puissant, mais que nul n'oublie. Le visage du criminel en est « noirci » pour toujours.

Celui qui a la charge de l'hospitalité, c'est le chef de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

famille, le chef de la fraction, de la tribu. Il ne supporterait pas que quelqu'un de moindre importance lui ravisse l'hôte de passage. Celui-ci est accueilli avec honneur. On tue pour lui une bête, on offre le café et, au bruit joyeux du pilon, le mortier de bronze annonce comme une cloche à toutes les tentes voisines que l'instant est venu de se joindre à la réception. Chacun revêtira un beau manteau, montera à cheval, s'il le peut, même si sa tente est dressée à trente mètres de distance, et toute l'assemblée se groupera dans le *rebaᶜ* pour y accueillir avec déférence et silencieusement le voyageur. Le devoir d'hospitalité dure trois jours et celui qui en bénéficie peut en outre compter sur une protection supplémentaire de la part de ceux qui l'ont reçu, jusqu'à ce que le « sel de l'hospitalité soit sorti de son ventre ». Au-delà de cette limite dans le temps, la protection n'est plus obligatoire et le voyageur peut, à la rigueur, être dépouillé de tout ce qu'il possède par ceux-là mêmes qui l'ont accueilli sous leurs tentes en lui prodiguant toutes les marques de l'hospitalité la plus généreuse.

Si l'on est trop pauvre pour recevoir un hôte, on se cache dans un vallon et l'on s'efforce de ne pas être aperçu. Mais si le voyageur non désiré arrive malgré tout, on égorgera pour lui le dernier mouton sans rien laisser voir un instant de sa misère. L'institution de l'hospitalité arabe est peut-être, nous l'avons dit, de toutes celles de la civilisation du désert, celle qui a connu la plus magnifique fortune dans tout le monde de l'Islam. Elle est devenue une obligation religieuse à laquelle tous se plient. Au fond du désert de Mauritanie, dans les zones les plus lointaines du Sahara, dans les montagnes de la Berbérie, partout, le voyageur, fût-il infidèle, recevra des Musulmans un accueil empressé. Est-il sur la route, dans l'embarras, sa voiture automobile a-t-elle versé, aussitôt il verra des gens simples et pauvres s'empresser autour de lui, lui rendre service, lui prêter des montures, arrêter leurs cars et leurs autos pour faire monter le voyageur. Ces habitudes de générosité, héritées des règles arabes d'hospitalité et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'assistance au voyageur, contrastent étonnamment avec l'indifférence dont beaucoup d'entre nous font preuve dans les mêmes circonstances, non seulement à l'égard des Musulmans, mais même envers leurs frères chrétiens.

La protection de l'opprimé.

C'est le même esprit d'entraide qui impose le devoir de protection envers toute personne qui se trouve opprimée et qui demande l'appui d'un homme libre. Un meurtre a-t-il été commis, aussitôt tous les proches parents du meurtrier sont rendus responsables par les parents de la victime et peuvent être tués sur-le-champ. Aussi se sauvent-ils à l'annonce de la nouvelle. Dès qu'ils approchent la tente d'un homme puissant, ils invoquent sa sauvegarde par leurs cris. A peine sont-ils à portée de vue, ou d'audition de la voix, qu'ils se trouvent protégés. On ne pourrait, dès l'instant où ils ont prononcé le nom du protecteur qu'ils ont choisi, les atteindre et les blesser sans que le visage de ce dernier soit « noirci ». Si dans un combat, à l'intérieur de la péninsule, un homme, en mourant, a fait appel à la protection d'un guerrier connu, qui vit à mille kilomètres de là, celui-ci organisera des raids incessants et engagera toutes les forces de sa tribu, pour obtenir la vengeance de son protégé. D'autres fois, le meurtrier ou son parent, quitte sa tribu, avec sa tente et ses gens et vient s'installer en voisin, *gésir*, près d'un homme libre d'une autre tribu qui le prend désormais à sa charge. Le protégé rendra des services économiques au protecteur et ils formeront une sorte d'association très étroite, à l'épreuve de toutes les difficultés. Le *gésir* campera non pas sur la même ligne que les parents, mais un peu à l'écart, à toute petite distance de son protecteur.

La protection est aussi indispensable à l'égard des marchands ambulants; les uns sont les [c] *Ageil*, habitants des oasis de l'intérieur, qui viennent faire des achats à dos de chameaux; les autres, et ce sont les plus importants,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

arrivent avec leurs tentes et leurs marchandises qu'ils écoulent sur place. Les tentes des marchands sont en toile blanche et on les voit s'aligner non loin de la tente des grands chefs, sous la protection desquels elles sont placées. C'est qu'en effet, à l'intérieur de l'Arabie, comme dans tout l'Orient d'ailleurs, ces marchands ambulants ont une fonction économique irremplaçable, puisqu'on ne voit point s'organiser dans ces pays, comme c'est l'usage en Afrique du Nord, de grands marchés forains, souks ouverts à toutes les tribus du voisinage [1]. Beaucoup de ces marchands sont originaires de la petite ville de Chitata, en Irak.

Observons que cette notion de protection étendue au commerce est également familière à la Berbérie. On sait qu'en beaucoup de cas, dans l'Occident musulman, les marchés forains sont placés, soit sous une protection religieuse, soit sous celle d'un chef vigilant et capable de réprimer immédiatement tout pillage par la force dont il dispose.

Le ghazou.

L'expédition de pillage, le *ghazou*, est, comme nous l'avons dit, une quasi-nécessité dans la société bédouine, dans laquelle les richesses sont inégalement partagées, en raison de l'irrégularité des pluies. Mais le *ghazou* est devenu une véritable institution, qui maintient en haleine la société tribale tout entière et l'oblige à conserver sa vigilance. Si le *ghazou* n'existait plus, il ne serait plus nécessaire, au même degré, d'exercer l'hospitalité, de protéger l'opprimé, d'avoir de la considération pour les hommes courageux. La société bédouine tout entière suppose un état de guerre permanent et elle est construite pour survivre à ses périls.

1. Le mot *souk*, en Orient, désigne non pas un marché forain, mais une rue commerçante où se trouvent des échoppes d'artisans, des boutiques de marchands.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Elle se dissout et se désagrège dans la paix monotone et insipide.

Le ghazou est dirigé par le *cheikh el ᶜareb*, le chef de fraction, à moins que celui-ci ne soit trop âgé et ne laisse la place à un chef de guerre qui prend le nom prestigieux d'ᶜ*agid*.

L'ᶜ*agid* a préparé son affaire dans le plus grand secret. Il a des renseignements que lui ont apportés ses espions, ᶜ*ayoun*, « ses yeux ». Tous les hommes en état de porter les armes se préparent à partir. On exclut les jeunes mariés, car la pratique a reconnu, depuis le temps de David, qu'ils étaient peu aptes à courir les risques de l'opération. Quelques jours auparavant, tout le monde rassemble les chamelles de course et les passe au goudron pour les débarrasser de leurs tiques et les avoir en parfait état. Les chefs, comme les bergers, se livrent, à peu près nus, tous ensemble, à cette opération de nettoyage. Dans les petites principautés de l'Arabie, un *ghazou* peut rassembler parfois jusqu'à deux ou trois mille hommes, et les Al Rechid, souverains de la petite principauté de Hayil au XIXᵉ siècle, les conduisaient jusqu'à 800 kilomètres d'une seule traite.

Pendant trois semaines, le ghazou marchera à raison de vingt à vingt-deux heures par jour, les hommes ne buvant et ne mangeant que très peu. Les provisions qu'on emporte sont extrêmement légères : des boulettes séchées de farine, du froment et quelques dattes. Un instant après le départ seulement, l'ᶜ*agid* révèle à ses hommes le secret de l'opération, vers quelle tribu elle est dirigée. Jusqu'alors, on avait soin de retenir dans son campement ou dans son établissement sédentaire tous les gens de passage pour les empêcher de prévenir l'adversaire du départ de l'expédition. On aura tout naturellement tenu compte de la lune, qui peut éclairer malencontreusement la marche de la colonne, et l'on s'est informé avec grand soin de l'état des puits que l'on rencontrera en cours de route. On emmène, aussi discrètement que possible, les chameaux porteurs d'eau et de fourrage pour ravitailler les juments

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

destinées à la charge finale, et l'on compte aussi beaucoup sur les chamelles de course soigneusement entraînées depuis longtemps qui sont plus capables de fournir le dur effort de retour, au moment où l'on doit déjouer les poursuites. Nous avons vu que, si l'on est trop embarrassé sur ce qu'il faut faire en cours de route, on s'adresse au voyant qui accompagne l'expédition, qui sait expliquer les présages et découvrir les intentions cachées de l'ennemi.

Il ne s'agit pas de tuer des adversaires, mais de capturer leurs bêtes. Le rôle des éclaireurs est donc d'une grande importance. Le comble de l'honneur, pour un ghazou, est de prononcer l'attaque, non pas à la nuit tombante, car il serait sans gloire de s'enfuir avec des bêtes capturées au milieu de la nuit et de déjouer ainsi trop facilement la contre-attaque de l'adversaire, mais au lever du jour, pour entourer d'un seul coup le troupeau de chamelles que gardent négligemment quelques esclaves ou bien des bergers à peine armés. Si ceux-ci résistent, on est obligé de les tuer, mais généralement on se contente de les désarmer et de les attacher. Dès qu'ils sont prévenus dans leur campement, les adversaires rassemblent leurs forces et tâchent de couper la route aux ravisseurs et non seulement de leur reprendre les bêtes capturées, mais encore de saisir les chamelles fatiguées des ravisseurs et surtout les chameaux porteurs. Cette poursuite est, pour les assaillants, la partie dangereuse de l'expédition, car à ce moment l'ennemi devient mauvais et cherche à tuer. Il arrive qu'on perde tout, que le ghazou se disperse et que ses membres en soient réduits à demander çà et là l'hospitalité aux campements rencontrés sur la route, pour pouvoir réussir plus tard à rejoindre individuellement et sans gloire le campement de départ. Mais si les prises ont été bonnes, on commence, en rentrant, à improviser des chants; on clame des poésies pleines d'orgueil et gonflées de la joie du triomphe. Quelques heures avant d'arriver, on se regroupe et se prépare à faire une entrée solennelle. Un chef fait prévenir de la réussite glorieuse de l'opération et de sa

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

prochaine arrivée par un messager qu'on appelle *nattaf*, mot à mot « celui qui fait épiler (les femmes) », car, à l'annonce du retour de leurs seigneurs et maîtres, celles-ci s'empressent de se faire complètement épiler, de manière à leur offrir un corps d'une beauté parfaite.

De nos jours, l'établissement en Arabie et sur la périphérie du désert d'États centralisés, organisés à la manière moderne par des sédentaires qui ne comprennent rien à la noblesse de la vie nomade, a eu pour conséquence l'interdiction des ghazous. Depuis plus de quinze ans, il n'est plus possible, hélas ! d'en faire, si ce n'est en cachette, lorsque les tribus ennemies passent trop près du territoire et que cela est trop tentant. Nul ne se soucie, chacun peut le voir, dans ces gouvernements bureaucratiques, de maintenir les nobles traditions de courage et d'endurance des tribus. Comment alors s'étonner que tout ce qui fait la valeur de l'homme, tout ce qui justifie la grandeur des chefs, tout ce qui inspire les poètes capables de recueillir les leçons des héros pour les générations futures disparaisse à jamais, ne laissant survivre que des populations abâtardies par la sécurité et les mesquines préoccupations d'un gain mercantile ?

La guerre.

Si l'on s'efforce d'éviter, lors des ghazous, de verser inutilement le sang de l'adversaire, c'est que l'on ne désire pas faire naître ces réclamations qui entraînent d'autres meurtres et obligent parfois, sous peine de disparaître victimes de vengeance, tous les membres d'une sous-fraction à émigrer dans des tribus lointaines. On comprend qu'on veuille éviter que l'expédition de pillage de troupeaux ne dégénère en véritable combat, en une guerre meurtrière.

La guerre éclate cependant, souvent, entre les tribus hostiles, après que l'on s'est renvoyé de part et d'autre un gage de paix qui avait été échangé préalablement. L'essentiel, dans le combat devenu inévitable, est alors d'arriver à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

égaliser les pertes, de manière à pouvoir, à un moment donné, conclure une paix honorable.

La guerre, comme le ghazou, a ses règles. Il est honteux d'attaquer en pleine nuit un campement, de foncer sur les tentes et de les piller en pleine obscurité. La manière régulière d'engager le combat, c'est de mobiliser les tribus de part et d'autre, d'aligner toutes les forces. On fait alors agenouiller les chameaux en deux rangées parallèles et on les entrave, cependant qu'entre les deux lignes de combattants se livreront, d'une manière incessante, des combats singuliers, entre guerriers qui se provoquent. C'est alors une grande journée, un *manakh*. L'enjeu du combat est presque toujours d'importance capitale. Il s'agit par exemple d'interdire absolument, à une tribu menacée de famine, un pâturage dont on veut, à tout prix, l'écarter. C'est pour elle affaire de vie ou de mort. L'affaire peut aller loin. Elle se terminera par une charge générale et par la déroute de l'un des deux camps.

Il est fréquent de voir le rôle que jouent alors dans la guerre ces combats singuliers livrés entre héros qui nous semblent revenus, en notre siècle, du temps des croisades. Le grand principe qui domine le combat, c'est la nécessité de réaliser l'égalité des forces et des armes, de telle sorte que seuls puissent compter le courage et l'adresse. Et ce sont ces vieilles traditions du combat arabe qui nous permettent seules de comprendre certains traits étonnants de nos guerres coloniales en Afrique.

Un épisode particulièrement curieux de la conquête de l'Algérie nous semble ne trouver son explication que dans la survivance des plus pures traditions bédouines. Lorsque l'émir Abd el Kader se fut, après deux années de durs combats, heurté aux troupes, valeureuses, mais encore peu habituées à l'Afrique, du roi Louis-Philippe, l'idée lui vint qu'il serait bon de mettre fin à d'inutiles tueries. Comme le duc d'Orléans venait d'être envoyé en terre d'Afrique pour représenter le roi des Français, l'émir arabe lui adressa une longue lettre qui lui donnait le choix entre trois pro-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

positions : ou bien l'émir et le fils du roi viendraient l'un et l'autre sur le front des troupes, et se provoqueraient en combat singulier, ou bien, ils désigneraient l'un et l'autre un nombre égal de guerriers qui, eux aussi, mettraient à l'épreuve, avec les mêmes armes, leur courage et leur audace; enfin, dernière solution, faite, peut-être, dans l'esprit d'Abd el Kader, pour tenir compte de la psychologie d'un Européen, une trêve d'un an interviendrait avec liberté complète du commerce et des relations avec l'extérieur, afin que l'émir arabe et son armée puissent s'approvisionner outre-mer, aussi bien que le faisaient chez eux les Français, de tout ce qui était nécessaire au combat. On engagerait alors, avec toutes forces réunies de part et d'autre, une lutte loyale et décisive. Le vaincu quitterait le pays, le vainqueur en serait maître, sans contestation possible. Le fils du roi Louis-Philippe n'avait pas eu le bonheur de recevoir une noble éducation bédouine. Il ne comprit pas ce que l'émir lui proposait. Et la guerre continua, pour les deux peuples, destructive, sanglante, impitoyable et inhumaine.

Le droit bédouin.

Nous sommes peu informés de la nature véritable du droit bédouin, qui est cependant une des institutions fondamentales de la société pastorale. Il est curieux d'observer que si de grands efforts ont été faits par nous, en Afrique du Nord, pour pénétrer les subtilités du droit berbère, en Arabie le droit des tribus n'a jamais fait par contre l'objet d'une étude exhaustive.

Il y a plus d'un siècle cependant, Burckhardt nous donnait dans son *Voyage en Arabie* des détails importants qui eussent pu servir à orienter les enquêteurs. Ce qu'il nous disait, il est vrai, nous semblerait pouvoir s'appliquer presque aussi bien au droit berbère qu'à celui de l'Arabie. Tout ce que nous avons pu en connaître ces dernières années nous montre que, dans de nombreuses tribus, la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

situation n'a pas changé depuis Burckhardt, quelles qu'aient été parfois les prétentions qu'ont eues les souverains des États musulmans d'avoir fait partout régner l'autorité de la justice religieuse et d'avoir aboli le droit des tribus.

Le droit n'est pas l'affaire des chefs, mais seulement de personnages bien connus pour leur intelligence, leur mémoire et leur science traditionnelle. Ces personnages, que Burckhardt appelle les Qadis de la loi coutumière — et qui ressemblent étrangement aux juges d'Israël, — reçoivent souvent, chez les Chammar, comme chez les tribus de la bordure septentrionale du désert, le nom de *ᶜarfé*, c'est-à-dire ceux qui connaissent le droit coutumier, l'*ᶜorf*; on les appelle aussi *menhay*. Leur fonction est souvent héréditaire, car l'enfant a l'occasion de voir travailler son père et de s'instruire. Il s'agit naturellement ici d'une science à acquérir et non pas d'un don divin à utiliser.

Les plaignants commencent souvent par demander au cheikh de fraction ou de tribu, appelé *cheikh el ᶜareb*, de faire une conciliation, mais, comme celui-ci n'est pas un connaisseur, il propose seulement un arrangement, il n'est pas capable de « dénouer » la plainte. Par contre il existe, dans tout l'ensemble des tribus des Chammar, par exemple, quatre spécialistes du droit coutumier, sur le nom desquels les parties en cause peuvent s'entendre. Une fois qu'ils ont rendu leur sentence, celle-ci est définitive. L'*ᶜarfé* peut connaître de toutes plaintes en vol, en prix du sang. Il règle aussi tout ce qui touche aux biens, à l'héritage, au partage du butin, aux actes de violence. Pour ces derniers cas, il existe d'ailleurs des tarifs d'amende qui ressemblent étrangement aux *qanoun* des Berbères et fixent minutieusement des compositions en espèces.

C'est le demandeur qui fait choix de la juridiction, celle de l'*ᶜorf* ou celle de la loi religieuse. C'est le défendeur qui choisit la coutume qui sera appliquée. « Conduis-moi, dit-il, devant la coutume des Chammar! »

L'*ᶜarfé* sait comment il doit procéder; s'il doit faire appel à des témoins, ou s'il doit imposer le serment et, dans ce

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Fig. 7. — UNE TENTE DE GRAND NOMADE. — *Espace dégagé, côté des hommes, pour la réception. Au centre : « cloison » formée par les sacs de provisions. A droite : le côté des femmes, encombré du matériel et des litières.*

dernier cas, il distingue deux formules de serment religieux : l'une, solennelle, est dite *belkhatté*, elle est prononcée devant un dessin magique qui est sans doute l'étoile de Salomon, l'autre est plus simple et ne fait qu'invoquer Dieu et sa puissance. On jure aussi par « la vie d'un morceau de bois et par le sceau de Salomon ». Le témoin affirme ce qu'a vu son œil et ce qu'a entendu son oreille, mais surtout ce qu'il a vu.

Au cas où il se révèle impossible de distinguer la vérité, on défère celui qui doit prêter serment à une ordalie. La plus connue est celle que fait subir le *mbechᶜa*, un spécialiste qui présente une plaque de métal rougie au feu, laquelle doit être léchée par le défendeur. Celui qui a une bonne conscience se tire de l'épreuve sans difficulté, peut-être parce que sa langue est humide de salive, tandis que celui qui redoute l'épreuve parce qu'il a menti a déjà la bouche sèche de frayeur et se brûle aussitôt. C'est à celui qui gagne qu'incombe le soin de payer l'ᶜ*arfé*. Celui-ci est fort bien rétribué : il perçoit 25 p. 100 sur une somme d'argent et, s'il s'agit d'une affaire importante de vengeance, il n'est pas rare qu'il obtienne cinq chameaux ou une jument. Pour les autres plaintes de moindre importance, c'est selon la générosité de la partie qui l'emporte.

En cas de plainte contre un sédentaire, le nomade se conforme à la loi religieuse, *chariᶜa*, car c'est alors le droit du sédentaire qui l'emporte. On comparait alors devant le *qadi* qui peut d'ailleurs aussi recevoir les plaintes des

Fig. 8. — LE MATÉRIEL DE VIE. — *Sur le sol, les femmes raccommodent la tente. Au premier plan, de gauche à droite : la litière de la femme, les provisions dans des sacs, matériel de cuisine, selle de bât. (Photos de l'Auteur.)*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques





Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nomades, si ceux-ci désirent absolument le faire l'arbitre de leurs querelles. Mais rares sont, chez les Chammar, ceux qui invoquent spontanément la loi religieuse. Si le sédentaire se plaint d'un Chammari, on lui applique, au contraire, le droit de la tribu.

Dans le droit bédouin, le rôle de la preuve est essentiel, mais il ne semble pas qu'il y soit fait usage du serment collectif des proches parents, qui est une des caractéristiques du droit berbère en Afrique du Nord.

La manière dont les chefs de fractions et de tribus respectent le droit coutumier est l'indice très sûr du caractère limité de leur puissance. Ils ne peuvent habituellement se soustraire aux lois de la tribu et ils s'y conforment d'eux-mêmes. Il n'est pas rare, cependant, que certains d'entre eux se réclament d'un droit particulier et de dispositions exceptionnelles. C'est ainsi que certaines familles qui se regardent comme plus nobles que d'autres s'estiment soumises à des réglementations spéciales. Les émirs des Mawali, en Syrie, qui ont assourdi, pendant des années, l'administration mandataire de leurs réclamations, prétendaient, en effet, ces dernières années, qu'en ce qui les concernait il n'y avait pas de prix du sang en raison de la noblesse sans égale de leur famille. Certains affirmaient qu'il s'agissait de personnages descendant des Barmécides de Bagdad, au temps de Haroun al Rachid. Quoi qu'il en soit, pour cette raison la mort d'un émir des Mawali entraînait nécessairement l'assassinat par vengeance d'un adversaire d'égale puissance dans le parti adverse. Mais chacun cependant acceptait cette règle parce que la coutume la sanctionnait. Il est vrai que la solution simple

Fig. 9. — LES TENTES DES MARCHANDS. — *Près du campement du chef, et bénéficiant de sa protection, un groupe de marchands ambulants, venus de Chitata, petite ville d'Irak, ont monté leurs tentes de toile blanche. Le chef de la tribu des Rwala (Fawaz Chalan) est à droite, au premier plan. (Photo de l'Auteur.)*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

était, au combat, de s'abstenir de tuer les précieux émirs. On y réussissait habituellement.

Ce principe de la compensation exacte des torts commis est, en effet, fondamental en matière de justice bédouine. Aussi l'objectif essentiel de l'*ᶜarfé* est de rétablir l'équilibre, d'estimer la valeur de chaque perte subie, de définir minutieusement les compensations en nature à accorder. Il ne semble pas que leur science soit bien ardue, mais ils doivent faire preuve d'habileté, d'autorité et surtout d'équité.

L'art.

On ne trouverait guère, nous l'avons vu, de traces d'arts techniques raffinés chez les Bédouins d'Arabie, si ce n'est dans l'ornementation des litières et dans l'équipement du noble animal qu'est la chamelle de course. A cet égard, la pauvreté de l'Arabie est évidente, par comparaison avec la richesse des arts décoratifs du pays touareg ou même de la Berbérie marocaine. Les Arabes nomades de l'Afrique du Nord occupent à cet égard une position intermédiaire entre leurs cousins berbères et leurs frères arabes d'Orient et ils semblent avoir fait de larges emprunts aux Berbères. Mais, du golfe Persique à l'Atlantique, tous ont en commun l'usage des mêmes décors géométriques, le même choix de tons, le même style pour la confection du matériel de vie et des quelques fines étoffes de laine ou de poil. Il est facile de comprendre que c'est par l'intermédiaire des Berbères nomades, Zénètes ou Senhaja du Sahara oriental et central, que les arts assez pauvres du désert de l'Orient se sont transmis dans l'Occident musulman où ils ont peu à peu reçu des perfectionnements chez les sédentaires qui vivent à la lisière du désert du Sahara.

Une étude comparée de l'architecture en Arabie méridionale et centrale avec celle du Sahara occidental permettrait sans doute d'établir d'utiles rapprochements entre certaines constructions du Yemen, du Hadramaut ou du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nejd et celles qu'on observe dans les *ksar* sahariens, si étranges et si attachants, du versant sud de l'Atlas occidental habité par les Berbères. Mais l'état de nos connaissances ne permet pas malheureusement d'aller au-delà sur ce point d'affirmations générales.

Ce qui est certain, c'est qu'une même civilisation s'est établie de proche en proche, dans tout l'intérieur des continents parcourus par les nomades chameliers. On en a eu parfois la révélation en observant de petits objets que de premières observations nous avaient conduits faussement à regarder comme caractéristiques de la vie berbère ou de la civilisation arabe d'Orient et qui sont entrés en réalité depuis des siècles dans l'usage commun. C'est ainsi que la « serrure berbère », si souvent décrite au Maroc depuis quarante ans, formée d'un verrou de bois, dont la clef est faite d'un peigne en bois, qui soulève de petites goupilles intérieures, n'est aucunement l'œuvre des Berbères : on la trouve encore en Arabie centrale, ornée de dessins presque semblables à ceux de l'Aurès ou du Sous. Elle a simplement, en Orient, précédé la serrure de fer et les Berbères l'ont adaptée à leur usage depuis des temps immémoriaux. Mais elle s'est conservée mieux qu'ailleurs peut-être dans les montagnes du Maroc ou les oasis sahariennes.

Danses et jeux.

De bons observateurs de l'Arabie qui ont pu voir, comme Burckhardt au début du XIX^e^ siècle, ce pays plus intact que nous ne l'avons trouvé, avant que la deuxième prédication wahhabite n'ait fait disparaître un certain nombre de traditions des tribus contre lesquelles s'est acharné le puritanisme nejdien, nous ont décrit l'importance des danses bédouines, dans lesquelles se mêlent indistinctement hommes et femmes. Ici encore nous nous sentons bien près de la Berbérie. Ces danses, qui prennent le nom d'*asamer* et qui durent pendant de longues heures de nuit, sont accompagnées de chants d'amour, souvent improvisés par des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

poètes. Les hommes et les femmes sont groupés séparément et les jeunes filles s'avancent en dansant vers les hommes. Du côté de ceux-ci, des jeunes gens ou des parents des jeunes filles se détachent, qui dansent aussi. Burckhardt nous dit que ces danses sont pratiquées dans tout le désert, mais que presque chaque tribu a des chants différents. Ces jeux collectifs produisent une forte impression sur l'imagination des Arabes et ils n'en parlent jamais qu'avec ravissement.

De nos jours, ces distractions sont moins fréquentes. On les pratique cependant encore au désert, et surtout chez les Sleyb, comme nous l'avons dit, où les filles ont le plus de liberté. La tradition s'est donc conservée intacte, à la grande joie des Bédouins nobles, de passage dans les campements des parias. Les danseuses dénouent les tresses de leurs cheveux et déploient aux yeux ravis des hommes, même en plein jour, des chevelures brillantes et ondulées, savamment entretenues avec l'urine de chamelle. Le poète peut redire à la belle qui danse ce que chantait l'auteur du *Cantique des Cantiques :*

> « Ta chevelure est comme un troupeau de chèvres au flanc de la montagne de Galaad. »

La danse commence, cependant que les jeunes filles font voltiger entre leurs mains des bâtons qui, à l'occasion, les aident à balancer leur belle chevelure lorsqu'elles la font passer d'avant en arrière. L'excitation des hommes présents est alors à son comble. Rien n'est plus hardi, semble-t-il, à leurs yeux que l'exposition à tous les regards de cette richesse cachée d'une chevelure opulente, que la vieille tradition sémitique emprisonne, en toute autre circonstance, sous un voile de tête bien noué.

Tels sont les jeux de plein air qui inspirent l'amour. Il en est d'autres qui n'intéressent guère que les garçons et qui sont une préparation à la guerre. C'est qu'en effet, dans la rude existence du désert, il s'agit avant tout de développer

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'endurance, la solidarité de clan, la résistance à la souffrance. Parmi les jeux les plus rudes, il faut citer celui qui expose deux rangs de petits garçons se faisant face, chacun tenant ses voisins par les coudes. Un rang cherche à dominer l'autre à coups de pied. Les vainqueurs sont ceux qui obligent le rang d'en face, soit à se disloquer, soit à tomber sous le choc et à se laisser piétiner.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE IV

LA LITTÉRATURE BÉDOUINE

L'amour de la langue.

Les Bédouins, plus que bien d'autres peuples demeurés à un stade archaïque et primitif de vie matérielle, sont capables de consacrer une grande partie de leurs efforts au développement d'une activité intellectuelle qui se manifeste par l'existence d'une véritable littérature orale. Ce serait donc une bien grande erreur de les considérer comme des barbares, incapables de concevoir les raffinements de la poésie et du conte, incapables surtout de s'élever, à travers des jugements de circonstances portés sur les hommes et les choses, à une véritable philosophie de la vie nomade. Habiles à discerner les grandeurs et les faiblesses du système social auquel ils appartenaient et à exprimer leurs sentiments avec bonheur, les nomades ont aussi, par leur littérature populaire, enrichi le patrimoine commun de l'humanité.

Peut-être est-il bon de citer cette page si fine écrite par E. Renan dans son admirable article sur « Mahomet et les origines de l'Islamisme », dans laquelle il s'efforce de juger à sa valeur ce qu'étaient, au moment où apparut le prophète en Arabie, l'ensemble d'institutions, de croyances et de modes de penser auxquels nous avons donné ici le nom de civilisation du désert. Parlant de la littérature primitive des Arabes, l'auteur de *L'histoire du peuple d'Israël* s'exprime ainsi :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« On peut dire que, loin de commencer à Mahomet, le génie arabe trouve en lui sa dernière expression. Je ne sais s'il y a, dans toute l'histoire de la civilisation, un tableau plus gracieux, plus aimable et plus animé que celui de la vie arabe avant l'islamisme, telle qu'elle nous apparaît dans les Moallakât et surtout dans ce type admirable d'Antar : liberté illimitée de l'individu, absence complète de lois et de pouvoir, sentiment exalté de l'honneur, vie nomade et chevaleresque, fantaisie, gaieté, malice, poésie légère et indévote, raffinement d'amour. Or cette fleur de la délicatesse de la vie arabe finit précisément à l'avènement de l'islamisme. Les derniers poètes de la grande école disparaissent en faisant à la religion naissante la plus vive opposition. Vingt ans après Mahomet, l'Arabie est humiliée, dépassée par les provinces conquises. Cent ans après, le génie arabe est complètement effacé, la Perse triomphe par l'avènement des Abbassides; l'Arabie disparaît pour toujours de la scène du monde et, pendant que sa langue et sa religion vont porter la civilisation depuis la Malaisie jusqu'au Maroc, et de Tombouctou à Samarcande, elle, oubliée, refoulée dans ses déserts, redevient ce qu'elle était au temps d'Ismaël. Il est ainsi, dans la vie des races, un premier et rapide éclair de conscience, moment divin préparé par une lente évolution intérieure, où elles arrivent à la lumière, produisent leur chef-d'œuvre, puis s'effacent comme si ce grand effort eût épuisé leur fécondité. »

Peut-être y a-t-il quelque exagération à considérer avec Renan que la civilisation du désert a tout d'un coup disparu au milieu du VII^e^ siècle pour faire place à l'immense rayonnement de la nouvelle religion des premiers siècles, sans laisser derrière elle autre chose que des survivances barbares. Il serait plus juste de dire qu'une partie des forces spirituelles et intellectuelles de l'Arabie intérieure s'est trouvée à la suite des conquérants musulmans entraînée à travers le monde, où, comme nous le verrons, elle a su emporter avec elle les traditions les plus pures de la vie au désert. Mais sur place, cependant, dans les tribus, subsistait,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

diminué sans doute, mais inchangé dans sa nature, l'héritage des siècles obscurs, longue période pendant laquelle s'était formée une conscience sociale si forte, si puissante, qu'elle a subsisté intacte jusqu'à nos jours.

Nous avons, en effet, la preuve de cette pérennité de la civilisation du désert dans le fait que la littérature orale préhégirienne que les littérateurs arabes nous ont conservée aux premiers siècles, plus ou moins altérée d'ailleurs, subsistait encore, sous une forme à peine différente, lorsque les tribus des Beni Hilal pénétrèrent en Afrique du Nord. Les conquérants transportèrent avec eux leurs grands cycles littéraires que leur empruntèrent, à l'envi, les sédentaires des zones voisines de la Méditerranée. Nous verrons plus tard [1] l'étonnante fortune qu'a connue jusqu'à nos jours cette littérature épique des Beni Hilal, dont on retrouve la survivance aujourd'hui du désert de Transjordanie jusqu'à Biskra et à Port-Étienne.

Mais une preuve plus convaincante encore de la vitalité intellectuelle des tribus bédouines nous est donnée par le fait qu'il est possible, aujourd'hui même, en recueillant le folklore de l'Arabie intérieure, de retrouver tous les thèmes des contes et poésies illustrés par les Moallakat et les chansons de gestes des Beni Hilal. C'est cette littérature bédouine que nous voudrions évoquer dans ces pages.

Pour expliquer une telle permanence des traditions, il n'est pas inutile de rappeler ce qu'était, au temps du Prophète, l'importance de la langue arabe aussi bien chez les nomades que chez les sédentaires des oasis de l'Arabie. Poètes et poétesses s'assemblaient alors devant un grand concours de peuple et se livraient de véritables combats d'éloquence au cours desquels chacun vantait sa tribu, ses chefs et ses guerriers. Les vainqueurs de ces tournois pacifiques et passionnés, étaient comblés d'honneurs. Sans doute, au cours de ces joutes, la vérité historique avait-elle moins d'importance que l'éloquence, l'habileté du

1. Cf. chap. VIII, p. 266.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

verbe, le choix des expressions piquantes. Devant la supériorité du beau langage, chacun s'inclinait. Rien d'étonnant que, quelques années après, Mahomet ait pu donner aux peuples assemblés comme preuve de sa mission divine, la qualité inégalable de la langue dans laquelle Dieu lui révélait ses enseignements. Qu'il n'ait pu, par lui-même, forger de si belles phrases, lancer des appels aussi pathétiques, cela ne faisait de doute pour aucun de ceux qu'émouvaient les prédications. C'est donc par l'éloquence de son prophète que Dieu lui-même conquérait le cœur des idolâtres. Renan ne se trompe pas, qui souligne toute la valeur de la contribution apportée par des Bédouins irréligieux à la prédication en faveur du Dieu Unique.

Cet amour inné dans l'âme du Bédouin pour le beau langage, nous le lui connaissons encore aujourd'hui, aussi vif et passionné qu'il y a treize siècles. Il connaît à fond son dialecte et le parle avec distinction, avec netteté, avec précision. Les mots qu'il prononce sont comme des médailles frappées au coin d'une noble effigie. Il n'admet point qu'on prenne avec sa grammaire de libertés et s'exprime avec négligence. On ne le voit point commettre ces affreux solécismes dans lesquels se complaisent nos paysans. Un homme sans instruction, un berger même, dans ce pays sans vulgarité, connaîtra toujours les vers célèbres d'un poète de son temps et, à l'occasion, il composera lui-même en vers. L'âme bédouine est ainsi demeurée semblable à elle-même, elle a reçu et gardé le don divin de la poésie et l'art du beau langage.

Les poètes bédouins.

Laissons délibérément le passé pour ne nous attacher qu'à la connaissance de la littérature orale qui fleurit aujourd'hui encore dans les campements de l'Arabie. Il ne s'agit en rien, il faut bien le souligner, d'une survivance classique qui aurait résisté à l'usure des siècles en utilisant comme support des livres ou des recueils écrits de poésie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dans leur immense majorité, les pasteurs du désert sont ignorants et ne savent pas lire. Les cheikhs eux-mêmes ne sont pas capables de déchiffrer une lettre et il se trouve auprès d'eux, comme chez nos seigneurs du moyen âge, un lettré chargé de leur correspondance. Dans toutes les tribus qui ont plus ou moins subi l'influence des Wahhabites, ce personnage, cette sorte de chapelain, possède le titre, à la fois envié et craint, de *Khatib*, prédicateur. C'est l'équivalent du *taleb* de Mauritanie ou du *fqih* du Maroc. Son rôle ne se borne pas, naturellement, à tenir la plume; il intervient au nom de la religion dans un certain nombre de circonstances de la vie sociale, lorsque la tradition bédouine accepte son action. Mais ce lettré, s'il possède parfois, bien rarement, des livres de religion, n'en connaît pas qui traitent des choses profanes. Il ne se trouve pas, en tribu, de recueils écrits de poésie. On n'en découvre que dans certaines provinces de sédentaires ou dans les villes, là où quelques amateurs se sont efforcés de recueillir avec précision en caractères arabes les vers des poètes. Tels sont ceux que des savants orientalistes, comme Socin, se sont attachés à traduire laborieusement. Encore ne s'agit-il que d'une matière littéraire desséchée en quelque sorte, presque morte, de vers isolés de leurs contextes en prose, qui sont difficilement intelligibles pour nous et ne présentent que peu d'intérêt.

Les vrais poètes sont de simples nomades, des hommes de tribu qui ont le don de la poésie. Ce don vient de Dieu. Il est accordé, parfois soudainement, à celui qui a couché en un lieu inspiré, loin des hommes, car il y a une sorte de connexion naturelle entre la poésie et le désert. Celui qui veut composer s'en va chercher son inspiration à l'écart des campements, dans la solitude. Chaque tribu recèle un certain nombre d'amateurs qui d'ailleurs se plagient abondamment. Nous verrons par des exemples que tout Bédouin est poète à ses heures, en particulier lorsqu'il est amoureux et que sa belle exige qu'il lui parle d'amour en vers. Et dans ce cas, s'il n'invente pas, il répète et il imite.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce qui compte, surtout, dans la diffusion de la littérature poétique, ce sont les poètes professionnels. Leur rôle dans la vie des tribus ne pourrait être sous-estimé, car ce sont eux qui font l'opinion. Comme jadis les propos d'Homère assuraient aux héros l'immortalité, les paroles qui tombent des lèvres des poètes reconnus sont recueillies et portées de ville en ville et de tribu en tribu jusqu'aux extrémités du grand désert intérieur. Les uns sont des hommes libres d'extraction noble, des fils de guerriers, guerriers eux-mêmes. Les autres sont des Sleyb, dont nous avons déjà dit les diverses spécialités.

Chaque prince bédouin tient à honneur de bien recevoir les poètes, et lorsqu'il devient un véritable émir ou un souverain, comme dans les familles princières des Al Rechid et des Al Séoud, sa maison d'hôtes en abrite toujours un certain nombre dont les services sont largement rétribués. Il s'agit là d'une tradition constante. Déjà Burckhardt nous disait au XIX^e^ siècle que les Al Séoud « avaient rassemblé à Déria, leur capitale, les meilleurs poètes du désert qui chantaient leurs louanges et se trouvaient récompensés libéralement ». Certaines régions de l'Arabie sont renommées pour la qualité de leurs poètes tout comme certaines falaises le sont pour les vertus de leurs faucons. Le pays de l'Arabie le plus riche en poètes de valeur est le Hasa. On pense ici tout naturellement à ce que sont en Berbérie les régions où souffle l'esprit poétique : en Kabylie, la vallée de la Soummam, ou bien dans le Sous, la patrie de Sidi Ahmed Mousa, le Tazeroualt.

Parvenue à ce degré de raffinement, la poésie, surtout la poésie de cour, peut alors être recueillie par des amateurs et former des sortes de divans que les lettrés se passeront les uns aux autres. C'est ainsi que la littérature orale pénètre peu à peu dans la littérature écrite, bien que les compositeurs ne sachent ni lire ni écrire. Comme le notait encore Burckhardt : « Les vers qu'ils font ont la mesure convenable; comme les poètes n'emploient dans ces compositions que des termes choisis et comme la pureté de leur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

langage ordinaire est telle qu'elle exclut toute faute grammaticale, ces poèmes peuvent, après avoir passé de bouche en bouche, être confiés au papier et sont ordinairement trouvés réguliers et corrects [1]. »

Mais restons volontairement dans nos tribus bédouines et prenons nos exemples de littérature bédouine, comme nous l'avons fait déjà pour l'étude de la vie sociale, dans la grande confédération des Chammar.

Le genre favori en tribu est celui du *gasid* (classique : *qasida*). On distingue le *gasid* du pâturage, *serhi*, formé d'un récit qui annonce et prépare la diction de quelques vers; le *gasid heda*, fait pour être chanté à cheval; le *gasid heggini*, qui accompagne la marche du chameau. Ces deux derniers ne comportent que quelques vers.

C'est surtout le conte du pâturage qui mérite d'être étudié, car c'est lui qui est le plus chargé de substance, celui dont la connaissance permet de pénétrer plus profondément dans la vie des tribus. La forme en est simple. C'est un récit, simplement conté, destiné à préparer une citation en vers, suivie parfois d'une réponse, en vers également. La poésie apparaît ainsi comme une sorte de joyau serti dans un bracelet de métal de faible valeur. Les conteurs qui voudront reprendre le récit à leur compte le feront, mais s'efforceront de reproduire exactement la poésie qui en est la partie essentielle.

Les sujets choisis par le conteur ou le poète sont, dans l'ordre de préférence habituel, en tenant compte de la noblesse du genre : la guerre, le ghazou, les armes, le café, le campement dans les pays en guerre, les femmes et, enfin, le tabac. Par sa forme et son rythme, ce *gasid* est particulièrement approprié à la réunion des assemblées nombreuses. Composé à l'origine pour charmer les longues heures de garde au pâturage, il passe bientôt dans l'usage collectif. On le chante sous la tente d'un notable ou d'un cheikh, au cours des longues heures qui se passent à

1. BURCKHARDT, *Voyage en Arabie*, t. III, p. 180.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

évoquer la dernière expédition de pillage et à en préparer une autre. Le poète, après avoir dit son histoire, chante ses vers avec accompagnement d'un violon monocorde, usant d'une voie nasillarde et forte. La réunion se tient dans la partie de la tente réservée aux hommes, cependant que les femmes vaquent aux besognes matérielles de la vie, prêtant l'oreille ou jetant parfois un œil curieux sur l'assistance, par le trou de l'étoffe de séparation. On saisit d'ailleurs toute occasion de se rassembler chez un notable. Qu'une bête se casse une patte et qu'on l'égorge, elle sera mangée en commun, et le repas sera l'occasion d'une fête. Un hôte respectable survient, et l'on donne en son honneur un bon repas. Il est arrivé des ports du golfe Persique, par la caravane, un peu de café des Indes, ou bien on a acheté, à des marchands de passage, du café du Yemen : les coups sonores du pilon dans la cloche du mortier ont alerté tous les voisins. Enfin, plus simplement encore, le lait des chamelles du notable dépasse sa consommation familiale et l'on fait passer à la ronde, dans l'assistance, attirée par un feu de broussailles, un petit récipient de cuivre dans lequel chacun trempera ses lèvres. Telles sont les circonstances familières d'une réunion dans laquelle le conteur-poète prendra la parole.

Les règles de la politesse veulent qu'une telle assemblée soit digne, chacun se tenant à sa place, les anciens parlant seuls et à tour de rôle. Si l'auditoire est donc moins favorable au laisser-aller, à l'abandon plein de grâce de la Berbérie, l'atmosphère de « contrainte sociale », ainsi créée, n'en est que plus propice à la conservation des traditions de la tribu.

La plupart du temps, nous l'avons dit, le poète, le *gessad*, n'invente pas, il répète. Le conte est déjà plus ou moins connu de tous. Ce qui importe, c'est qu'il soit redit sous sa forme familière, avec toute la précision voulue pour que les héros en prononcent exactement les « vers dorés », enchâssés dans le récit afin qu'ils puissent jouer sous une forme littéraire le noble rôle que chacun attribue par

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avance aux guerriers d'autrefois, tels que les traditions les représentent. Si le conteur n'est pas un professionnel, son répertoire sera généralement limité aux expériences historiques et sociales du groupe auquel il appartient. Il dira les hauts faits des cheikhs et des guerriers au Nejd, les péripéties de la conquête de la Djéziré marquée par les combats entre les Chammar et les Anézé, les incidents ou les drames survenus dans les tribus voisines, les histoires d'amour les plus connues, attribuées non pas à des personnages imaginaires, mais à des hommes et à des femmes connus de tous. Son horizon s'étendra d'ailleurs tout naturellement, par suite de la dispersion des clans dans le désert, et grâce à la transmission des nouvelles à grande distance, à presque toute l'étendue de l'Arabie intérieure. Chez les Chammar, il évoquera successivement les Al Séoud et leurs fonctionnaires enturbannés, la tribu Qahtan voisine du Yemen, les palmeraies de Khaïbar où l'on va attaquer les Rwala, l'oasis célèbre de Teïma. Il met aussi en scène toutes les classes sociales de l'Arabie : les princes, les conquérants, les guerriers, les esclaves participant à la guerre et au ghazou, aussi bien que les parias adonnés à la chasse, spécialistes de la trahison, dont les filles sont les maîtresses, parfois très aimées, des jeunes gens de bonne famille. Le poète chantera les héros sans faiblesse qui soutiennent implacablement leurs protégés et font subir à l'ennemi les pires humiliations en amoncelant en tas élevés les corps pantelants des vaincus. Il accablera de ses satires les clans rivaux et affirmera la supériorité guerrière de son groupe sur les tribus inférieures. Enfin, il dira les ruses des femmes, leur orgueil, la puissance de l'amour dans les cœurs et il évoquera même l'image d'une Yseult bédouine dans sa litière d'étoffe garnie de plumes d'autruches, qui reçoit un baiser de son amant et meurt de l'excès de sa passion.

Toutes les images qui enrichissent cette poésie sont empruntées à la vie du désert : lamentations des femelles qui ont perdu leurs petits, guerriers qui tournent autour des ennemis comme des vautours, femmes nues, belles comme

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le sont des juments dans leur robe. Les montures rapides sont comparées aux autruches en fuite, ou bien aux vaisseaux sur le fleuve, qui filent au vent. Les razzias dévastatrices sont comme les torrents qui dans une gorge entraînent les tentes des nomades. Un chef généreux mérite le nom évocateur de « printemps des pauvres ». Rien, dans ces comparaisons, qui sente la convention, la métaphore banale, dont la poésie pseudo-bédouine des premiers siècles de l'Islam a tant abusé.

Il est un trait cependant dans cette poésie qui lui confère l'apparence classique; elle est avant tout une évocation de temps révolus, elle cherche son inspiration le plus souvent dans les événements du passé. Certes, il s'agit d'une histoire bien proche de nous, puisqu'elle ressuscite l'Arabie du siècle dernier, avec ses cavaliers armés de la lance et du sabre indien, ou même ces chefs revêtus d'armures ou de cottes de mailles comme il s'en portait encore il y a trente ans au désert. Fait remarquable : les armes à feu n'apparaissent pas dans les récits de combats dont parlent les poètes d'aujourd'hui, et les désolantes transformations survenues depuis vingt ans, telles que la paix imposée aux tribus, la soumission aux gouvernements avec sa conséquence, le paiement de l'impôt, la fin des ghazous, ne sont pas habituellement évoqués. On sent que la société bédouine reste résolument tournée vers son passé de conquêtes et place son idéal à l'âge des générations disparues. Les poètes blâment en termes énergiques l'abandon des traditions anciennes et expriment leur dégoût de l'avilissement dans lequel tombent les populations soumises comme le sont les semi-sédentaires habitant dans les terres administrées par les États modernes.

Il ne nous semble pas inutile de donner ici quelques exemples de ces contes, bien qu'il soit parfois difficile d'en donner une traduction en raison des allusions constantes qui sont faites à des circonstances de la vie matérielle et sociale différente de la nôtre, et aussi, il faut le dire, à cause de l'obscurité de la poésie elle-même.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ces contes ont été recueillis des lèvres de simples hommes de tribu : jeunes gens venus du Nejd pour s'engager dans les compagnies méharistes, petits notables connus pour leurs dons poétiques dans les campements de leur voisinage. Ils appartiennent donc à des cycles populaires vivants. Moins raffinés que les récits politiques des professionnels ils donnent l'image du répertoire habituel, de qualité moyenne et prennent par là-même une valeur plus grande pour nous révéler l'âme populaire.

Histoire de Chayè, le borgne de naissance, ancêtre des Rmal.

« Chayè partit avec sa femme, sa fille, un berger et deux chamelles, se déplaçant comme le font des voyageurs qui sont isolés. Tandis qu'ils étaient campés, il leur arriva un hôte qui était monté sur un chameau. Ce chameau avait une courroie de devant et une courroie de cuir de derrière faite en cuir de chameau, ce qui était signe de pauvreté. L'hôte fit agenouiller son chameau chez eux et fit paître ses chameaux avec les chameaux de bât de Chayè, dont la fille était la gardienne.

« Chayè avait une chamelle de course blanche, de bonne race. L'hôte passa chez eux un mois, Chayè désira alors faire couvrir sa chamelle de course par le chameau, mais il eut honte de le demander à son hôte. Quelqu'un se chargea de le dire à ce dernier. L'hôte lui répondit : « Si vous me laissez faire selon mon désir, je veux la fille en échange. » Chayè fut irrité de cette réponse et dit : « Cela est entre toi et elle », et il cessa de désirer faire couvrir sa chamelle de course par le chameau de l'hôte.

Fig. 10. — Danse d'une femme « sleibiya ». — *Appartenant à la tribu paria des* Sleyb, *qui a gardé plus intactes les coutumes de la vieille Arabie, elle danse sans honte devant un groupe de soldats. Ses cheveux dénoués voltigent et se déploient. Sur le côté : un groupe de femmes de même origine.* (*Photo de l'Auteur.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques





Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Fig. 11. — Le faucon sous la tente. — *Choisi tout petit dans un nid d'une falaise réputée pour la qualité de ses oiseaux, le faucon est élevé sous la tente avec des soins jaloux. Son nom est celui de la sœur du Cheikh.*

« Mais la fille de Chayè avait entendu parler son père. Elle alla vers la chamelle au pâturage, la monta et la fit couvrir par le chameau sans que son père le sut. Après neuf jours, on vit que la chamelle était pleine. Le père dit : « Pour quelle raison la chamelle est-elle pleine ? » Le berger lui répondit : « Les chameaux de bât l'ont prise de force », mais l'hôte, de son côté, soupçonna que la chamelle était pleine du fait de son chameau. Il se fâcha et sella sa bête pour partir. Il la monta et, de sa selle, il laissa tomber son bâton, disant à la fille : « Donne-moi le bâton. » La fille se mit à courir en lui donnant le bâton, il la saisit par la main, la fit monter sur le chameau et s'enfuit avec elle. Chayè monta sa jument contre l'hôte et le poursuivit, mais il ne put l'atteindre ni savoir où il était et il revint à ses gens. Cependant, il se rendit sur les marques de pas du chameau de l'hôte, enfonça sur leurs traces des piquets et les laissa sur place.

« A la fin de l'année, la chamelle lui donna une femelle. Il l'éleva pendant cinq ans sur le lait du troupeau. Pendant la sixième année, il la dressa au point qu'elle en devint faible, puis il la laissa au pâturage en lui faisant boire le lait du troupeau jusqu'à ce qu'elle fût élevée, et lui mit la selle. Il se lança alors à la poursuite de celui qui lui avait ravi sa fille. Ayant arraché les piquets qui marquaient les pas du chameau, il monta sur la chamelle, fille du chameau de

Fig. 12. — Sous la tente des petits nomades. — *Une réunion dans le « côté des hommes ». Le matériel d'hospitalité — cafetières, grilloir — est lourd et encombrant. Des cloisons en roseau protègent du vent. La tente est vaste et pesante. Les Bédouins ont déjà le type des paysans syriens.* (*Photos de l'Auteur.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'hôte, la frappa à coups de bâtons et elle partit en galopant avec lui. Alors il en descendit et mesura, pour les comparer, les pas de son père le chameau et les pas de la chamelle. Les pas de la chamelle étaient de quatre brasses plus longs que ceux de son père.

« Chayè revint alors vers ses gens et leur dit « Préparez-moi des provisions de route. » Ils lui dirent : « Et où veux-tu donc aller ? — Je veux chercher l'équivalent de ma fille. — Où donc est ta fille ? — Préparez-moi seulement les provisions de route. » Ils les lui préparèrent.

« Chayè partit sur sa chamelle et se mit à questionner. Quand il arrivait chez les Arabes, il descendait en hôte trois jours chez eux, le temps de connaître leurs secrets, et alors il repartait. Il alla chez les Arabes les plus éloignés jusqu'à ce qu'il arrivât chez quelqu'un qui avait des chameaux, gardés par un esclave, et qui étaient marqués de la même marque que les siens. « Qu'est-ce que cette marque ? dit-il. — C'est celle du troupeau d'Abatnin, celui-là qui a ravi la fille de Chayè Alemsah. Il l'a amenée ici, l'a épousée et lui a donné en dot le troupeau. Elle a voulu marquer ses bêtes de la marque de son père [1]. » Voilà que Chayè était chez Abatnin sans qu'on le connût. Il dit donc : « Où est la tente d'Abatnin ? — C'est celle-là, près de laquelle sont les pauvres, les gens des petites tentes [2]. Et la fille lui a donné deux garçons, elle est à l'aise et en bonne santé. »

« Chayè monta sur sa chamelle, alla vers leur tente et fit agenouiller sa bête près d'une petite tente où se trouvait une vieille femme sans parents. Or la fille de Chayè vint apporter à cette vieille femme le dîner, alors que Chayè était descendu chez elle [3]. Elle posa le dîner dans la tente,

1. Les marques de chameau sont celles du groupe social ou du chef. La fille garde ici la marque de son père, au lieu de prendre celle de son mari, à cause de la noblesse de son origine.

2. Les pauvres établissent leurs petites tentes près de celle du chef pour bénéficier de ses largesses et de sa protection.

3. Il est d'usage qu'une femme de chef apporte elle-même le dîner aux pauvres gens.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mais ne reconnut pas son père dans l'obscurité. Il mangea tout et elle reprit le plat de bois pour continuer d'apporter le dîner à d'autres pauvres. Alors il se leva, la suivit et l'appela par son nom. Elle s'arrêta, le reconnut et se mit à pleurer. « Ne pleure pas, lui dit-il, viens. — Je ne puis, dit-elle. Je ne suis pas l'équivalent pour toi. — Qui sera l'équivalent pour moi ? — La fille de mon mari [1]. — Et où est sa fille ? — C'est celle qui est là, au milieu de la tente de toile. — Où est la tente de toile ? — La tente de toile est montée au milieu de la tente de poil [2]. — Comment arriverai-je jusqu'à elle ? — C'est moi qui t'amènerai la fille, montre-moi seulement l'endroit où est agenouillée ta chamelle. » Il le lui montra et elle partit. La fille de Chayè se rendit auprès de la fille du mari et elle lui dit : « Viens ! — Et où irons-nous? — Nous irons chez les jeunes filles pour jouer. — Est-ce loin ? — Non. Nous mettrons dans notre main ce cordon qui se trouve sur le côté de la grande litière de femme et lorsque le bout du cordon s'arrêtera entre nos doigts, alors nous serons arrivées. » Elles partirent donc et, lorsque le bout du cordon s'arrêta entre leurs doigts, elles furent à la chamelle de Chayè. La jeune fille dit : « Qu'est-ce qu'on voit de noir dans la nuit ? » La fille dit : « C'est mon père », et elle la tint jusqu'à ce que Chayè vint. Il la fit monter sur la chamelle et s'enfuit avec elle. La fille se mit à crier. Les Arabes vinrent à l'aide, montés les uns sur des chamelles, les autres sur des chevaux, d'autres sur des chamelons, et se mirent à sa poursuite.

« Lorsque vint le matin, ils réussirent à l'approcher et le chargèrent, mais il s'enfuit à nouveau et ils furent incapables de s'en emparer. Alors ils le conjurèrent par Dieu, et il revint à eux. Ils le marièrent à la jeune fille et il resta un mois avec eux, puis il en eut assez de la femme : alors

1. Parce qu'elle est vierge, comme l'était la fille de Chayè, au moment où elle avait été ravie par l'hôte.
2. Signe de luxe que la présence d'une petite tente de toile à l'intérieur de la tente de poil.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

il monta sur la chamelle et improvisa sur cette affaire quelques paroles :

Une année, nous l'avons nourrie ;
Et une autre année elle a été avec sa mère ;
Une année avec deux chamelles privées de leurs petits ;
Une année, elle a été libre, sevrée et non saillie,
Jusqu'à ce que les meilleures chamelles en sont arrivées à ne [pas atteindre son épaule
Et que le bâton ne pouvait atteindre sa hanche ;
Une année nous l'avons dressée ;
Une année nous l'avons sellée ;
Et une année elle a porté aisément deux hommes en croupe.

« La femme fut enceinte, donna un garçon et le fils engendra de nombreux enfants qui furent les Rmal ».

Le ghazou de Chayè, le borgne de naissance.

« Chayè devint pauvre et dépourvu de tout. Il partit et descendit chez un cheikh qui ne le connaissait pas. Il n'avait avec lui que sa chamelle de course. Il avait pris le nom de Gellal et pour cette raison on le préposa au soin de faire du feu avec du crottin de chameau [1]. Ce cheikh avait peur d'un autre cheikh, son voisin, dont il ne savait comment se défendre. Il fit annoncer qu'on allait faire contre son adversaire un ghazou.

« Chayè, l'ayant appris, enduisit de goudron sa chamelle bien qu'elle n'eût pas de tiques et partit en ghazou avec elle. Au moment de déjeuner, Chayè fit agenouiller sa chamelle près du Cheikh, son protecteur. Mais celui-ci le chassa et lui dit : « Ta chamelle a des tiques, elle contamine nos montures, va-t'en. » Chayè s'éloigna. Tous le repoussèrent, jusqu'au moment où vinrent à lui deux hommes montés sur un chameau qui était enflé sous l'aisselle. Ceux-ci lui dirent : « O Gellal, puisses-tu être en bonne santé. Fais agenouiller ta chamelle près de nous. » Il le fit et

1. *Gell* : crottin de chameau.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

devint leur compagnon, tandis qu'ils l'entouraient de grands égards. Lorsqu'ils approchèrent des Arabes ennemis, le ghazou eut soif, la provision d'eau étant épuisée, alors que le grand troupeau de chameaux des Arabes pâturait à distance des puits qui se trouvaient encore au-delà. Les hommes du ghazou firent agenouiller les chamelles, et le cheikh réunit les chefs de bande et leur dit : « Quelle est votre opinion ? Où attaquerons-nous le troupeau de chameaux ? — Par Dieu, nous ne savons pas, dirent-ils, et puis nous avons soif. » Chayè vint alors sans qu'on l'ait appelé et dit : « Moi, je vous apporterai des nouvelles du troupeau. — Toi, Gellal, dit le cheikh, tu nous apporterais des nouvelles du troupeau ? Et quand les apporteras-tu ? — Le dernier délai que je me fixe, c'est le lever de l'étoile du matin. — Va », dirent-ils. Mais ses deux compagnons approchèrent et dirent : « Ne vous séparez pas de notre compagnon sans lui avoir promis que nous l'attendrons jusqu'au lever du soleil. » Ils le firent et il les quitta.

« Chayè s'approcha du groupe de puits, pendant la nuit, et il entendit le chant des coupeurs d'herbe. En les abordant, il leur dit : « Par Dieu ! donnez-moi une botte d'herbe, j'ai une pouliche à nourrir. » Ils lui en donnèrent une. Il leur dit : « Où donc avez-vous fait de l'herbe ? — Nous avons fait de l'herbe dans tel ravin. Nos bêtes y ont bu le matin, celles qui doivent boire demain matin et celles qui y ont bu hier s'y trouvent encore rassemblées. Nous avons quitté le lieu où elles sont au milieu de l'après-midi, montés sur nos chamelles. » Chayè prit cette botte d'herbe, l'emporta sous leurs yeux et la cacha plus loin dans un trou du rocher. Puis il se rendit vers le campement de ces Arabes, s'assit près d'un *rwag* [1] de tente et se mit à observer. Il arriva dans cette tente un jeune homme qui tenait un sabre et qui éveilla une jeune fille en lui disant en plaisan-

1. Pièce d'étoffe, cousue verticalement, qui forme comme le mur du fond de la tente.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tant : « Je te fais prisonnière, je suis chef de bande. Demande-moi de te donner tes chamelles [1]. — Comment t'appelles-tu, dit la jeune fille, toi, le chef de bande ? — Je suis Chayè Alemsah [2]. — Eh bien ! je te demande de me rendre en cadeau les chamelles que tu m'as prises. — Comment sont-elles, tes chamelles ? — Blanches, dit-elle, et leur berger est un esclave, leur chamelle-guide est noire et il y a avec elles un chameau blanc, mâle, de sept ans, portant un collier de poil noir. »

« Muni de tous ces renseignements, Chayè partit vers le ghazou et, lorsqu'il arriva, les guerriers étaient montés et voulaient s'enfuir. Mais les deux amis de Chayè les arrêtaient, chacun debout d'un côté au moment où il leur apparut. Il leur cria : « Apprenez la bonne nouvelle du troupeau de chameaux. » Ils firent agenouiller leurs chameaux et dirent : « Donne-nous des nouvelles, Gellal. — Je ne vous en donnerai pas, dit Chayè, à moins que vous ne m'accordiez, sur le troupeau, les chamelles blanches dont la chamelle-guide est noire, qui ont pour berger un esclave et avec lesquelles se trouve un chameau blanc, mâle, de sept ans, portant un collier de poil noir. — Que Dieu te les donne avec sa paix, ils font partie de la chance de leurs propriétaires. »

« Chayè dit alors : « Le troupeau est dans tel ravin. Tous les chameaux, vous les joindrez au point du jour. » Ils se mirent en marche et, lorsque l'étoile du matin apparut, le chameau de ses deux compagnons se trouvant épuisé de fatigue, Chayè suspendit leur selle à sa chamelle de course tandis qu'ils faisaient avancer devant eux leur chameau en le frappant. Au lever du soleil, ils arrivèrent sur le troupeau et se mirent à galoper. La chamelle se mit en tête avec Chayè, qui se dirigea vers les chamelles de race, les chamelles de la jeune fille et il les mit derrière la

1. A titre de cadeau, un bédouin galant rend à une femme une partie de ce qu'il a capturé au ghazou.

2. Le jeune homme, qui connaît la réputation de Chayè, veut jouer au guerrier noble devant la jeune fille qu'il courtise.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

troupe : puis il alla vers une certaine partie du troupeau et l'arrêta jusqu'à l'arrivée de ses deux compagnons. « Ceci nous suffit, dit-il, de ce troupeau. » Les gens du ghazou s'en emparèrent, et celui qui n'en avait pas beaucoup était celui qui en avait trente.

« Lorsqu'ils se furent enfuis avec le troupeau, Chayè dit : « O gens, je veux revenir vers ces Arabes; car il va y avoir entre eux une rixe sanglante, à cause de ces chameaux que nous avons laissés derrière. — Puisses-tu rencontrer le bien, lui dirent-ils, le rendez-vous, c'est notre campement, ta part du troupeau, nous l'emmenons avec nous. »

« Chayè revint en arrière et arriva chez les Arabes. Ceux-ci se jetaient les uns à l'attaque des autres. Il fit agenouiller sa chamelle près d'une tente à trois poteaux et dit : « Donnez-moi de l'eau, je veux boire, j'ai soif[1]. » Ils lui en donnèrent et, lorsqu'il eut bu, il leur dit : « Quelle est la raison pour laquelle ces gens veulent se tuer ? » Ils dirent : « Cette jeune fille est amoureuse de Chayè Alemsah; il est venu hier soir et elle l'a renseigné sur le troupeau : il s'est dirigé sur lui, l'a pris et a laissé les chamelles de la jeune fille. » Chayè dit : « Dites aux cheikhs de venir, je vais départager leur dispute. » Ils dirent : « Que Dieu augmente ton bien. » Les cheikhs arrivèrent et dirent : « Que sais-tu ? — Regardez dans tel petit trou, leur dit-il, vous y trouverez de l'herbe, questionnez les coupeurs d'herbe et dites : « Est-ce que quelqu'un vous a rencontrés hier, qui demandait de l'herbe, et l'avez-vous renseigné sur l'endroit où se trouvait le troupeau ? » Ils allèrent vers les coupeurs d'herbe, les questionnèrent, et ils leur dirent : « Par Dieu, il est venu à nous et nous l'avons renseigné. » Chayè dit à son tour : « Par Dieu, c'est moi qui suis venu hier soir et, lorsque je me suis assis près d'une tente, un garçon portant un sabre est venu vers la jeune fille et lui a dit : « Tu es comme prisonnière et je suis chef de bande, demande-moi de te rendre

1. Par précaution, Chayè demande tout d'abord à boire, de manière à jouir de la protection due à l'hôte qui a reçu dans la tente une nourriture.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tes chamelles, tu vois bien que je suis Chayè Alemsah. Et la jeune fille demanda ses chamelles au jeune homme et elle les lui décrivit. Mais ils ne savaient pas que j'étais là. Je suis revenu à votre campement de mon ghazou, car, à cause de cela, je savais qu'il allait se produire cette discorde qui a éclaté chez vous. »

« Chayè monta sur sa chamelle et se mit à rejoindre le ghazou. Lorsque le premier d'entre eux arriva au campement, il arriva, lui aussi et se mit à chanter. La femme de Chayè était alors occupée à épouiller la femme du cheikh, mais elle oublia sa prudence, et, lorsqu'elle entendit sa voix, elle appela Gellal : « Chayè. »

« Le ghazou arriva et, lorsque le cheikh fit agenouiller sa chamelle, sa femme lui dit : « Ton compagnon ne s'appelle pas Gellal, c'est Chayè Alemsah. » Et, lorsque Gellal vint rendre visite au cheikh, celui-ci lui dit : « Viens à la place d'honneur, ô Chayè, pourquoi nous avoir caché ton nom ? — Il n'est arrivé que le bien, dit-il. — Vois, dit le cheikh, je te donne ce troupeau de chameaux. — Merci, dit Chayè. »

Histoire d'Agab et de Hegab.

« Voici qu'un de nous, Chammar, nommé Essweidi, s'empara de nuit des chevaux du clan des Ewagi et leur prit vingt juments par trahison. Agab El Ewagi dit : « Allons! Allons! Si Dieu me fait attraper le voleur, je l'égorgerai en exécution d'un vœu. » Et il égorgea une chamelle comme vœu à Dieu. Puis l'attrapa. Le Chammari lui dit : « O Agab, vous êtes des rois [1], et les rois sont miséricordieux. Donc ne me tue pas, car ma mère n'a pas d'autre fils que moi. » Agab El Ewagi dit : « Tu vas mourir et tu ne retourneras pas chez ta mère. — O Agab, je te demande de pousser deux cris. Crie! » Il cria : « Eh! où sont les Chammar? — As-tu fini? lui dit Agab. — Je n'ai pas fini. — Crie!

1. Pour le flatter et se le concilier, il exagère sa noblesse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Eh! où est Haïs [1]? Où est le frère de Sèda ? » Agal El Ewagi tua le Chammari. Des voyageurs vinrent du Nejd auprès de Haïs. Il se mit à les questionner sur le Nejd : Le pays était-il bien ou mal ? « O Haïs, les gens y sont forts, mais Essweidi a été tué ! » Il dit : « Oh! je suis le frère de Sèda [2]! » Ils lui dirent : « Et il t'a appelé au secours, ô Haïs! » Il dit : « Eh! les gars, je suis le frère de Sèda! Puisses-tu être satisfait, ô Sweidi! »

« Haïs fit un raid en partant de ce pays [3] à cause de cet appel de secours et chargea contre les troupeaux des Ewagi à Keïbar. Les Ewagi le rejoignirent, en contre-attaquant. Ils lui dirent : « C'est donc toi, Haïs! et Dieu t'a fait venir de ton pays éloigné! et tu es venu à nous dans ce pays-ci ! » Il dit :« Je veux la vengeance pour le cri d'Essweidi. » Et il fit volte-face, avec ses chevaux, en criant : « Contre eux! Contre eux! En avant contre les Ewagi! On égorgera une chamelle grasse [4]! » Et ses hommes faisaient revenir leurs chevaux contre eux. Ils mirent en déroute les Ewagi et frappèrent parmi eux Agab. Lorsqu'ils l'eurent désarçonné, Haïs, Haïs frère de Sèda, un poignard à la ceinture, descendit de cheval sur lui et l'égorgea. Il coupa sa tête. Puis, il les atteignit encore, lui, Haïs, et jeta à terre le frère de Agab, appelé Hegab.

« Cet Haïs avait quarante chameaux porteurs [5]. Les Ewagi les prirent et les tuèrent avec leurs gens.

« Ettebinawi [6] dit en poésie :

> Que lui importe la mise à mort de tous les chameaux porteurs !
> Le meurtre du protégé de la tente n'augmente pas l'honneur.

1. Haïs, frère de Sèda, est un guerrier fameux des Chammar du Nord de la Syrie. Il est invoqué comme protecteur par le voleur en détresse.
2. Cri de guerre de la famille de Haïs.
3. La Djéziré.
4. Haïs fait à son tour le vœu d'égorger une bête à Dieu s'il tue les Ewagi.
5. Qui transportaient, à travers le désert, le fourrage et l'eau des chevaux.
6. Célèbre poète des Chammar Abdé, qui vivait à la cour des Al Rechid.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Même si d'une part Nod pousse des cris stridents,
De l'autre, Heifa depuis un an fatigue de ses plaintes son campement d'été [1].
Telles sont entre nous les conventions, ô proches parents !
Il est doux de rendre une bonne action avant que l'année de délai ne soit écoulée...
Mais, parmi des milliers de Zawba ou de Senaïs [2]
Beaucoup sont passés qui ne sont pas revenus vers ceux qui les attendaient au foyer.
Eux qui dépassaient en vertu les hommes en quête de bonnes actions.
Plût au ciel que les sages des Arabes aient été présents.

« Et Redhan Eben Anga [3], dit :

O Agab, les faucons d'El Mneiser tournent autour de toi.
Ils cherchent à saisir, ô Agab, ta tête avec une autre tête.
Prends garde à la pouliche qui, dans le *gedah* [4], déjeune pour t'atteindre plus tard.
Grasse et forte, dont les pas mesurent neuf pieds,
Prends garde à Canaan qui de sa lance te videra,
Il va porter son coup de biais et déjà la salive se dessèche.

« Après ces poésies, ils furent quittes ».

Histoire de Metleg El Gerba dans le Nejd.

« Metleg avait avec lui ses Arabes, des Chammar, pendant l'hiver. Ils eurent soif et lui dirent : « O Metleg, nous mourons de soif. » Des voyageurs vinrent. Il les questionna : « D'où venez-vous ? — De la Khabra [5] d'El Ameyyir. — Vous n'avez pas vu d'eau ? — O Metleg, sache la bonne

1. Nod est une femme des Chammar et Heifa est une femme de la tribu des Ewagi. Ce sont les sœurs des morts et non leurs femmes. Ces dernières ne pleurent pas.
2. Zawba, aujourd'hui, tribu de même origine que les Chammar du Nejd sédentarisée en Irak. Les Senaïs sont les Abdé et, par extension, tous les Chammar. Les Chammar étaient vraisemblablement répartis autrefois entre les deux grands groupes Zawba et Senaïs.
3. Autre poète célèbre. Il évoque, devant Agab, les présages de sa mort.
4. Plat en bois qui sert en particulier à faire boire les juments.
5. Une khabra est un lac naturel et temporaire, sans profondeur dans le Hamad.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nouvelle : il s'y trouve de l'eau. — A quelle distance est-elle ? — A sept nuits de marche. » Il partit, puis campa, marcha encore, campa pour la deuxième fois, et repartit, ainsi pendant sept jours, se dirigeant vers la Khabra d'El Ameyyir. Le sixième jour, il dit : « Dix cavaliers, partez au galop ! » Ceux-ci galopèrent et arrivèrent à la khabra, où il y avait de l'eau. Les chevaux burent. Dix cavaliers des Rwala vinrent à eux. Ceux de Metleg questionnèrent les cavaliers de Fheid Eben Chaalan : « Nous sommes les cavaliers de Fheid Eben Chaalan[1], et vous, qui êtes-vous ? — Nous sommes les cavaliers de Metleg El Gerba. » Or, il y avait entre eux état de guerre. Les cavaliers de Metleg revinrent vers leur maître. Il leur dit : « Qu'y a-t-il de nouveau ? — Il y a que Fheid est venu de l'autre côté à El Ameyyir. — Agenouillez vos bêtes, ô Chammar ! » Les Chammar firent agenouiller. Metleg dit alors à l'esclave : « Allume le feu, fais le café. » Tous vinrent chez Metleg et lui dirent : « Qu'en penses-tu, ô Metleg ? » Metleg dit à l'esclave : « Remplis la tasse avec du café et fais-la passer aux Chammar. » L'esclave remplit la tasse et se mit à la présenter : « Qui boira la tasse de Fheid Eben Chaalan ?[2] » La tasse passa devant un guerrier des Chammar nommé Deidan Ettemyat[3], qui dit : « Moi, je bois la tasse de Fheid. » Et il la but. Les Chammar dirent : « La tasse de Fheid, c'est Deidan Ettemyat qui l'a bue ! » Lorsque vint le matin, Deidan dit : « Laissez les chameaux s'abreuver de l'eau de la khabra. » Les chameaux burent de l'eau de la khabra et partirent abreuvés. Les Rwala vinrent à l'attaque pour prendre les chameaux de Deidan. Ils atteignirent Deidan monté sur sa jument, mais Deidan les arrêta et ils commencèrent à se charger les uns les autres. Les Chammar vinrent en contre-attaque : ils se firent front en criant : « Sus ! Sus ! » Le frère de Fheid Eben Chaalan, nommé Tarem, vint

1. Fheid Ibn Chaalan, chef des Rwala.
2. Boire la tasse de quelqu'un veut dire s'engager à le tuer.
3. De la tribu des Touman.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à la charge en disant : « Allez, les cavaliers! » Tarem fit face à Deidan, qui cria : « Le cavalier qui protège Hadla, c'est Deidan[1] ! » Deidan le frappa avec sa lance. Tarem fit face à la lance de Deidan et elle se brisa dans sa poitrine. Deidan descendit de cheval sur lui, tira son sabre et l'égorgea. A partir de la chute de Tarem, les cavaliers des Rwala se dispersèrent et revinrent chez leurs gens; les cavaliers des Chammar revinrent aussi à leur campement. Fheid, le frère de Tarem, était chez lui au campement. Lorsque les chevaux arrivèrent, il dit : « Où est Tarem ? — Tarem a été tué. — Qui l'a tué ? — C'est Deidan qui l'a tué. — Quel Deidan ? — Deidan Ettemyat. » Fheid dit aux esclaves : « Allumez les feux, le feu de la guerre. » Lorsque le feu fut allumé, Fheid improvisa et dit :

> « Tu es sans prix, ô ma santé, et aussi mon courage dans les combats, si nous laissons Tarem à El Ameyyir.
> » Qu'il soit heureux, celui qui aperçoit Deidan dans les combats, mais ô toi qui marchandes la vie, puisses-tu ne pas manger demain ! »

« Le lendemain, Chammar et Rwala s'affrontèrent. Fheid lâcha la bride de sa jument pour chercher Deidan. Les Rwala mirent en déroute les Chammar. Fheid appelait à voix haute : « Par la prière du Prophète, qui m'indiquera où est Deidan ? » Deidan dit : « Présent! Le cavalier qui protège Hadla, c'est Deidan! » Fheid et Deidan se firent front et en vinrent au corps à corps. Deidan saisit Fheid de dessus sa jument et lui fit mordre la poussière, puis il mit pied à terre sur lui. Les Chammar avaient mis en déroute les Rwala. Lorsque Fheid fut tombé à terre, Deidan le délivra pour qu'il ne fut pas tué : « Fheid, monte ta jument et rejoins ton parti, et si cela te plaît, reviens une autre fois; nous te réserverons le même traitement qu'aujourd'hui. »

1. C'est le cri de ralliement (*nkhawé*) des Touman, frères de Deidan. Hadla est le nom de la chamelle d'un ancêtre de la tribu.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Herwé, une Yseult bédouine.

« Herwé avait un cousin qui s'opposait à son mariage. Elle voulait Hezeir et disait : « Moi, je n'épouserai que Hezeir. » Le fils de son oncle disait : « Je ne la donnerai pas. » Elle disait : « Moi, en dehors de Hezeir, je ne prendrai personne. » Voilà que vint un certain Mhammed Eben Orban, chef d'autres Bédouins. Mhammed dit : « O Hezeir, demande en mariage Herwé, je te donne du matin au lever du soleil jusqu'à midi, et après-midi, je la demanderai, moi Mhammed. » Hezeir fit la demande; il amena pour cela tous ses gens en cortège. Son cousin dit : « Je ne donnerai pas Herwé! » car il mourait d'amour pour elle. Vint midi, ils ne la donnèrent pas, et la refusèrent. Que fit Mhammed ? Il dit : « Tu as fini Hezeir ? — J'ai fini ! » Mhammed dit à Hezeir : « Laisse-la-moi. » Notre Mhammed partit de sa tente, se mit sur le haut d'un monticule, emplacement de ruine, il alla au sommet et s'assit. La soif faisait mourir Mhammed; il ne buvait ni ne mangeait. Son père dit : « Où est Mhammed ? » On lui répondit : « C'est lui qui est sur la ruine. » Il dit : « Va, un tel, fais-le venir. » L'envoyé alla à lui et dit : « O Mhammed, ton père te réclame. » Il dit : « Quand tu verras mon père, salue-le de ma part, moi je ne descendrai pas de cette ruine. » L'envoyé partit vers son père, qui lui dit : « Pourquoi Mhammed n'est-il pas venu ? — Il dit qu'il ne descendra pas de cette ruine! — Lève-toi un tel (c'est-à-dire le messager qu'envoyait le père de Mhammed), fais-le venir. » L'envoyé alla à Mhammed et lui dit : « Ton père te veut. » Il répondit : « Demi-tour! va à mon père et dis-lui : si je ne vois pas dressée la tente de mariage de Herwé, je me tuerai avec ce sabre. » L'envoyé partit et dit : « Mhammed déclare que, s'il ne voit pas dressée la tente de mariage de Herwé, il se tuera avec ce sabre. » Le père se leva en colère et dit : « O Mhammed, descends! — Par Dieu, je ne descendrai pas! — Mais non, mon enfant! Fi! Mhammed!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pour une femme, tu te tuerais? — Arrête, ô mon père! Par Dieu, si tu fais un pas, je ferai passer ce sabre à travers mon dos! » Le vieux descendit et cria : « les Roum, les Roum, les Roum, les Roum [1]! Je viens, tu le vois! ô toi qui pousses le cri de guerre! »

« Les Bédouins vinrent à la rescousse. Le vieux dit : « Ne venez pas à mon aide, mais à l'aide de Mhammed, afin qu'il ne se tue pas. » Ils allèrent au secours de Mhammed et se mirent à sa disposition, criant : « O les Fedan! les Roum! les Roum! », puis ils s'arrêtèrent et dirent : « Qu'y a-t-il, ô Mhammed ? » Il dit : « Ce qu'il y a ? Voyez Herwé! Par Dieu, je ne descendrai pas, à moins de voir la tente de mariage de Herwé. » Ils chargèrent contre le cousin de Herwé; ils lui dirent : « Laisse Herwé à Mhammed. — Je ne la laisserai pas, même si vous me coupez la tête! » Chacun saisit sa lance, et avec leurs lances ils se mirent en demeure de le réduire à l'impuissance. Alors le cousin dit : « Je vous abandonne Herwé », et la laissa. Ils sortirent la litière de la tente des parents d'Herwé, la placèrent à l'extérieur et montèrent la tente de mariage sur-le-champ. Ils dirent : « O Mhammed! descends! » Il descendit vers la tente et y entra.

« Hezeir Errougi avait pour monture un cheval; lorsque vint la nuit, il mouilla la couverture du cheval et la lui mit sur le dos [2]. Il plaça la selle sur la couverture et se mit à la sangler, afin de charger les Arabes.

« Les Bédouins changèrent de campement. Hezeir passa le mors à son cheval. Les gens en armes précédaient sur les chevaux et chamelles de guerre. Hezeir les rencontra, en disant : « O toi, des nôtres, qui es égaré, nous sommes des Roum! (*bis*) [3] » Tête et queue de son cheval se rencon-

1. Le cri de guerre des Eben Orban de la tribu des Fedan est : Les Roum ! c'est-à-dire les Grecs. Souvenir du temps ou les arabes combattaient les byzantins ou *Roum*.

2. Pour avoir un cheval plus fringant.

3. Ce chant est une *ardé*, un signe de reconnaissance, et ici une provocation.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

traient [1], et il tenait une lance. Les gens dirent : « Voici Hezeir qui vient à nous! Certainement, il va tuer Mhammed! » Il les joignit, et les frappa avec le côté de sa lance. Voyant qu'ils ne répondaient pas eux-mêmes à coups de pointe, il se dirigea vers Herwé. Or Herwé était sur sa litière, marchant devant les chameaux de bât de sa famille. Il se campa devant elle : « Puisses-tu être comblée, Herwé! » Elle se mit alors à pousser des trilles de joie, et, comme elle était penchée vers lui hors de sa litière, ils se donnèrent un baiser.

« Hezeir tourna bride et elle rentra dans sa litière. Les Bédouins descendirent pour camper, mais elle ne descendit pas de son chameau qui se mit à paître. Mhammed dit : « Cette litière, sa maîtresse où est-elle ? Elle dort ? » Il envoya la négresse qui amena le chameau par la bride et le fit agenouiller. Ils vinrent dire à Herwé : « Descends de ta litière! » Mais Herwé était morte. »

Un Arabe joué par ses deux femmes.

« Mehsen el Hezzani avait deux épouses, mais il courait les filles. Et voilà qu'une fois, il fit le pèlerinage, se repentit de poursuivre les femmes et cessa de les désirer. Il revint au pays.

« Ses femmes possédaient à son insu des vêtements. Elles les revêtirent et allèrent sur les traces de Mehsen, dans la ville. Elles se tenaient déguisées, voulant savoir s'il était vrai qu'il s'était repenti de courir les filles. Il arriva et s'assit à la boutique. Elles vinrent à lui, par la rue, le visage entouré de voiles et avec une allure très jolie. Elles marchaient en se hâtant dans la rue : c'est alors qu'il les vit. L'idée ne lui vint pas que c'étaient là ses femmes. Son cœur fut dévasté. L'une d'elles avait un tout petit enfant, et elles allaient leur chemin. Il partit à leur poursuite, mais les perdit, alors qu'elles rentraient chez elles. Lui aussi, sur leurs

1. Tant il tirait sur la bride.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Fig. 13. — Abou Dohor, l'« idole des Rwala ». — *Elle est déposée près de la tente du chef de la tribu. C'est une litière de bois garnie de plumes d'autruche noire. De l'effet du vent sur ces plumes, on tire des présages. Les Rwala sont passionnément attachés à cette litière sacrée, mais ils n'aiment pas que les étrangers leur en parlent et la remarquent.* (*Photo de l'Auteur.*)

traces, rentra chez lui. A la nuit, il vint, et la poésie qu'il chanta fut la suivante (comme s'il avait un jeune chamelon qu'il voulait monter) :

« O mon frère, aide-moi à monter la selle de Hebbal [1]. Lorsqu'ont été découverts nos desseins, nous avons été comme le chameau qui passe sans toucher au pâturage.

« Lève-toi pour chercher les jeunes chamelles, au cours d'une nuit de fêtes perdues. Ni au Hasa, ni en Égypte, on ne les trouve sur les marchés. Ne les as-tu pas vues, ô Zeid ? Ne sais-tu rien à leur sujet ? L'œil en pleure des averses de larmes.

« Ah ! les deux jeunes femmes qui parlent entre elles de ma perte ! Si revient le temps de mes jours passés, je mépriserai pour elles les richesses et toutes les autres ambitions.

« Elles sont minces de taille, les petits doigts sont parfaits de celles qui me font revenir à mes passions, après que j'ai trouvé la paix.

« L'une d'elles, qui porte un collier, est gris perle, elle marche en avant, comme en montant les pentes, le regard vers le ciel... Elle ravit l'amoureux du ravissement de ses yeux. Celui qui est plein d'intelligence et de courage, ô Zeid, elle le laisse en désarroi.

« L'autre est d'un blanc pur, elle a du chic, large des hanches, longue du cou, j'ai senti en elle le parfum de l'ambre liquide, et je l'ai désirée, ô Zeid, plus que tout autre amant.

« A la croisée des chemins, un petit chamelon les suit, ne les atteignant pas ou ne marchant pas.

Fig. 14. — Un poète originaire de la tribu des parias (Sleyb). — *Il s'accompagne d'un violon monocorde. Son métier, lucratif, lui permet d'être très honorablement vêtu.* (*Photo de l'Auteur.*)

1. Chameau célèbre dans le folklore des « gens du Sud ».
2. La poitrine en avant.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques





Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Fig. 15. — CHASSEURS DE LA TRIBU DES SLEYB « MONTÉS SUR LEURS ANES AU TROT RAPIDE » (*voir p. 134*, in fine). — *Ils sont armés de vieux fusils à pierre dont les Bédouins libres ne voudraient plus. Au service d'un chef, ils le ravitaillent en gibier.* (*Photo de l'Auteur.*)

« La grande chamelle grise revient alors à lui, et elle repart.
« Que de récits avons-nous faits, que de femmes avons-nous pleurées ! Que d'histoires avons-nous soulignées d'un claquement de doigts [1]. »

« Lorsqu'il eut terminé la poésie, ses femmes sortirent, vinrent à lui en disant : « C'est nous! tes femmes! et tu es un menteur quand tu dis que tu as fait le pèlerinage et que tu t'es repenti. En fait, tu es un menteur et nous sommes tes femmes! »

« Puis, ils se réconcilièrent, lui et ses femmes ».

Histoire d'Eben Séoud, qui demande en mariage la fille d'Eben Garmela, cheikh des Qahtan.

« Eben Séoud [2] envoya un cortège de demande en mariage, trois cents hommes sur des chamelles de course. Le père de la jeune fille était mort, son oncle était encore vivant, il dit : « O ma fille, je suis chargé de te donner à l'homme que tu désireras épouser. » Le cortège d'Eben Séoud vint, parla à l'oncle de la fille. Il dit : « Adressez-vous à la jeune fille; voyez si elle veut d'Eben Séoud ou non. Moi, je ne la contrains pas. » On alla parler à la jeune fille : « Tu veux d'Eben Séoud ou tu n'en veux pas ? Tu n'es pas forcée! — Je ne veux pas d'Eben Séoud. — Qui veux-tu ? — Je veux

Fig. 16. — CHASSEUR DE LA TRIBU DES SLEYB. — *Vêtu de peaux de gazelles afin de ramper, sans attirer l'attention, près des troupeaux de gazelles* (*voir p. 134, dernier vers*). (*Photo de l'Auteur.*)

1. Ce geste se fait dans une réunion pour exprimer un regret admiratif.
2. Le puissant chef du Nejd au XVIII[e] siècle.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mhammed Eben Hadi, de la tribu de Qahtan. » Ils revinrent vers son oncle, qui dit : « Que vous est-il arrivé ? » Ils dirent : « Elle veut Mhammed Eben Hadi. — Faites-lui, dit l'oncle, seller son chameau, prendre ses affaires et se diriger chez Eben Hadi. » Elle épousa Eben Hadi. Son nom était Redah.

« Les gens d'Eben Séoud partirent et revinrent à leur maître. Il leur dit : « Qu'est-il arrivé ? — Elle a demandé Eben Hadi, et il l'a épousée. — Et moi, Eben Séoud, elle m'a refusé ? — Elle a refusé ! » Eben Séoud entra en colère, il prit un homme à gage comme messager, un Sleybi et lui dit : « Va, je t'engage pour trois cents riyal, reste chez Mhammed Eben Hadi jusqu'à ce qu'il se trouve aux puits d'été. » L'été vint et Mhammed Eben Hadi établit son campement d'été à Omeileh. Le messager partit informer Eben Séoud de ce qu'Eben Hadi était campé à Omeileh.

« Eben Séoud envoya dire à tous ses gens de se rassembler et partit en guerre. Un mois durant, il alla droit devant lui. Lorsqu'il fut à deux heures d'Omeileh, où se trouvait Mhammed, un homme, un messager, aperçut le ghazou ; il alla trouver Mhammed et lui dit : « O Mhammed, Eben Séoud va t'attaquer au matin. Allons, ô Mhammed ! » Mhammed sella sa jument, lui passa le mors et dit : « O gens, que personne ne se sauve avant que nous ne soyons au matin [1]. » Et à Redah : « O Redah, selle ta bonne chamelle de course, celle qui marche en tête ! » Elle mit sa litière sur la chamelle et Mhammed forçait les gens à rester en leur disant : « Ne fuyez pas, patientez jusqu'à ce que la nuit soit finie ! » Quand vint le jour, il dit : « Fuyez ! » Ils s'enfuirent et Mhammed se mit derrière Redah, dont la chamelle de course portait la litière. Eben Séoud galopa avec sa réserve de trois cents cavaliers. Ils atteignirent les fuyards. Les gens d'Eben Séoud se mirent à piller. Quant à Eben Séoud, avec sa garde personnelle, il marcha sur cette

1. Pour demeurer en état de combattre, en restant groupés dans la fuite.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

litière qui était là-bas au loin. Ils dirent : « Le voilà, lui dont les parents sont maudits! » Ils l'atteignirent et il avait avec lui ses armes : trois lances et un sabre indien. Ils criaient : « Le chien! L'âne! et le soleil qui brille sur toi n'est pas caché ? » Il revint à cheval sur eux, à la charge, et les fit reculer, mais eux, ils revenaient sur lui en criant : « L'âne! Le chien! Et le soleil qui brille sur toi n'est pas caché ? » Ils parvinrent à atteindre Redah, mais lui ramenait sur eux sa jument et les repoussait à nouveau. Ils le rejoignirent et le ramenèrent une fois encore sur Redah. Il dépassa dans la poursuite la litière de Redah. Celle-ci criait : « O Mhammed, reviens à moi ! » Alors, il dégaina le sabre indien :

« J'ai retourné contre eux ma jument, poussé par la fièvre de mon cœur, et j'ai dégainé mon sabre indien, les autres armes épuisées.

« Oh ne reviens jamais, journée d'Omeileh, triste comme celle où l'on entend au campement abandonné le gémissement de nos chamelles séparées de leurs petits.

« Les fuyards courent, et tout leur chargement est tombé. Mais je n'ai qu'un chagrin, la frayeur de Redah.

« Moi qui, avec le tranchant du sabre, en ai égorgé quatre-vingt-dix, je les poursuivrai comme les petites chamelles qui reviennent au soir. »

« Eben Séoud fut mis en déroute et Mhammed en délivra Redah. »

Un grand chef bédouin victime de la ruse d'une femme.

« Canaan Etteyyar [1] descendit chez Metleg el Gerba [2] en qualité d'étranger. Il ne faisait pas partie des gens de Metleg. Il y avait là aussi une femme étrangère, dont la famille ne dépendait pas non plus de Metleg. Canaan la désirait, et elle était une des épouses d'Eben Chaalan [3],

1. Un des chefs des Wuld Ali, de la confédération des Anézé.
2. Le chef des Chammar de Djeziré.
3. Chef des Rwala.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rentrée dans sa famille parce qu'elle était fâchée contre son mari. Il lui envoya quelqu'un en cachette, pour que personne n'en ait vent! Voudrait-elle de lui ? Mais elle n'était pas disposée à le vouloir. Quand vint l'envoyé, elle le repoussa.

« Metleg fit lever le campement. La femme avait un bijou d'or qui, au moment du départ, resta au campement abandonné. Les Arabes prirent deux heures de distance. C'est alors qu'elle revint chercher son bijou à l'ancien campement. Canaan l'aperçut. Il était à cheval et elle à chameau, dans la litière. Elle approcha, prit son bijou sur l'emplacement abandonné et repartit vers ses gens. Elle était seule, il était seul. Il vint à elle. Elle s'aperçut qu'il venait à elle et, pour le berner, dit : « Bonjour à Canaan [1]. » Il en fut heureux. Il descendit de cheval. « Donne le cheval, lui dit-elle, et va à cette colline, je crains qu'aux alentours il n'y ait quelqu'un qui nous voie. » Elle prit le cheval et il alla à la colline : déjà elle était en selle. Il la vit à cheval, retourna vers elle et la rejoignit. « Grimpe sur le chameau », lui dit-elle. Il grimpa sur le chameau et se mit à sa suite, jusqu'en vue des tentes. Mais alors, un berger de chameaux les avait aperçus, montés, lui à chameau, elle à cheval.

Elle descendit de son cheval, et Canaan improvisa :

« O Maître, ô consolateur, maître des consolations, toi qui nourris les êtres faibles.

« Quelle tristesse pour celui que les femmes ont laissé en arrière et dont elles montent le coursier, en lui faisant prendre leur chameau rapide !

« Canaan, ô Teyyar [2] ; ô toi qui portes la couronne [3] : ce faucon, les outardes l'ont capturé par ruse.

« O femme qui fais briller huit dents, fulgurantes comme l'éclair, donne-moi mon coursier ; maintenant, je ne suis plus amoureux. »

1. Une femme honnête n'adresse jamais la parole la première à un homme.
2. Teyyar a le sens de « celui qui fait voler les faucons ».
3. Emphase justifiée par la noblesse de sa famille.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Canaan partit chez les Rwala et improvisa une deuxième fois, envoyant la poésie à Metleg El Gerba :

« O messager, qui montes les chamelles de course, rapides comme des vaisseaux ou des autruches en fuite.

« Apporte à tous le salut au campement des Siyafa. Ton hôte, c'est le frère de Gawza, dont les lèvres sont pures. Il ressemble au puits de Haddag [1] lorsqu'on vient d'y boire en grand nombre.

« Quand il prépare, avec les provisions de la tente, les repas des autres, on croirait que c'est un pillage.

« Les Gerba [2] repoussent, de la tente du voisin qu'ils protègent, quiconque y met le pied, pour qu'on n'y séjourne pas, et, même s'il en est absent, ils s'en interdisent l'abord.

« Sagaces et intelligents, l'ennemi ne parvient pas à déjouer leurs projets de guerre. Ils opposent des « Non » à toutes les plaintes.

« Comme ils démêlent l'écheveau des paroles insidieuses ! Qu'ils en ont tué, des guerriers enivrés de combats !

« A eux l'arrêt du convoi familial de chameaux face à l'ennemi, tandis que leurs femmes aux rouges bandeaux poussent des trilles de joie dans la bataille !

« Leurs chevaux plongent dans la poussière, font demi-tour et ressortent au plus vite avec des bêtes capturées.

« Ils lâchent la bride de leurs coursiers devant l'ennemi, enfonçant leurs lances dans les chairs de leurs dos.

« El Outeifi [3] m'a habillé d'un vêtement rouge [4] que je ne mérite pas de revêtir. Puisse l'aveuglement frapper ses deux yeux !

« Par Dieu, cette femme est plus intacte qu'une colombe de Membig, plus intacte qu'une autruche habitant Khebaïb [5]. »

Eben Chaalan répudia cette femme en raison de cette poésie, bien qu'elle fût innocente.

1. Puits de Teima, célèbre par l'abondance de ses eaux.
2. Chefs des Chammar du Nejd dont Canaan fait ici l'éloge avec une exagération tout orientale. C'est là, évidemment, un apport personnel du conteur qui cherche à obtenir une gratification des Gerba devant lesquels se fait le récit.
3. Le berger qui l'a aperçu monté à chameau et qui a conté sa mésaventure.
4. Il m'a signalé à l'attention publique.
5. Un des Hamad du Nejd.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un chef bédouin se sépare de sa maîtresse Sleybiya.

Eben Sweid avait pour oncle Manè, qui donna sa fille à son neveu. Ce neveu était amoureux d'Edgeis, une fille de la tribu des Sleyb. La fille de Manè se plaignit à son père : « Fais partir Edgeis! » Le père alla trouver Edgeis et lui dit : « Je t'adjure de ne pas rester. » Edgeis leva le camp, monta sa bête, emporta ses bagages, et se mit à improviser :

« Plût à Dieu qu'une bonne action ne dégoûtât pas l'âme !
O maître du monde, c'est à toi de pourvoir.
« Pourquoi, Manè m'adjurer ainsi,
Renchérissant sur les injures et les médisances des Arabes ?
« Je ne suis qu'une petite fille des Sleyb et ne suis pas une adversaire.
« Vos ennemis, à vous, sont des têtes courageuses.
« Manè, monté sur sa cavale célèbre, n'a pas son pareil, Dieu le sait, Zir excepté [1].
« Il lâche en liberté ses chamelles aux robes claires, et ne fait pas rentrer son troupeau dispersé [2]
« Lorsque paraissent au sommet des hauteurs les éclaireurs de l'ennemi.
« Pour moi, mon œil, à la vue de mon amant, s'est voilé de tristesse ;
« Il pleure comme l'outre sur la margelle d'un puits. »

« Et le jeune homme répondit :

« Montée sur une ânesse blanche au trot rapide,
L'empreinte de ses sabots sur le sol est visible,
« Ses quartiers d'été sont un trou d'eau [3], au flanc de Feha
Elle se nourrit de la chair des gazelles [4].
« Par Dieu, n'était ma famille et tous mes gens,
J'adopterais le vêtement de peau du chasseur et je rejetterais mon manteau [5]. »

1. Sélim ez Zir, guerrier célèbre de l'âge d'or.
2. Il ne redoute aucune attaque.
3. Petite excavation au pied d'une falaise où s'accumule l'eau et connue seulement des Sleyb. Ceux-ci la dissimulent avec soin lorsqu'ils y ont puisé.
4. Littéralement : des animaux qui ne s'abreuvent pas.
5. On marque ici l'opposition entre le vêtement en peau de gazelle, *faro*, réservé aux chasseurs misérables de la tribu des Sleyb et l'*abaᵉ*, manteau des Bédouins nobles et insigne du commandement.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La civilisation du désert.

Tous les faits évoqués jusqu'ici permettent de situer dans son cadre naturel et dans l'ensemble de ses institutions et de ses croyances la vie des Bédouins. Peut-être nous est-il permis de porter sur elle un jugement. Est-il légitime de parler d'une civilisation du désert ? A nos yeux sans doute, le caractère primitif de leur existence matérielle, leurs croyances, qui s'apparentent à celles d'Israël dans les siècles les plus lointains, la précarité de leur économie, la pauvreté de leurs arts, pourraient nous amener à classer leur système social au niveau des populations barbares. Une telle opinion serait en contradiction absolue avec les jugements que portent les Bédouins eux-mêmes sur le système de vie dans lequel ils sont enfermés, mais qui les satisfait pleinement. Ils sont fiers de l'ensemble de leurs lois et de leurs coutumes. Ils y sont si fermement attachés qu'ils peuvent vivre sans se trouver humiliés, à l'ombre de l'immense et puissante construction religieuse de l'Islam, sans même subir son influence. Ils continuent, en effet, d'observer à son égard une indifférence qui nous étonne, et ils opposent même, dans le domaine juridique, une résistance tenace à sa pénétration. Bien que de grands empires se soient édifiés sur les confins de leur désert, les pasteurs chameliers se sont jalousement tenus à l'écart et ont tenté de garder à leurs tribus leur pleine indépendance. Enfin, nous le verrons, ils ont tenté de construire eux-mêmes leurs États, soit sous la forme pure des émirats bédouins, soit sous l'aspect mitigé de gouvernements théocratiques soutenus tant bien que mal par les forces des tribus.

Les principes sur lesquels repose la société bédouine garantissent aux pasteurs la possession de biens inappréciables. Tout d'abord, la liberté; si le désert vit souvent sous la loi de la force, l'homme conserve sa mobilité, son indépendance, et il lui est toujours facile d'échapper avec son clan familial aux pressions d'un tyran, à la domination

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aveugle d'un État. D'autre part, un esprit public particulièrement vigilant conserve à chacun la possession de son « état social ». Une noble origine est connue de tous, on distingue pour toujours les hommes de race libre de ceux qui n'ont point d'ancêtres. La coutume garantit en outre d'une manière générale la protection d'un foyer et fait à ceux qui sont puissants le devoir de défendre les opprimés. Le Bédouin peut aussi goûter souvent de l'enivrement de la victoire, de la gloire des triomphes contre les tribus voisines. Enfin, il possède une langue supérieure à toutes les autres par sa richesse, sa précision, la beauté de ses images, la noblesse de ses thèmes littéraires. La possession de tous ces avantages comble d'orgueil le pasteur et lui donne dans sa misère un sentiment de supériorité qui ne cesse de l'exalter, lorsqu'il compare son sort d'homme libre à la médiocrité de vie des sédentaires soumis à l'impôt et courbés sous le joug des plus forts.

Il n'est pas étonnant dans ces conditions que, sorti du désert d'Arabie, le pasteur chamelier conçoive les aventures, auxquelles la faim, la guerre et les mouvements de tribus le condamnent, comme une sorte d'épopée qui lui permettra d'imposer au loin, dans toute l'Afrique jusqu'à l'Océan, sa puissante domination. D'aucuns souligneront dans les États policés le caractère destructeur de ses conquêtes, mais lui se regardera fièrement comme le représentant d'un idéal de grandeur dont il ne veut pas voir les faiblesses et qu'il estime mériter d'être défendu jusqu'à la mort.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE V

LES ÉMIRATS BÉDOUINS

Comment se fondent les États bédouins.

La société tribale des pasteurs du désert, telle que nous l'avons décrite, est-elle capable d'engendrer des États? L'histoire nous montre quel a été le rôle des contingents guerriers puisés chez les nomades dans la construction des monarchies musulmanes, mais il nous faut étudier ici d'une manière plus précise quel est l'apport personnel des Bédouins dans la civilisation politique de l'Arabie, quels sont les édifices politiques qu'ils sont capables de construire sur place.

Nous ne pouvons trouver de meilleurs exemples, pour juger de leur aptitude à fonder des institutions politiques durables qu'en les cherchant dans le tableau offert à l'historien depuis un siècle et demi par la Péninsule Arabique elle-même. Par chance, une sorte de coupe, faite du Nord au Sud, selon le grand axe de l'Arabie, de Damas à Hayil et de là à Riyadh, nous permet d'examiner la structure d'États de types nettement différents. Nous pourrons y observer successivement : l'émirat des Rwala, fragile et incomplet, mais encore fortement imprégné des pures traditions de la vie pastorale; la principauté de Hayil, bâtie par les Al Rechid au XIX^e^ siècle et tombée sous les coups des Wahhabites en 1921; enfin le royaume séoudien, étendu presque aux limites d'un empire qui, par deux fois, au début du XIX^e^ siècle, puis au début du XX^e^ siècle a étonné

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le monde par sa foi puritaine, sa puissance constructive et aussi, il faut le dire, par sa faiblesse interne [1]. Nous trouverons là, on le verra, d'amples sujets de méditation. Des comparaisons établies avec d'autres royaumes arabes jusqu'au Sahara et sur les rives de l'Atlantique nous montreront que les observations faites au cours des deux derniers siècles, dans la pleine lumière de l'histoire contemporaine, sont valables pour les périodes éloignées du passé, sur lesquelles les auteurs musulmans sont souvent, à notre goût, trop avares de détails intéressants.

Un émirat de tribu.

Les Rwala sont partis du fond de l'Arabie depuis trois siècles environ et se présentent encore, lorsque Aloïs Musil les étudie, au début du XX^e^ siècle, sous l'aspect d'une grande tribu encore presque vierge des influences de la civilisation moderne, peu influencée par l'Islam citadin, ayant gardé une grande liberté de mouvement dans le désert, en raison de l'importance considérable de son élevage camelin. Les Rwala, depuis que nous en connaissons l'histoire, oscillent entre le nord du Hedjaz, la région du Djauf, qui marque l'emplacement de leur zone de refuge dans l'intérieur, et les steppes de la Syrie, à la hauteur de Homs et de Hama. Sur ces confins de la vie sédentaire, ils pillent à l'occasion, dans leurs raids, les tribus moutonnières des bords de l'Euphrate qui se sont stabilisées au contact de la vie sédentaire, et voisinent aussi très étroitement avec les États policés, l'empire turc, les administrations française ou britannique en Orient. Ils n'ont donc pu à leur aise développer leur puissance. Il leur a toujours fallu composer avec des autorités dont la force matérielle s'imposait en dernier ressort à la vigueur de la tribu.

Ce qui frappe tout d'abord, si l'on observe la tribu des Rwala, qui va servir de support à un émirat, c'est qu'elle est

1. Cf. chap. VI, l'étude des empires wahhabites.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

trois fois plus nombreuse qu'une tribu normale. Ses fractions sont gonflées à l'extrême de tentes et de troupeaux. Autour de cette tribu, qui possède les chefs, gravitent trois ou quatre tribus secondaires, simples satellites. L'émir est choisi depuis des siècles dans la famille des Eben Chaalan, que chantent et célèbrent, comme les autres grandes familles de chefs les poètes de l'Arabie. Tout le monde en Orient a connu la silhouette d'épervier du vieux Nouri Chaalan, usé, tortueux, impénétrable même, qui fait penser à la vieille figure du matois Mtouggi, ce chef berbère du voisinage de Marrakech. Comme lui, il se sert de la ruse plutôt que de la force. Sa présence à Damas, près des autorités, lui donnera un rang de préséance sur les autres chefs bédouins qui vivent plus à l'écart du pouvoir, avantage dont il saura largement se servir.

Ce qui le préoccupe avant tout dans sa politique bédouine, c'est de tenir dans la steppe, là où il peut, des points d'appui. Pendant cinquante ans, les Rwala se sont efforcés vainement de s'implanter solidement au Djauf, près du grand Néfoud, loin du contrôle des percepteurs et des gouverneurs sédentaires des provinces; mais la puissance des Al Rechid, puis celle des Al Séoud wahhabites, leur a fait lâcher prise. Ils se sont donc rabattus tant bien que mal sur quelques points stratégiques de la steppe syrienne, là où ils pourraient à l'occasion contrôler les mouvements des tribus bédouines qui demeurent leurs rivales comme les Sba. Mais ces tentatives ne connaîtront jamais que des succès temporaires. En réalité, un tel émirat ne peut se développer parce qu'il est jalousé par les cheikhs des tribus voisines qui feraient appel, en cas d'abus trop graves, au gouvernement de la ville. Grâce à des cadeaux habilement donnés, ou sous la menace d'une émigration dans les pays voisins, ces rivaux obtiennent toujours la restitution plus ou moins complète de ce qui leur a été un instant enlevé ou contesté.

L'émir, pour faire exécuter ses ordres et conduire sa politique, n'a guère qu'un groupe d'esclaves et les guerriers

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de sa nombreuse et forte tribu. Il respecte le droit de la tribu et ne l'a point confisqué à son propre profit Sa force n'est faite que de celle de ses frères, et, si puissant soit-il en apparence, il s'identifie avec eux. Quels que soient les égards que lui témoignent, souvent par ignorance de la nature véritable de sa force, les autorités sédentaires, il n'est jamais parvenu à la complète indépendance; il nous prouve à l'évidence qu'un émirat bédouin ne peut prospérer que loin des frontières des États organisés. Il lui faut les solitudes de l'intérieur pour acquérir une force propre et s'imposer sans conteste aux tribus plus faibles. Vivant trop près de la ville, le cheikh des Rwala n'est qu'une caricature d'émir bédouin indépendant.

L'État des Al Rechid.

Pour comprendre comment ont pu se maintenir dans l'Arabie intérieure des États dignes de ce nom, au milieu des tribus, il est nécessaire de voir, avec plus de détails que nous ne l'avons fait jusqu'ici, en quoi l'intérieur de cette péninsule diffère de toutes les autres régions parcourues par les nomades d'Orient et d'Afrique. Le nombre des villes et des établissements sédentaires qui gardent une certaine prospérité, en raison de la culture du palmier, crée ici en effet, pour les gouvernements bédouins, des possibilités de fixation au sol qui ne se trouvent nulle part ailleurs. Les conquêtes qu'ils peuvent y réaliser ont l'immense avantage d'être séparées des zones périphériques de la péninsule par de vastes déserts. La marche des armées ennemies, provenant des grands États sédentaires, y serait si coûteuse qu'elle décourage à l'avance les chefs militaires ménagers de la vie de leurs troupes. Les pasteurs se trouvent donc plus qu'ailleurs chez eux dans ces établissements de l'intérieur. La prise de possession de ces oasis par les Bédouins est chose constante, impossible même à éviter, et sans doute en a-t-il toujours été de même. De nos jours, toutes les petites oasis du Gasim, du Nejd central

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et de l'ouadi Dawasir sont chacune dominées par une petite dynastie bédouine, presque toujours d'origine Anézé. La région du Hasa, sur les bords du golfe Persique, était d'autre part aux mains de puissantes familles originaires des Beni Khaled jusqu'à ces dernières décades. Les chefs des oasis s'appuient naturellement sur les tribus bédouines du voisinage qui leur permettent d'exercer d'une manière durable leur domination sur les sédentaires. Quant à ces sédentaires, beaucoup se donnent eux-mêmes comme originaires d'une noble famille arabe sédentarisée depuis longtemps, « les Beni Temim ». A la vérité, on invoque toujours dans les oasis le nom de ces honorables prédécesseurs, parce qu'il faut bien se trouver devant les nomades si attachés à leur origine, un ancêtre dont le nom soit pris en considération. Mais chez les pasteurs, nul n'est dupe de la valeur de ces prétentions ridicules des sédentaires méprisables; c'est dire qu'on n'attache pas beaucoup d'importance en tribu à la pureté de race de ces innombrables Beni Temim. D'autant plus que le groupe authentique qui perpétue le nom de cette tribu déjà connue au temps du prophète se trouve aujourd'hui établi auprès de Bagdad et est entièrement coupé du grand désert.

Comment vivent, s'organisent ces sédentaires d'oasis qui constituent sans doute la partie la plus nombreuse de la population de l'Arabie elle-même ? C'est ce que nous savons mal. Peu de voyageurs européens ont consenti à observer avec attention cette population de petites gens sans prestige; sans doute, parmi eux, se trouve-t-il un certain nombre de nomades rejetés de la vie au désert par leur misère et qui sont venus tant bien que mal s'agréger aux véritables cultivateurs. Dans les villes, on désigne souvent du nom de *Seffafir* cette population hétérogène, dans laquelle prédominent les marchands et les artisans. Ce que nous savons du moins, c'est que, livrés à eux-mêmes, ces sédentaires seraient volontiers, comme les Berbères du Maghreb, enclins à la conservation de vieux cultes et de traditions antérieures à l'Islam. Ils révèrent des arbres

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sacrés aux branches desquels ils suspendent des chiffons, tout semblables encore sur ce point aux Berbères du Maghreb. Ils pratiquent le culte des saints, et l'on dit aussi qu'à toutes ces pratiques hérétiques ils joignaient, avant la réforme religieuse du Wahhabisme, certaines dépravations morales; leurs femmes, en particulier, se livraient facilement à la prostitution. On sait que les petites villes sédentaires, au voisinage des tribus bédouines, ne sont pas des sanctuaires de la vertu. Qu'on se rapporte à l'exemple de ce que sont de petites agglomérations à la limite du désert d'Algérie, comme par exemple Aflou, et l'on imagine ce qu'il en est.

C'est dans ce cadre géographique et social très particulier que devait se développer au XIXe siècle l'État des Al Rechid, appuyé sur les tribus nomades des Chammar. Les Chammar sont, nous le savons, pour la plupart de grands nomades qui entourent solidement les montagnes d'Eja et de Selma, dans le nord de l'Arabie centrale, adossées au petit Néfoud. Les quelques sédentaires de cette zone ne pouvaient naturellement lutter contre eux, étant bien plus faibles encore que ceux du Gasim, tout voisin, qui n'ont jamais pu conquérir leur indépendance sur les Bédouins.

Vers le XVIIe siècle, commandait, dans le pays où s'est développé plus tard Hayil, un chef d'origine bédouine, Behig, de la tribu des Sembes. Son château s'élevait dans la palmeraie d'Agdé, célèbre encore par le poids de ses régimes de dattes. Behig fut un jour vaincu par la tribu des Abdé et dut partir avec les siens en Djéziré. Nous trouvons les débris de sa tribu presque mêlés aux sédentaires, non loin de Kirkouk, ayant sans doute perdu jusqu'au souvenir de leur grandeur passée. Behig parti, les Abdé exercèrent l'autorité à sa place, et le pouvoir, chez les sédentaires, appartint à des cheikhs de la famille des Al Ali, du clan Djafré des Abdé. Leur puissance s'était concentrée à Gofar et ils y avaient fixé, pour les servir et mettre en valeur leurs biens, de nombreux esclaves, dont une partie est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

restée sur place, libérés par leurs soins, lorsqu'ils cessèrent plus tard d'exercer le pouvoir suprême. Vint en effet bientôt l'affaiblissement de ce groupe guerrier qui dut céder la place aux Al Rechid, leurs cousins, d'un autre clan des Abdé. Nous conterons très succinctement l'histoire de l'émirat qu'ils ont fondé, en prévenant charitablement le lecteur que ce simple schéma n'est qu'un pâle résumé d'événements extrêmement complexes, comme tous ceux qui se succèdent dans ces minuscules cités si agitées de l'intérieur de la péninsule. Si sa patience se lasse au récit abrégé de cette « histoire arabe », il apprendra par là même à connaître l'un des aspects de la vie de l'Orient.

Abdallah Eben Rechid, un cousin des Al Ali, allié par les femmes à leur cheikh, avait dû s'exiler vers les fleuves, à Hilla. Afin de revenir au pays, il s'était lié d'amitié avec les Al Séoud revenus récemment au Nejd après la conquête égyptienne dans la petite ville de Riyadh, qui devait remplacer pour eux leur capitale détruite de Deria. Abdallah Eben Rechid ayant réussi à favoriser le retour dans son pays de l'émir Faysal Eben Séoud [1], vers 1835, obtint de ce dernier le titre de gouverneur de Hayil et réussit à chasser ses cousins, les Al Ali. Ceux-ci, comme l'avait fait Behig, s'enfuirent au désert, reprirent la tente de poil et allèrent grossir par la suite les campements des émigrés Chammar de Djéziré. Les Turcs, soucieux de ne pas laisser, comme nous le verrons, se reconstituer la théocratie wahhabite, revinrent en Arabie en 1837, afin de chasser les Al Séoud. Abdallah Eben Rechid sut profiter de cette circonstance. Libéré du contrôle de son suzerain, il s'empara de Gofar, centre de la puissance des Al Ali et confisqua leurs biens. Il utilisa à son profit deux cent cinquante Turcs déserteurs qu'il trouva plus ou moins abandonnés dans le désert, victimes des attaques incessantes que dirigeaient les Bédouins contre les armées de la

1. Cf. plus loin, chap. VI, l'histoire de la domination wahhabite au Nejd.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Sublime Porte. Grâce à cet appui qui lui donnait une force incomparable, Abdallah développa Hayil et sa forteresse. Il mourut en 1847, étant parvenu à changer peu à peu à l'égard des Al Séoud sa position de vassal, pour faire figure de chef indépendant.

Son fils, Talal, régna de 1847 à 1868. Il nous apparaît déjà comme un véritable émir, qui l'emporte d'ailleurs plutôt par la politique que par la force. L'abandon par la France de Mehemet-Ali en 1840 avait eu pour conséquence le départ des garnisons égyptiennes du Gasim, où elles s'efforçaient d'empêcher par l'occupation la renaissance du pouvoir wahhabite, dont l'ascension rapide avait tant effrayé l'Islam conservateur au début du XIXe siècle. Talal, dont le père avait joué habilement entre les Turcs et les Al Séoud dans les dernières années, trouva de grandes facilités dans l'état d'anarchie qui régnait dans le Nejd central. Il s'affranchit complètement de la souveraineté de Riyadh, sans rompre d'ailleurs ouvertement avec le wahhabisme, et continua de développer Hayil et les oasis voisines. Le pays avait été ruiné par des guerres contre les Wahhabites. Le commerce était mort. Il avait le champ libre dans le désert pour le rétablir. Sous son règne, des caravanes s'organisèrent régulièrement d'Irak sur Hayil et se substituèrent à celles qui, dans les années précédentes, s'arrêtaient à Riyadh, sur la route de Koweit à la Mecque. Bientôt, il monopolisa même à son profit la caravane du pèlerinage venant d'Iran et de Mésopotamie. A l'aller comme au retour, les pèlerins payaient des taxes qui leur valaient la « protection » des tribus bédouines dont ils avaient si grand peur, et que les Al Rechid étaient assez forts pour intimider. Les chefs arabes ont toujours su jouer de cette crainte qu'inspiraient leurs tribus. Aujourd'hui encore, en Afrique du Nord, on parle en frémissant de ces terribles Ouled Hebb Er Rih, les « enfants du souffle du

Fig. 17. — IBN SÉOUD *présidant à une danse sacrée dans sa capitale de Riyadh. (Atlas-Photo.)*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vent ». Leurs embuscades mettaient en péril sinon la vie, du moins les quelques richesses qu'emportaient sur eux les Musulmans se rendant pieusement à la maison d'Allah pour s'acquitter de leurs aumônes. En même temps, Talal Eben Rechid conquérait le Djauf et les oasis de Khaïbar et de Teïma. On dit que Talal se suicida en 1868. Ses six fils devaient d'ailleurs, comme lui, périr tous tragiquement.

A la mort de Talal suivit une courte période d'anarchie, pas assez grave cependant pour affaiblir le petit État, déjà solidement bâti. Meteb, frère de Talal, lui succéda, mais fut tué par son frère Bender, cependant que tous ses parents se sauvaient chez les Al Séoud à Riyadh où, selon la tradition, ils trouvèrent un cordial appui. Souvent ces incessantes révolutions de palais à l'intérieur des familles régnantes des petites villes d'Arabie ont pour conséquence la fuite éperdue de tous les proches parents de la victime vers la maison protectrice d'un émir voisin. Ainsi, chaque chef puissant a toujours à sa disposition, dans sa maison, une ample collection de représentants de toutes les familles régnantes, si compliquées, si divisées, des villes voisines. C'est grâce à ces réfugiés de toutes provenances et de toutes allégeances qu'il peut toujours intervenir aisément chez les voisins en soutenant à l'occasion un prétendant qui lui soit dévoué et qui s'engagera, s'il réussit à ressaisir le pouvoir, à demeurer fidèle vassal du suzerain. On voit ici comment l'institution bédouine de l'hospitalité et de la protection de l'opprimé devient bien vite un des éléments essentiels de la politique de domination des chefs : elle

Fig. 18. — L'AUTOMOBILE D'UN CHEF, ÉQUIPÉE POUR LE DÉSERT. — *De chaque côté, sur les marche-pieds, des caisses en zinc contenant de l'eau ou de l'essence. A l'avant, à droite, le chef ; à l'arrière, les nègres (esclaves) qui ont leurs mousquetons cachés dans la voiture. Très près du chef, son faucon, ébouriffé par le vent. (Photo de l'Auteur.)*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

prépare l'existence d'une sorte de féodalité, qui malheureusement ne peut s'établir que par l'anarchie du voisinage et grâce aux révolutions de palais.

Au milieu de ces désordres, Mohammed, fils de cet Abdallah Eben Rechid qui avait été le premier fondateur de l'émirat de Hayil, intervint alors et prit le pouvoir pour lui-même. Conducteur habile de la caravane, assuré d'une grande popularité parmi les sédentaires, puisqu'il faisait prospérer leurs intérêts commerciaux, doté d'un grand prestige auprès des tribus voisines, Mohammed, qui avait appris les discordes de Hayil, eut bien vite fait d'arriver, avec des effectifs nombreux et dévoués. Ces forces lui permirent de tuer son parent Bender, et, conformément à la tradition, d'exterminer tous ses frères et cousins qui n'avaient pu s'enfuir à temps chez de petits princes rivaux. Sage précaution qui fait penser au meurtre des reines rivales par les abeilles, comme cela se pratique dans une ruche bien conduite.

Pendant ses vingt-sept années de commandement, Mohammed, débarrassé de tout compétiteur, ne cessa d'étendre ses domaines. Tout d'abord, les Rwala s'étaient alliés aux Turcs pour intervenir dans le Djauf. Il eut l'habileté, car il préférait la diplomatie et l'argent aux risques des combats, de corrompre le gouverneur turc et de reprendre ainsi la plus grande partie des villages de cette dépression située sur la route de Syrie. En effet, la garnison algérienne qu'avaient laissée les Turcs dans le Djauf se rendit odieuse aux sédentaires, et en fut chassée avec l'appui des Chammar. Avec la même habileté, il entretint les discordes dans la famille des Al Séoud et parvint à s'imposer en 1887 comme leur suzerain. Toutes les villes du Gasim lui rendent alors hommage, et ses chefs lui sont dévoués. Il perçoit la *khawa* sur les petites tribus, jusqu'aux lisières des Hauran et à Palmyre. Dix mille pèlerins passent chaque année dans sa ville où il a installé des marchands persans. Des Européens séjournent chez lui, comme le Français Huber, qui devait être assassiné à Djeddah, des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Allemands comme Euting et des Anglais qui observent l'Arabie. Ils sont sous sa protection, et il reçoit d'eux volontiers des cadeaux. Son nom seul suffit à faciliter leurs déplacements dans ce pays, jusqu'alors si jalousement fermé aux voyageurs infidèles.

Mais pour que les Al Rechid devinssent vraiment d'une manière durable les maîtres du pays, il eût fallu aussi qu'ils pussent disposer d'un port sur le golfe Persique, afin de recevoir librement le riz et les grains qui viennent de l'Inde. Mohammed Eben Rechid pensait surtout à Koweit, et les attaques qu'il dirigea contre cet émirat furent d'ailleurs la cause indirecte de la perte du sien.

Mohammed Eben Rechid, toujours désireux de vaincre par la politique et l'intrigue plutôt que par les armes, avait mis en liberté un des chefs des Al Séoud, Abderrahman Eben Séoud, qu'il avait longtemps gardé dans sa maison, afin qu'il pût, au jour favorable, soumettre en son nom les provinces qu'avaient gouvernées ses ancêtres, manière commode d'ajouter le Nejd aux vastes territoires qu'il contrôlait déjà. Mais Abderrahman Eben Séoud ne suivit pas la voie qui lui était tracée. A peine libéré pour jouer le rôle politique qu'on voulait lui confier, il entra en lutte avec le représentant des Al Rechid au Nejd, Sélim Eben Soubhan, et bientôt se sauva à Koweit chez les émirs de la famille des Al Sebbah qui le reçurent en 1891. C'est chez ceux-ci que devait se développer cette profonde hostilité entre d'une part Abderrahman Eben Séoud et son fils Abd el Aziz, le futur grand roi d'un empire nejdien restauré, et d'autre part les Al Rechid, déjà sur leur déclin.

Mohammed Eben Rechid meurt en 1897, après vingt-sept ans de règne. Aussitôt après sa disparition, s'ouvre une période d'anarchie dans laquelle vont se disperser en quelques années toutes les conquêtes et toutes les richesses amassées habilement par trois chefs successifs. C'est Abd el Aziz Eben Rechid, fils de Meteb et frère de ce Talal qui avait été assassiné en 1868, qui prend le pouvoir. Homme

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de guerre avant tout, il voudra, à l'inverse de ses prédécesseurs, résoudre toutes les difficultés par la force et finira, après plusieurs échecs, par mourir lui-même dans un combat. Reprenant d'autre part sans habileté la politique de son prédécesseur, il lâche à nouveau, pour les utiliser, les otages de la famille des Eben Séoud, qui sont nombreux dans les murs de sa ville. Mais, une fois encore, ceux-ci refusent de le servir. Les uns s'en iront auprès d'Abderrahman Eben Séoud, à Koweit; d'autres se rendront chez le chérif de La Mecque qui cherche à profiter des embarras de l'émir de Hayil pour essayer de reprendre de l'influence sur l'Arabie centrale, une influence que ses ancêtres avaient par instant exercée. Comme les Al Sebbah de Koweit bénéficient de plus en plus de l'appui des Anglais contre les Turcs, Abd el Aziz cherche l'appui de ces derniers, pour ouvrir par les armes cette porte de la mer, de laquelle lui viendraient non seulement des vivres, mais des armes et des munitions. Cependant qu'il multiplie ses attaques sur la côte du golfe Persique, un soulèvement général éclate au centre du Nejd. En effet, en 1902, le jeune Abd el Aziz Eben Séoud escalade les murs de Riyadh, y tue le gouverneur et commence de rétablir sa famille dans sa puissance ancienne. Appelé par son valeureux fils, le vieux cheikh Abderrahman quitte son exil de Koweit pour reprendre son rang. En 1906, Abd El Aziz Eben Rechid périt dans un combat contre les Al Séoud.

Aussitôt éclatent des luttes intestines dans la famille des Al Rechid, qui, à la vérité, ne cesseront plus pendant quinze ans. Meteb, fils d'Abd el Aziz Eben Rechid, veut prendre le pouvoir, mais il est combattu par son parent Soultan, fils de Hamoud El Obeid. Meteb et deux de ses frères sont massacrés. Le plus jeune, Séoud, un petit enfant de huit ans, se sauve sur une chamelle emmenée par un vizir, originaire de la famille des Eben Soubhan, famille d'affranchis dont le rôle n'a cessé de croître. Pendant ce temps, les Al Séoud reprennent aux Al Rechid le Gasim. Khaïbar échappe au contrôle des Chammar, les caravanes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

abandonnent Hayil et font arrêt désormais au Gasim. C'est la ruine économique. Le pouvoir des chefs des Chammar ne subsiste plus qu'avec l'appui des Turcs. Bientôt, d'ailleurs, Soultan périt assassiné (1908).

Le petit Séoud, fils d'Abd el Aziz Eben Rechid, revient de La Mecque protégé par deux de ses oncles maternels, Hamoud et Zamel Eben Soubhan. Tous deux, fortement teintés de sang noir, se disputent la prééminence dans l'émirat bédouin, où ils jouent le rôle de maires du palais. Le premier est assassiné par le second. Zamel se conduit comme un régent et les Eben Rechid, mis en tutelle, ne comptent plus guère devant cet ambitieux. Cependant la décadence de l'émirat se poursuit : les Rwala prennent le Djauf et Teïma est occupé par les Turcs. Une politique habile pourrait peut-être encore cependant redresser la situation de l'État bédouin, car les Turcs, inquiets de la renaissance séoudienne au centre du Nejd, se serviraient volontiers encore des Al Rechid. Mais Zamel, à son tour, est assassiné par un de ses parents, Séoud. Tandis que les petites villes voisines se rallient à un descendant des Al Rechid par opposition aux vizirs de la famille des Soubhan, Séoud essaiera encore de jouer double jeu entre les Turcs et les Anglais. La grande guerre vient d'éclater et l'empire britannique semble faire fond sur Eben Séoud, cependant que les Turcs et les agents allemands en sont réduits à compter sur les Al Rechid malgré leur décadence. L'Angleterre et l'Allemagne utilisent au mieux leurs agents, tous bons connaisseurs de l'Arabie. Aloïs Musil, l'explorateur de l'Arabie et l'ami des Rwala, qui est mobilisé dans l'armée allemande, est utilisé auprès des Chammar et cherche à préparer tout d'abord la réconciliation des émirs rivaux. Il a affaire à forte partie, car il trouve dans le camp adverse Lawrence et Philby. Les premiers engagements militaires sont cependant de nature à décevoir les Séoudiens. Le capitaine Shakespeare, agent britannique, qui sert de conseiller à Abd el Aziz Eben Séoud, est tué en 1915, dans un premier combat. La collaboration anglo-wahhabite

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

se trouvera par là compromise, mais l'émir de Hayil, Séoud Eben Soubhan est mis en déroute et ne sait guère profiter de l'occasion. Il semble bien que sa préoccupation essentielle soit alors de faire massacrer tous les membres de la famille des Eben Rechid qui sont en son pouvoir, afin de demeurer seul maître de l'État bédouin. Cette politique, qui lui aliène les tribus guerrières, ne réussit pas et il doit s'enfuir en Irak en 1916, avant de périr assassiné, en 1919.

Cette fois, la décadence est définitive. Un dernier émir, originaire de la famille régnante Séoud Eben Rechid, tente de gouverner avec l'aide de son beau-père, Egab Eben Edjel, cherchant appui auprès du chérif de La Mecque, à la fois contre les Rwala, et contre Eben Séoud. Il parvient aussi à reprendre le Djauf, mais il est assassiné par Abdallah Eben Talal Eben Rechid en 1920, lequel subit d'ailleurs aussitôt le même sort. Les Chammar vont s'entendre à cette heure suprême pour nommer Abdallah, fils de Meteb Eben Rechid; mais il est trop tard : les Al Séoud, demeurés tout-puissants, et qui se sont tenus sagement à l'écart de la guerre mondiale, ont juré cette fois d'en finir avec Hayil. Ils organisent une attaque concentrique, avec le support des Rwala au nord, le concours de Faysal ad Dawich, chef irrésistible de la tribu des Moteïr, s'avancent par le sud et s'emparent de la ville de Hayil en 1921. De nombreux contingents bédouins, déjà sûrs de la défaite, se sont enfuis en Irak pour y retrouver appui auprès de leurs frères émigrés. D'ailleurs, le roi Faysal, fils du chérif de La Mecque, nouveau maître de ce royaume des deux fleuves, accueille avec faveur les fugitifs, ennemis des Séoudiens, ses adversaires. D'autres Chammar s'engageront dans les méharistes de Syrie ou de Transjordanie, et c'est auprès d'eux que nous trouverons les meilleurs informateurs de la vie de cette petite principauté.

Le vainqueur de Hayil, Abd el Aziz Séoud nomme, comme gouverneur de la ville, Brahim, de la famille des Eben Soubhan, non sans avoir rassemblé en otages, dans ses châteaux de Riyadh, les débris encore saisissables de la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

famille des Al Rechid. Ceux qui tenteront de s'échapper seront tués sans merci. Les Chammar, cependant, n'abandonnent pas tout espoir. Ils reconnaissent comme héritier des émirs de Hayil un certain Mhammed Eben Abd el Mahsen El Fheid, qui, après s'être marié à une fille des Chammar, vit en Djéziré, sous la tente de poil de ses frères, les Abdé. L'évolution de l'émirat bédouin est ainsi achevée. Après un siècle de gloire, le pouvoir politique d'une famille de chefs, sortie d'une tente de pasteurs, revient à ses origines, renonce aux grandes ambitions et s'enferme à nouveau dans la pure tradition bédouine.

Structure de l'émirat bédouin.

Au moment où disparaît la puissance des Al Rechid, emportant d'ailleurs l'amer regret de presque tous les Chammar, jetons les yeux sur le petit État bédouin, construit au prix de tant d'efforts, en soixante ans, par trois émirs successifs et que vingt années de discordes intérieures ont si aisément ruiné.

La petite cité de Hayil, qui a servi de base à l'émirat, s'est développée en l'espace de trois générations. Nous trouvons à l'origine de cette agglomération deux quartiers nobles habités par les Abdé, un quartier du château des Eben Rechid, et tout près un souk de marchands. C'est autour de ces points d'appui que va s'accroître le peuplement de la ville.

Très vite s'élève et s'étend, avant toutes les autres constructions, le château de Barzan, dont les murs de terre se multiplient et qui pointe sa tour, *Mechrefé*, pour que les guetteurs puissent observer à grande distance l'horizon. Cette tour est célèbre dans tout le désert. Il ne s'agit là, d'ailleurs, que de constructions de terre, fragiles, périssables comme l'émirat lui-même. Que de fortes pluies surviennent au cours de l'hiver, et chacun redoute que sa maison s'effondre sur sa tête. L'émir, tout comme les autres, ne se sent plus à l'abri dans son château les jours

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de grande pluie, et il a hâte alors d'aller camper à l'extérieur sous une tente, comme un Bédouin qu'il est resté. Près du château, se dessine une grande place, le *mrah*, sur laquelle viennent s'agenouiller les chameaux de la caravane. C'est comme le port d'une cité maritime. Toutes les nouveautés de l'extérieur y aboutissent. Aussi les badauds s'y groupent-ils en permanence et échangent des nouvelles. Du mrah part une rue de marchands et d'artisans, venus même de la Perse et de l'Irak. C'est par là que pénètrent les influences étrangères à l'Arabie. Un petit groupe de maisons, construites à la belle époque, s'observe tout près du château : celui des mercenaires, surtout des soldats tripolitains engagés au service de l'émir. Ceux-ci, comme les Turcs ou les Yéménites qui se joignent à eux, sont souvent des déserteurs, ayant appartenu aux grandes armées qui ont essayé, sans grand succès durable, de pénétrer ou de séjourner dans l'Arabie intérieure. L'ensemble de ces quartiers qui composeraient ce qu'on pourrait appeler la vieille ville, si celle-ci avait eu le temps de vieillir, constitue un ensemble cohérent qui se défend par sa masse, et que des murs à l'allure de remparts protègent dans des conditions telles qu'il est possible de fermer les souks, c'est-à-dire la rue des marchands, pour les protéger des voleurs.

Plus tard, lorsque le commerce aura enrichi la cité, celle-ci commencera à s'étirer en longueur. La rue des marchands se prolonge; leur habitat se fixe de part et d'autre des boutiques, loin des quartiers bédouins. Puis, comme dans toutes les villes musulmanes, se constitue vers la porte principale d'accès à la cité le quartier habité par les gens qui vivent du commerce des caravanes et de l'équipement des chameaux, du ravitaillement en bétail et en grains. Ce sont les quartiers voisins de Bab Semah. A l'écart encore, se bâtit le quartier des esclaves. A la vérité, ceux-ci n'ont pas de maisons à proprement parler, mais des sortes de petits cantonnements où ils vivent groupés par dix ou quinze, passant toute la journée au château ou au service de l'émir et revenant coucher dans leur ergas-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tule. Peu à peu, d'ailleurs, par la croissance naturelle de la ville, le quartier des esclaves finira par se rejoindre aux autres. A ce moment, la cité abrite près de 20 000 habitants. Dans la période de décadence, vers 1913, lorsque la ville risquera d'être attaquée par des tribus que l'émir ne tient plus fermement sous son autorité ou lorsqu'on redoutera le pillage qu'organiseraient les Eben Séoud, l'émir fera construire un immense rempart de forme rectangulaire qui protégera tous les établissements sédentaires de la ville sans distinction d'ancienneté. A chaque porte, un gardien appointé par l'émir se tiendra en permanence, habitant même avec sa famille dans une construction de la porte. A la même époque aussi on voit s'élever, à quelque distance du château, une importante maison à étages, c'est celle des Soubhan, les maires du palais, les vizirs à la peau colorée.

Cependant que la ville s'étend, un brassage toujours plus intime des habitants devient sensible. Les Bédouins des quartiers nobles s'éparpillent peu à peu. Il se produit un mélange qui fait disparaître dans une certaine mesure les liens des tribus pour consacrer l'apparition de nouvelles unités qui s'observent dans toutes les villes musulmanes; ce sont les quartiers qui ont leur hiérarchie sociale particulière, et se suffisant dans bien des cas à eux-mêmes. Chacun d'eux est doté des boutiques essentielles au ravitaillement journalier, des mosquées et des écoles qui lui sont nécessaires.

La fusion est loin d'être réalisée, toutefois, entre les habitants. A cette période si avancée du développement de l'esprit citadin il subsiste, en effet, dans la ville, trois classes sociales distinctes. D'abord sont les nobles, les Bédouins d'origine qui sont censés servir de soutien à l'émir. Parmi eux, les Chammar en général, et surtout les Abdé, l'emportent en considération sur les autres. Après eux, beaucoup plus bas dans la hiérarchie, viennent les marchands et les artisans. Certains proviennent, nous l'avons vu, de l'étranger, et il se trouve parmi eux souvent des Chiites,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des hérétiques d'Irak et de Perse. Les riches commerçants sont relativement respectés, mais certaines catégories d'artisans sont au contraire tout particulièrement méprisées. Si l'on a quelque considération à l'égard d'un habile forgeron, capable de réparer les armes, on considère comme intolérable la présence de certaines industries dégradantes. L'émir avait voulu, en un temps, faire venir des tisserands sédentaires, originaires du Djauf, mais les protestations ont été telles qu'il a dû renvoyer ces hommes qui, par leur présence, déshonoraient une ville bédouine, car un métier à tisser entre les mains des hommes est une chose infâme. La troisième catégorie sociale est formée des esclaves, dont le nombre avec le temps dépassera le millier. Nous avons dit que, lorsque les émirs sentiront la fin prochaine de leur autorité, ils se hâteront d'affranchir tous ces esclaves pour qu'ils ne tombent pas, comme un bétail razzié, entre les mains des princes wahhabites. Il faudrait sans doute mentionner une quatrième catégorie sociale constituée par les savants et les hommes qui vivent de la religion. Ceux-ci se recrutent, pour la plupart, parmi les sédentaires, des descendants de commerçants ou d'artisans. Nous dirons l'importance considérable de leur rôle.

L'émir tient solidement en main les éléments nobles qui font sa force. Il n'admettra pas que l'hospitalité bédouine soit donnée dans la ville à quelque voyageur que ce soit par un autre que lui. Ainsi exercera-t-il un contrôle sur les relations extérieures et empêchera-t-il, dans une certaine mesure, les émirs voisins de s'introduire par leurs agents dans la cité et d'y semer la division. De là l'importance des locaux d'hospitalité dans le palais. Il y a une salle des hôtes, un *médif* pour l'été et un autre pour l'hiver. Un vieux nègre, très décoratif, sert de maître de cérémonies, et son rôle est des plus importants. Le plateau de l'hospitalité, en cuivre massif, est si lourd qu'il faut quatre hommes pour le porter. Il comporte, par un perfectionnement qui fait l'admiration des Bédouins, de petits cure-dents en cuivre attachés par une chaîne sur les bords. Ce plateau est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

connu dans toute l'Arabie, possède son nom propre.

On compte parfois huit cents hôtes de l'émir, surtout lors du passage des caravanes. Il faut alors huit charges de chameau complètes de riz pour les nourrir. Autour de l'émir, se constitue tout naturellement une sorte de petite cour, dans laquelle bouffons et poètes jouent leur rôle autour des hôtes.

L'émir confisque le droit bédouin à son profit et c'est lui-même qui l'interprète au bénéfice des hommes libres de sa tribu. Pour les tribus plus lointaines qu'il ne peut commander directement, il laisse la liberté d'interprétation mais il prévient les tribus que, si les jugements rendus ne sont pas en accord avec ceux qu'il souhaite, les Bédouins indociles seront l'année suivante privés de bons pâturages. Les sédentaires de Hayil et des autres établissements ne relèvent que de la loi coranique, et sur celle-ci on ne peut exercer de contrôle aussi rigoureux. Il faut donc que l'émir accepte de partager sur ce point son autorité avec les hommes de religion.

Quant aux ressources budgétaires, l'émir impose aux tribus extérieures un impôt du cinquième du revenu. Il frappe de lourdes taxes les marchands pour assurer la protection de leurs caravanes. Il fait payer à chaque pèlerin qui utilise la caravane du Hajj vers La Mecque une redevance de trente medjidiés à l'aller et de quinze au retour, en échange de quoi il lui doit une protection absolue. En fait cependant, à plusieurs reprises, le pèlerinage, surtout celui qui vient des villes chiites, est attaqué en cours de route, et il arrive que la Perse refuse dans ces conditions de laisser partir pour La Mecque ses pèlerins.

L'autorité de l'émir, que les Bédouins désignent toujours d'ailleurs sous le nom traditionnel de *cheikh*, est en principe absolue. Il n'y a pas auprès de lui d'organisation municipale dans laquelle collaboreraient les familles libres, ni même de corporations des métiers sous la forme traditionnelle connue dans l'Islam selon les prescriptions de la *hisbah*. Près de l'émir se trouve souvent un adjoint, une sorte de conseiller, un ministre si l'on veut, qui prend le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nom de *jelis*, jusqu'à ce que celui-ci devienne dans les dernières années tout-puissant. Le service domestique et domanial de l'émir est assuré par quelques familles nobles et plusieurs centaines d'esclaves. Parmi les uns et les autres se recrutent des cavaliers et les commensaux auxquels on donne le nom de *regagil ech cheikh*. Il y a d'autre part des soldats d'escorte, *sgourt*.

Au nombre des hommes du cheikh sont le porte-drapeau, l'écrivain et le bourreau. Celui-ci égorge les gens. Dans la foule des serviteurs, *Kheddam*, qui sont des noirs, on distingue les préposés aux hôtes du château, le portier, le préposé au pain et aux provisions. Les femmes du cheikh ont à leur service les eunuques et diverses catégories de servantes, peigneuses, laveuses, couturières. Dans une catégorie un peu à part sont les hommes d'affaires au service de l'émir. Des marchands persans, un Juif converti venant de Bagdad, ce dernier homme intelligent, le seul peut-être qui, au dire des voyageurs européens, se représente dans cette petite ville perdue ce qu'est le monde extérieur. Il entretient de bonnes relations avec les Chrétiens de passage, lorsqu'entre 1860 et 1900 les cheikhs en accueillent volontiers. Chez ce Juif converti se trouve une belle salle d'hospitalité décorée d'oiseaux et d'animaux. Pour que les prédicateurs wahhabites ne puissent pas crier à la *bidaa*, à l'innovation hérétique et à la violation des lois religieuses devant cette figuration d'êtres créés, on a pratiqué sur le cou des oiseaux et des gros animaux une entaille bien visible qui montre bien qu'ils sont égorgés et qu'ils ne sont donc pas des représentations d'animaux vivants. Ainsi la loi religieuse est sauve.

C'est qu'en effet les influences religieuses ne sont pas de celles qu'on néglige dans une petite ville d'Arabie soumise à un cheikh de tribus au voisinage du grand foyer wahhabite du Nejd. Observons que dans cette ville où les Bédouins d'origine ont en principe seuls le pouvoir et le droit à la parole, il existe un nombre considérable d'établissements religieux. Dans les dernières années, on peut y

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dénombrer deux écoles où l'on enseigne la théologie, plusieurs mosquées du vendredi et cinquante petites mosquées où se rassemble une foule que l'on ne croirait pas si pieuse à première vue. Cela s'explique aisément. Tous les sédentaires trouvent dans la religion une sorte de rempart contre les exigences parfois lourdes des nomades. De plus, la religion est le moyen dont dispose le wahhabisme pour ruiner l'État bédouin. Même Mohammed Eben Rechid, le grand émir, devra toujours tenir compte, dans son comportement, des réactions soupçonneuses des savants et des prédicateurs. Si l'un des hôtes européens se permet de chanter à haute voix ou de fumer à l'extérieur, il lui donne amicalement le conseil de s'abstenir de ces fantaisies hors de sa présence à lui, l'émir, qui a l'esprit large et comprend tout. De semblables gestes sont, en effet, très mal interprétés par les puritains toujours aux aguets, ennemis par surcroît du cheikh, si puissant soit-il. Ceux-là d'ailleurs méprisent ostensiblement les Chrétiens, les Juifs et les Chiites de passage. Un wahhabite et un savant chiite ne peuvent pas s'accroupir sur le même tapis, car ils se considèrent l'un et l'autre comme souillés par le voisinage de leur adversaire. On sent bien cependant que cette influence religieuse s'exerce par une sorte de pression extérieure. Le soir, après le dîner, l'émir et ses hôtes prient les esclaves de se mettre à faire des tours d'acrobates, d'imiter les cris des animaux et d'organiser en privé une véritable scène de cirque dans laquelle de sérieux accrocs sont faits à la bonne tenue, voire même à la pudeur. Sur ces entrefaites, un *Khatib*, un prédicateur, se fait annoncer, et tout le monde doit à la hâte se rhabiller, reprendre une allure décente, et c'est en maugréant que l'on accueille avec force démonstrations de respect ce fâcheux trouble-fête devant lequel chacun sort son chapelet. Les parents du cheikh et ses fonctionnaires ne se font pas prier pour boire chez eux le champagne apporté par les hôtes européens. Quant à la licence des mœurs dans la ville, elle est proverbiale et de nombreux enfants adultérins abandon-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nés à la porte des mosquées justifieraient dans un pays policé l'organisation d'un véritable orphelinat. On comprend que chaque jour des incidents éclatent entre les Wahhabites soupçonneux et les Bédouins irréligieux. Un jour, c'est un homme de tribu, un Rweili, sorti de son désert, qui fume sa pipe sous le nez de l'émir, à la grande fureur des théologiens. Un autre jour, c'est un artisan qui se voit interdire la porte d'une mosquée parce qu'il a, la veille, acheté une montre d'origine russe à l'intérieur de laquelle se trouve le portrait de la Tsarine!

Parfois, toutes ces querelles intérieures s'oublient et la cité entière est soulevée par un élan unanime, lorsqu'il s'agit par exemple de préparer un grand ghazou. L'émir va alors jusqu'à mobiliser, sur 20 000 habitants, 5 à 6 000 combattants. Parmi ces derniers, on compte naturellement les Bédouins d'origine, mais aussi les artisans et les commerçants dont la présence dans la ville n'est pas indispensable pour des raisons économiques. Ceux qui sont exemptés du ghazou paient une taxe spéciale ou sont remplacés par un de leurs amis ou parents. L'expédition durera des semaines; si elle est fructueuse, on ramènera des troupeaux, des esclaves, des tentes, des vêtements. Il restera aux vaincus attaqués de chercher à reprendre, par une contre-attaque heureuse, toutes ces richesses sur le chemin du retour. S'ils n'y parviennent pas, ils s'en remettront alors à la solidarité bédouine. Leurs frères des autres campements prendront sur leurs biens ce qu'il faudra pour les rééquiper en matériel de tente et en troupeaux indispensables. Telle est la puissance des institutions d'entraide qu'une tribu entièrement dépouillée arrivera, en deux ou trois ans, à se refaire presque complètement.

Fragilité des émirats.

Nous avons tenté, en utilisant les notes de voyageurs et nos informations personnelles, de reconstituer sous ses aspects souvent pittoresques la vie de l'émirat bédouin. Par bien des traits, elle rappelle celle des commandements

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

berbères du Haut-Atlas, celle des émirats Trarza de la Mauritanie occidentale. Ces constructions politiques, toujours éphémères, nous apparaissent comme un intermède rapide entre les grandes périodes d'anarchie absolue, telles que la vie bédouine les engendre, et les années de rude domination sous l'autorité d'un roi musulman comme celles qu'instaure en Arabie ou au Maghreb le pouvoir des Turcs ou du Makhzen ou du Beylik. Ce qu'il faut dire encore, c'est que cette construction politique précaire, si semblable aux édifices de terre ou de pisé qui l'abritent matériellement, risque d'un jour à l'autre d'être anéantie. La menace constante de l'assassinat, la crainte du poison, l'imminence des crises dynastiques qui se soldent toujours par de nombreux meurtres, planent sans cesse sur l'existence agitée et inquiète du chef du petit État bédouin. Nulle part, ni chez les sédentaires opprimés, ni chez les nomades indociles, l'émir ne trouve d'appui sûr. La tradition politique de son gouvernement est trop incertaine. Les institutions, sur lesquelles il pourrait se reposer, sont trop rudimentaires pour que l'œuvre subsiste au-delà de deux ou trois générations. La même caducité atteint ainsi toutes les principautés qui se bâtissent entre le golfe Persique et l'Atlantique, à la faveur d'une occupation heureuse d'oasis, grâce à la force de quelques tribus guerrières. Un émirat est comme ces fleurs qui poussent dans l'ouadi après la crue ; le soleil vient qui les dessèche ; elles laissent sur place une graine qui plus tard s'efforcera, elle aussi, de reverdir et de refleurir. Le sort normal des plantes de pâturage est d'être broutées par les chameaux ; celui des émirats est de faire place au commandement incertain et précaire des chefs de tribu. Livrée à elle-même, on le voit, la société bédouine, dont nous avons plus haut indiqué la structure, n'engendre donc rien de durable. Il faut la puissance de la religion pour fonder, avec les matériaux sociaux de faible valeur qui la constituent, des empires théocratiques qui méritent vraiment de retenir l'attention des historiens.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE VI

UNE THÉOCRATIE BÉDOUINE : LES DEUX EMPIRES SÉOUDIENS
(XVIIIe ET XXe SIÈCLES)

Origines sociales et historiques.

A CENT cinquante ans d'intervalle, deux empires semblables, quant à la puissance du mouvement religieux qui les a fait naître, identiques, si l'on en juge par la succession de leurs phases de développement, sont apparus au centre de l'Arabie. Ces deux constructions de même style qui trouvent, comme celles que nous venons d'étudier à Hayil, leurs fondations dans la vie pastorale ont cependant des murs plus solides qu'une principauté purement temporelle. C'est qu'elles empruntent à la religion un ciment puissant, bien nécessaire pour unir ces deux éléments disparates que sont les sédentaires et les nomades. Par là même, elles se distinguent des créations purement bédouines qui ne sont faites que du mélange fragile du sable mouvant des tribus avec la terre des cultivateurs.

Nous connaissons assez bien la plupart des événements historiques qui ont jalonné la grandeur et la décadence du premier empire wahhabite, puis la reconstitution du second. Ce qui nous est moins familier, c'est le mécanisme politique et social qui explique les événements eux-mêmes. Malheureusement, même les historiens les plus attentifs, comme H. St. Philby et Aloïs Musil, n'ont point toujours pu compléter leurs recherches chronologiques par une étude assez approfondie de la vie sociale de ce pays. Il nous faudra donc suppléer souvent à ces obscurités et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nous efforcer de deviner à travers les faits, les causes, toujours les mêmes d'ailleurs, de la grandeur et de la décadence des constructions politiques bédouines.

A la différence de l'Arabie du Nord, l'Arabie centrale est peuplée d'un plus grand nombre de sédentaires que de nomades. Ceux-là, groupés dans les petites villes commerçantes ou dans les oasis, n'ont pas eu, depuis de longs siècles, d'organisation politique autonome. Ils sont, nous l'avons dit, habitués à la domination de grandes familles originaires de tribus nobles qui leur fournissent des cheikhs ou des émirs. Tous ne se présentent pas comme des adeptes ralliés par avance à un puritanisme religieux. Au contraire, chez eux on signale beaucoup de survivances anti-islamiques, païennes même, comme chez les Bédouins eux-mêmes, d'ailleurs : culte des arbres et vénération des saints. Toutes ces pratiques, aux yeux des réformateurs, abondent en innovations hérétiques, *bidaᶜa*, et confinent presque à l'idolâtrie en somme, puisque l'homme fait ainsi l'erreur d'associer au Dieu transcendant des êtres créés, personnes ou objets. Or l'idolâtre mérite la mort.

Pour quelles raisons apparaissent si souvent, chez les sédentaires qui vivent au contact des Bédouins, des mouvements religieux qui visent à une réforme rigoriste des pratiques religieuses ? Pourquoi les retours à la primitive observance sont-ils accompagnés d'une telle violence de sentiments, d'une telle ferveur qu'ils déterminent de véritables révolutions politiques et parfois sociales ? Nous ne pouvons que le conjecturer. Il se peut qu'on trouve la cause de cette agitation dans cette instabilité qu'engendre le mélange des sédentaires et des nomades. Une discipline sociale très forte comme celle de la religion serait nécessaire pour lutter contre les influences dissolvantes, et même destructives, qui apparaissent au contact de deux systèmes de vie différents. C'est cette règle nouvelle qu'appelleraient instinctivement de leurs vœux les réformateurs. Enfin, les sédentaires opprimés se trouvent dans l'obligation de pouvoir invoquer contre les Bédouins la supériorité

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de la religion pour adoucir le sort qui leur est fait.

Les exemples historiques ne manquent pas d'une telle fermentation religieuse. La Mecque, au temps de l'Hégire, était une cité caravanière dans laquelle se coudoyaient sédentaires et nomades. Elle fut le foyer du plus grand mouvement de réforme religieuse et de purification du monothéisme qu'ait jamais connu l'Orient arabe. Plus tard c'est au pays du Hasa, chez les sédentaires opprimés par les nomades, qu'est apparu le grand mouvement réformiste et révolutionnaire des Qarmates. A la même famille d'événements historiques et religieux s'apparentent les deux réformes wahhabites de l'Arabie centrale, la conquête de Koufra dans le Sahara de Libye par les Senoussites. Dans des circonstances analogues, sans doute, est né, dans les premiers siècles de l'Islam encore, le grand mouvement des Almoravides, né dans une île de Mauritanie, au contact des Berbères nomades et des sédentaires noirs. Il ne faudrait pas, sans doute, généraliser à l'excès. D'autres mouvements de réforme religieuse, animés par le même esprit puritain, sont apparus en plein pays sédentaire, chez les tribus berbères du Haut-Atlas marocain par exemple, comme le prouve bien l'histoire des Almohades, au XII^e^ siècle. Mouvement si apparenté à celui du wahhabisme qu'on pourrait presque transposer d'un système à l'autre les doctrines et les prédications. Il n'en est pas moins certain que les zones de contact entre nomades et sédentaires, les cités où ils se mêlent les uns aux autres, les oasis où fréquentent les pasteurs, entretiennent des ferments sociaux et religieux toujours prêts à entrer en action.

Quoi qu'il en soit des causes profondes, c'est dans l'Arabie centrale, parmi les sédentaires attardés des petites villes, brimés par les nomades et qui, nous l'avons dit, pour rehausser leur prestige, se donnent comme descendants de la grande famille des Beni Temim, qu'apparut vers 1745 un réformateur appartenant au rite puritain d'Ibn Hanbal et qui s'était fait remarquer par le zèle avec lequel il combattait les innovations hérétiques. Il s'agit de Moham-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

med Eben Abdelwahhab, dont les discours enflammés provoquent alors la réaction des seigneurs arabes de la province maritime du Hasa, suzerains des territoires de l'intérieur de la péninsule. Comme ces émirs temporels trouvaient gênante une action religieuse susceptible sans doute de troubler la vie politique de leurs fiefs, le théologien dut s'enfuir près d'un petit cheikh de l'oasis de Deria, de la famille des Al Séoud, famille noble originaire du clan Mesalih de la tribu des Ouled Ali, appartenant eux-mêmes à la grande famille bédouine des Anézé, dont le rôle conquérant dans les établissements sédentaires de l'Arabie centrale a déjà été souligné. Le cheikh Mohammed Eben Séoud accepta l'alliance du théologien et sur sa proposition se proclama *imam*, chef visible de la nouvelle communauté puritaine ainsi formée. Il s'arrogea le droit de percevoir le cinquième du revenu et l'impôt coranique sur le revenu dit *zakat*. En même temps il attaqua résolument les petits émirats voisins qui refusaient d'embrasser la même foi. Pendant vingt-cinq ans, ce mouvement se développa sur place et vers 1765, lorsque Abd el Aziz Eben Séoud, fils du précédent cheikh, eut pris le pouvoir, le petit État théocratique était né.

Ses adeptes prenaient le nom de « Partisans de l'Unité de Dieu », d'« Unitaires », *El Muwahhidin*, vocable jadis célèbre au Maroc sous l'égide du réformateur Ibn Toumert. Mohammed Eben Abdelwahhab le théologien, soutenu par les Al Séoud, prêchait la destruction des arbres sacrés et de toutes les idoles du même genre, l'abandon des excitants et du tabac, l'interdiction du port de vêtements de luxe et des bijoux d'or, la démolition des tombes des saints et une guerre impitoyable contre tous ceux qui n'acceptaient pas ce programme de lutte contre les hérétiques. On peut dire que ces nouveaux Almohades, groupés autour d'un émir de noble origine bédouine, suivant comme lui les doctrines de Mohammed Eben Abdelwahhab et de ses descendants, allaient jeter les bases extraordinairement puissantes, sinon durables, d'un État musulman, de type

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

archaïque sans doute, mais d'une immense puissance de conquête, capable enfin de résister sans disparaître complètement aux assauts les plus furieux de la Turquie et de l'Égypte réunies. Survivance et résurrection, qui sont peut-être plus étonnantes encore que son apparition.

Construction du premier Empire wahhabite.

Comme bien d'autres chefs bédouins à leurs débuts, comme les Al Rechid, par exemple, l'ont fait pour Gofar, les Al Séoud s'emparent, après vingt ans de luttes obscures, de Riyadh, territoire tenu par un petit chef temporel rival, Dahham Ibn Dawwas. Les voici donc maîtres, à partir de 1773, d'un vaste domaine par droit de conquête. Ils ne tardent pas à s'imposer d'une manière plus ou moins durable au Gasim et au Djebel Chammar. Bientôt ils chassent les Beni Khaled, de la famille Araiyar, qui dominent le Hasa, et en 1792 les Turcs, alors très affaiblis, menacés par des insurrections sur leurs arrières, en Mésopotamie, doivent renoncer à reconquérir cette région qui fait communiquer désormais le centre de l'Arabie avec les Indes. A ce moment disparaît le fondateur de la secte, Mohammed Eben Abdelwahhab, âgé de quatre-vingt-huit ans. Mais son œuvre a réussi. Par la possession de cette partie de la côte du golfe Persique, le « mouvement unitaire », celui que ses adversaires désignent pour le déprécier sous le nom de Wahhabisme, pourra désormais se répandre à l'extérieur. Il se propage en effet très vite en Extrême-Orient. Au début du siècle suivant, ses doctrines se répandront à nouveau jusqu'en Birmanie et aux Indes néerlandaises. Elles iront même, par une étonnante propagation du zèle puritain, troubler la vie des populations noires du Niger.

Le chérif de La Mecque, dont l'influence s'accroît au Hedjaz d'autant plus aisément que les Turcs y sont impuissants, est le premier atteint. Justement inquiet alors de la naissance de ce pouvoir religieux nouveau, qui est capable,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

par son alliance avec les puissances temporelles de l'Arabie, d'intercepter la grande voie des pèlerinages d'Afghanistan, de Mésopotamie et de Perse, donc de contrôler la route vitale de la cité sainte, il n'accepte pas volontiers l'existence de cette coalition théologico-bédouine. Mais ses premières réactions ont pour conséquences des échecs militaires. Aussi prend-il bientôt argument de la différence de secte pour rompre avec ses adversaires en les désignant au monde islamique comme des hétérodoxes. En vain les Al Séoud envoient-ils à La Mecque des prédicateurs qui s'efforceront de montrer que leur mouvement religieux n'est qu'une simple adaptation du Hanbalisme, rite des plus orthodoxes, et que leur doctrine s'appuie solidement sur les travaux d'un théologien reconnu, Ibn Teïmiya, célèbre par sa foi et son intransigeance dans la Syrie du XIIIe siècle. Les chérifs de La Mecque n'en ont cure et frappent d'interdit la venue des Wahhabites aux villes saintes. Une riposte rapide des Bédouins, qui se mettent volontairement au service du puritanisme, comme jadis leurs ancêtres lorsqu'ils ont répondu à l'appel du Prophète, oblige les Turcs à intervenir en faveur des chérifs. Inutilement, cependant, car les Wahhabites sont vainqueurs au Hasa et au Hedjaz et le chérif traite avec eux en 1798, obtenant seulement de garder son autorité sur les tribus bédouines de l'Ouest.

Aussitôt, l'expansion unitaire commence. Les chiites de Kerbala, en Mésopotamie, sont pillés; en 1801, l'Oman est partiellement soumis, le Hedjaz est attaqué et envahi. Le grand chérif Ghalib s'enfuit à Djeddah, comme le fera cent vingt-trois ans plus tard le chérif Housein, son successeur, qui aura voulu, sans tenir compte de l'expérience de l'histoire, suivre les mêmes voies. L'émir wahhabite Séoud Eben Séoud entre à La Mecque où il choisit comme vassal un frère du chérif Ghalib, non sans détruire les tombes des saints et procéder à des exécutions nombreuses. Son triomphe est éphémère d'ailleurs, car la révolte gronde bientôt au Hedjaz opprimé par les rudes Bédouins. Les Wahha-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bites en sont chassés en 1803, après des échecs à Médine et à Djeddah. Enfin, la même année, le chef temporel de l'État unitaire, Abd el Aziz Eben Séoud, périt assassiné à Deria par un chiite de Kerbala, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, moins heureux que ne devait l'être son successeur du même nom qui, cent trente ans plus tard, échappera sain et sauf à un attentat semblable perpétré dans la « Maison de Dieu » elle-même, à La Mecque.

L'empire unitaire est recueilli par Séoud, qui va le porter à son apogée. Khaïbar et les tribus du Nord du Hedjaz sont soumis, au nord-ouest. A l'est, ce sont le Bahrein et la côte des Pirates. Comme Abd el Aziz Eben Séoud en 1934, Séoud s'empare en un clin d'œil, en 1804, du Tihama, de la côte de la mer Rouge jusqu'au Yemen. Les raids en Irak se multiplient. Contre l'imam de l'Oman, chef des Kharedjites de Mascate, déjà soutenu alors par les Anglais, les unitaires dirigent des flottes arabes de la côte des Pirates, qui pillent au bénéfice du trésor de guerre. D'Alep au Yemen, le nom des Al Séoud est prononcé avec crainte et l'union étroite des tribus nobles du Nejd et des théologiens des oasis suffit à maintenir sous le joug des centaines de principautés de l'intérieur et de vastes provinces de la périphérie de l'Arabie. La seule faiblesse de cet empire théocratique réside dans le fait qu'il s'impose trop souvent par la force.

Destruction du premier Empire wahhabite (1811-1840).

Qu'une puissance militaire disposant des moyens d'action supérieurs à ceux des guerriers du Nejd parvienne à se frayer un chemin jusqu'au cœur, à peu près inaccessible jusqu'alors, de la Péninsule, et c'en sera fait un instant, en apparence du moins, de cette construction ambitieuse. Ce que les Turcs décadents ne peuvent réussir à faire, les armées des paysans égyptiens commandées par Mehemet Ali et son fils adoptif Ibrahim Pacha, avec un encadrement d'officiers français de l'Empire en « demi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

solde », le réalisent en peu de temps. C'est là, pour l'époque, un véritable prodige. A la demande du Sultan, en 1811, le Pacha d'Égypte réunit 10 000 hommes à Yambo, mais il y subit un échec. Il revient à la charge aussitôt et s'empare de Médine avec l'aide des Bédouins Harb. Les Wahhabites évacuent La Mecque, Taïf et le Hedjaz, et les Égyptiens vainqueurs occupent sans difficulté la côte de la mer Rouge jusqu'au Yemen. Séoud réussit cependant à remporter un dernier succès à Qunfoda, mais il meurt en 1814 à soixante-huit ans, laissant son empire menacé à son fils Abdallah.

La carrière de ce dernier sera brève et désastreuse. Le Pacha d'Égypte organise, avec une volonté que rien ne fléchit, une puissante armée qui s'avance jusqu'au Gasim. Les communications sont coupées par les Bédouins et il faut encore une fois revenir en arrière. Mais Ibrahim Pacha, fils adoptif de Mehemet Ali, résolu à en finir, reprend la campagne et rallie à lui les grandes tribus Ataibé, Harb, Moteir, Anézé, Chammar. Dans ces conditions, les Wahhabites sont perdus d'avance. En vain la ville de Ress prolonge-t-elle une résistance héroïque, le Gasim succombe. Deria est assiégée, prise d'assaut et détruite. Les Al Séoud et un grand nombre de chefs wahhabites se sauvent en tribu. D'autres sont capturés. Quant à Abdallah Eben Séoud, il est envoyé à Stamboul, où le sultan le fait décapiter en septembre 1818.

Pendant vingt-deux ans les vainqueurs égyptiens vont résider au Gasim, devenu leur base principale. Occupation difficile s'il en est, car la longueur des lignes d'étapes donne aux tribus bédouines d'incessantes occasions de rapine et favorise des coups de main qui obligent les occupants à une constante vigilance. On peut mesurer par la persistance de l'action égyptienne dans des conditions aussi difficiles ce qu'était alors la puissance du pachalik du Caire. Mais on voit aussi combien peu elle fut efficace dans un pays où la nature et les forces sociales et religieuses semblent également impossibles à réduire. Dès 1821, Deria est repris par un neveu du grand Abdallah Eben

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Séoud, Turki, qui réorganise bientôt l'État wahhabite dans sa capitale actuelle, Riyadh. Le chef turc local, Ibrahim Bey, emploie alors le procédé classique et recourt à l'intrigue, suscitant aux Wahhabites des rivaux appartenant à des branches collatérales, toujours si nombreuses et si divisées dans chaque famille de chefs. Ayant alors rassemblé leurs forces dans le seul Gasim, plus accessible que Riyadh, les Turcs utilisent de préférence comme alliés les Bédouins Rwala ou les Chammar. Les combats contre les Wahhabites ne nous apparaissent plus qu'à l'échelle inférieure des luttes qui opposent les unes aux autres les petites dynasties locales. Lorsqu'en 1840 les Égyptiens quittent définitivement le Nejd, c'est Faysal Eben Séoud, fils de Turki, qui reprend Riyadh avec l'appui d'Abdallah Eben Rechid de Hayil (juin 1843).

Le pouvoir politique en Arabie s'organise alors sur la périphérie de la péninsule, en dehors du Nejd, qui n'est plus politiquement qu'une zone vide. Les Anglais règnent en maîtres sur les côtes du golfe Persique, sous couvert de réprimer l'esclavage. Les Eben Rechid grandissent dans leur petite capitale temporelle dont nous venons d'étudier la vie. Enfin le chérif de La Mecque, Mohammed Eben Awn, est suzerain du pays wahhabite. C'est lui qui, en 1845, impose comme condition à la venue des Wahhabites au pèlerinage l'indépendance du Gasim à leur égard. Ce qui montre bien la décadence dans laquelle sont alors tombés les Eben Séoud, dont les principautés s'effritent peu à peu, c'est qu'ils sont abandonnés par les sédentaires des oasis et par les grandes tribus bédouines du Nord et du Centre de l'Arabie. Ils s'efforcent alors de se faire une clientèle dans le Sud. Vers 1870, nous voyons un des émirs, Séoud, fils de Faysal, tenter de reprendre le Hasa avec les Agman et les Beni Mourra, qu'il est allé chercher jusqu'aux confins méridionaux du Ruba el Khali. En 1875, ce sont les Araiyar des Beni Khaled, les vieux ennemis des Al Séoud, qui obtiennent des Turcs le titre de *qaïmaqam* du Nejd. En 1885, Riyadh est pris par les Chammar d'Eben

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Rechid. En 1892, l'émir Abderrahman Eben Séoud, avec son jeune fils Abd el Aziz, s'enfuit à Koweit sous la protection du cheikh Moubarek Eben Sebbah, client de la Grande-Bretagne, tandis qu'à Hayil vivent en otages, sous le contrôle soupçonneux des Al Rechid, les représentants d'une branche cadette, les Araif. Il ne reste plus sur place que souvenirs et poussière. Mais « la victoire est proche »....

Renaissance de l'Empire wahhabite (1902-1929).

Une des plus extraordinaires renaissances de l'Orient moderne se prépare en effet. Elle sera l'œuvre presque exclusive du jeune Abd el Aziz, fils d'Abderrahman Eben Séoud, grandi en exil. Et cette fois, il nous sera donné, grâce aux observations des agents politiques européens, de connaître avec beaucoup plus de précision que lors de la fondation du premier empire wahhabite le mécanisme interne qui préside à la construction théologico-bédouine de la dynastie des Al Séoud.

En 1902, Abd el Aziz, escaladant de nuit le rempart de Riyadh, avec une poignée d'hommes, s'empare de la maison du gouverneur étranger, le tue, et reprend aisément l'autorité sur les régions voisines : Khardj, Afladj, Wadi Dawaser. Les Al Séoud de la branche rivale, gardés en otages chez les Al Rechid, sont mis en liberté à Hayil, avec mission d'aller combattre Abd el Aziz et son père Abderrahman. Mais, comme bien souvent dans le passé, ils déçoivent leurs rivaux de Hayil et ils font cause commune avec leurs propres parents. Le Gasim est pris par les Séoudiens et les Al Rechid invoquent contre eux l'appui turc. Mais Abd el Aziz Eben Rechid est un mauvais politique et un piètre chef de guerre. Il finira par tomber au combat de Rawdhat Al Mouhanna, en 1906, et son émirat, nous l'avons vu, entré alors dans une période d'anarchie et bientôt de décadence, ne subsistant plus qu'avec la protection turque. Au contraire, pendant le même temps, Abd el Aziz Eben Séoud rallie à lui le chef de la tribu des Mo-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

teïr, Faysal ed Dawich, celui-là même qui jouera bientôt dans la fondation du corps des combattants de la guerre sainte — les *Ikhwan* — un rôle de premier plan. Le Gasim retombe une fois de plus dans l'orbite des Wahhabites et il va redevenir entre leurs mains ce qu'il est actuellement, le centre commercial de l'Arabie intérieure.

Les Turcs ne se résignent pas volontiers, au moment où s'ébauche leur politique d'expansion dans la direction du golfe Persique avec la voie ferrée de Bagdad, et vers le Sud de l'Arabie, avec l'occupation du Yemen, à voir se reconstituer au milieu de la péninsule le pouvoir wahhabite dont l'histoire a clairement démontré le danger. Ils s'efforcent, mais en vain, de reconquérir le Gasim. Ils se ménagent même, alors, l'appui du cheikh Mubarek Eben Sebbah de Koweit, inquiet lui aussi des progrès d'Abd el Aziz Eben Séoud, son ancien protégé. Les intrigues se multiplient au Nejd, Abd el Aziz Eben Séoud doit faire face à des révoltes incessantes. Il lui faut, en particulier, réduire ses rivaux, les Araïf, secrètement encouragés par le chef de La Mecque, Housein. Le propre frère d'Abd el Aziz Eben Séoud, Saïd, est capturé par le chérif et n'est rendu qu'après la reconnaissance de la suzeraineté turque sur le Gasim et le paiement d'un tribut annuel. Toutefois, les Araïf sont chassés du Nejd par Abd el Aziz Eben Séoud et ils trouvent refuge à nouveau chez les chérifs. Ces événements présagent déjà de l'hostilité irréductible qui mettra aux prises la maison des Al Séoud et la famille des chérifs de La Mecque, hostilité dont les conséquences dernières ne sont peut-être pas toutes tirées aujourd'hui.

C'est alors qu'Abd el Aziz Eben Séoud prend une grande décision qui régira toute sa politique de 1912 à 1929. Suivant alors sans doute l'exemple de ses ancêtres, car on n'innove jamais en Arabie, il redonne au mouvement wahhabite sa forme religieuse explosive. Dans la période antérieure, il s'est contenté de revivifier l'alliance étroite conclue au XVIII^e siècle entre sa famille et la famille

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du théologien fondateur de la secte, Mohammed Eben Abdelwahhab. Cette fois, il va, à l'imitation des réformateurs et des grands chefs de guerre des siècles passés, créer des corps de combattants. Ce sont les *Ikhwan el Mdeiné*, comme on les appelle dans le dialecte du Nejd, les « frères convertis à la vraie religion ». Leur chef est l'intrépide cheikh des Moteïr, Faysal ed Dawich. Mais les contingents ne sont qu'en partie bédouins. Des sédentaires, des membres de toutes les tribus, des parias même s'enrôlent dans ces bataillons sacrés, où s'accomplit une fusion sociale qui fait disparaître les rivalités de clans et les vaines supériorités raciales. Soumis aux prédications ardentes des *Khatib*, des prédicateurs, qui leur « entonnent » la religion, si l'on peut dire, ils deviennent, dans leurs camps, analogues sans doute aux *ribat* des Moujahidin, des combattants de la guerre sainte du Maghreb au moyen âge, d'ardents propagateurs du Wahhabisme. Mais leur zèle se tourne avant tout contre ceux qu'ils regardent comme des idolâtres, c'est-à-dire contre tous ceux qui n'adhèrent pas à leur secte : les Chiites des fleuves de l'Irak, les Sunnites adonnés aux pratiques hérétiques du culte des saints, les gens relâchés qui portent des vêtements de soie, des manches longues, des moustaches, ceux qui fument, boivent, font de la musique. Dans l'action, ils pillent et tuent, égorgent tous les mâles, éventrent les femmes enceintes pour mieux exterminer les garçons à naître. On conçoit ce qu'une telle force peut avoir apporté à l'ambition d'Abd el Aziz Eben Séoud. Elle suffira pour briser le pouvoir des chérifs de La Mecque, conquérir des provinces, et rendre impossibles les révoltes à l'intérieur. La religion ainsi entendue, dans ce monde anarchique, deviendra un élément puissant d'union et d'expansion. Il est vrai qu'elle apparaîtra parfois comme une force d'oppression.

Le premier camp des *Ikhwan* est fondé à Artawiya en 1912. En 1913, le Hasa est conquis en quelques jours. Par le golfe Persique, Abd el Aziz communique désormais aisément avec les agents britanniques du service des Indes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A la veille de la guerre, il reçoit des encouragements qui le rassurent contre l'alliance menaçante des Turcs, des Al Rechid et des chérifs de La Mecque. Il n'en négocie pas moins, en bon Bédouin, avec les Turcs en mai 1914 et reçoit même le titre de Qaimaqam du Nejd, avec le titre honorifique de *Sahab ed Dawla*. L'appui donné par les Turcs pendant la première année de la guerre à son ennemi Eben Rechid le rejette, heureusement pour lui, dans l'autre camp, celui de la victoire.

En décembre 1915, il se lie même à la Grande-Bretagne par un véritable traité de protectorat. En échange de la reconnaissance de son pouvoir, il s'engage à ne signer aucun accord extérieur sans le consentement de son puissant allié. Il accepte une pension mensuelle. Il est même sur le point de prendre part à la guerre aux côtés des Anglais en 1916, mais un combat malheureux à Jarrah, contre les Al Rechid, l'arrête un instant. Son hésitation momentanée fait place à une neutralité résolue lorsqu'il apprend que la Grande-Bretagne a traité avec son adversaire le chérif Housein. Attitude qui devient presque de l'hostilité lorsque Lawrence « invente » le chérif Faysal et encourage la « Révolte arabe dans le désert ». Une guerre larvée se développe alors entre les deux chefs du monde arabe mis face à face, le premier, Faysal, jouant de l'alliance anglaise et préparant, dans les provinces de la périphérie de la péninsule, la constitution d'une Arabie moderne et unie, le second, Abd el Aziz, appuyé davantage sur les éléments de l'intérieur, les vrais Bédouins, et sur les forces religieuses puritaines. Dans les derniers mois de la guerre, les combats se livrent entre chérifiens et unitaires à Khorma, et Faysal reçoit même de Londres, en 1919, des encouragements officiels. Mais les troupes chérifiennes, commandées par l'émir Abdallah, le souverain actuel de la Transjordanie, essuient un sanglant échec à Touraba. Sans doute, les chérifiens cueillent-ils un instant, en occupant Damas, les lauriers de la victoire, avec la proclamation de Faysal en qualité de roi de Syrie. Après

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

leur échec à Damas, ils reprennent encore l'avantage en obtenant la royauté de l'Irak, mais le conflit qui les oppose à Eben Séoud et qui se développe dangereusement exige alors, aux yeux des Britanniques, un arbitrage. Sir Percy Cox le tente à Ouqair. La chose est urgente car, grâce aux *Ikhwan*, Eben Séoud triomphe en Asir, à Hayil où il chasse définitivement les Al Rechid, à Khaïbar, au Djauf. Les raids des *Ikhwan* s'avancent jusqu'aux abords d'Amman, où les Anglais ont établi le chérif Abdallah, frère de Faysal. Il faut que les avions anglais arrêtent les Nejdiens dans leur marche en les attaquant à la bombe. Un accord est enfin signé à la fin de 1922, qui fixe les frontières de l'Irak par des lignes sur la carte, c'est-à-dire selon des règles précises, à l'européenne, en invoquant des concepts bien éloignés de ceux des Bédouins qui, eux, n'admettent pour régler les difficultés frontalières que le principe des zones neutres ou des États tampons. C'est dire que bien des détails restent à régler.

En effet, la tension ne diminue pas. Après l'échec d'une conférence à Koweit, causée par la proclamation imprudente du chérif de La Mecque en qualité de Calife au moment où l'institution du Califat est abolie en Turquie, les raids wahhabites reprennent sur toute la périphérie de l'Arabie. Les Anglais suppriment à Abd el Aziz Eben Séoud sa mensualité de 5 000 livres par mois et bombardent les *Ikhwan*. En représailles, les Wahhabites prennent Taïf et chassent des villes saintes les chérifiens dont le gouvernement est devenu impopulaire. Le vieux chérif Housein quitte La Mecque pour Djeddah, Akaba et Chypre à l'automne 1925. Le chérif Ali, fils d'Housein, qui s'est proclamé roi à Djeddah, abandonne lui-même la partie en décembre. En janvier 1926, Abd el Aziz se fait proclamer roi du Hedjaz et il est reconnu tel par les puissances. Entre-temps, il a signé le 1er et le 2 novembre 1925 avec ses rivaux, sous l'égide de la Grande-Bretagne encore, les deux accords de Bahra, sur les raids de tribus, et de Hadda, sur les frontières transjordaniennes. Il n'a plus

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'autre tâche que de consolider ses conquêtes : nul n'osera plus contester sa puissance.

Devenu protecteur des villes saintes, il convoque à La Mecque un congrès islamique en juillet 1926, mais les délégués hindous l'effrayent par leurs ambitions et leurs projets. Demeuré sage, plein de mesure dans ses désirs, il renoncera désormais à convoquer de telles assemblées et se contentera de présider lui-même annuellement, avec faste d'ailleurs, en montrant une noblesse toute bédouine, aux cérémonies du pèlerinage.

Revenu à Riyadh, Abd el Aziz réunit ses Oulémas, ses savants théologiens, et leur fait proclamer la transformation du sultanat du Nejd en un royaume comportant des dépendances telles que l'Asir. Enfin, il négocie avec la Grande-Bretagne l'abrogation du traité de protectorat de 1915, si compromettant pour un souverain devenu protecteur des villes saintes. Par un traité signé à Djeddah le 20 mai 1927, il renonce pratiquement à de nouvelles extensions au détriment des souverains musulmans déjà protégés par la Grande-Bretagne sur la périphérie de l'Arabie.

Il ne nous reste plus, pour achever l'histoire de la reconstruction de la puissance wahhabite, qu'à examiner un épisode, fort important il est vrai, de la pacification interne : le retour des *Ikhwan*, dissous et dispersés, à leurs villages et campements d'origine. Les *Ikhwan*, dont les camps se sont multipliés, deviennent indisciplinés au cours des dernières luttes. Ils ont peine à trouver leur place dans un État pacifique. Ce sont eux qui, en 1927-1928, entretiennent l'insécurité sur les confins de l'Irak et justifient les bombardements par avion de la R. A. F. Les plus indisciplinés sont les chefs eux-mêmes, Faysal Ed Dawich, le compagnon des premières années, Eben Mechhour, des Rwala, qui a jadis sacrifié ses frères pour servir Abd el Aziz Eben Séoud. Deux révoltes successives, au cours desquelles le roi du Nejd témoigne de sa générosité et de sa clémence, doivent être suivies d'une dure répression. Les *Ikhwan* ont beau

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en appeler aux théologiens de la secte, prétendant que l'usage fait, contre eux, au profit du roi, des automobiles armées en guerre et des mitrailleuses, est une innovation hérétique et qu'il est nécessaire de continuer la guerre sainte. Ils n'ont pas de succès dans un État qui devient de plus en plus policé. A partir de 1930, leurs corps seront dissous et ils seront contraints, dans leurs camps, à se transformer en sédentaires. Le roi leur fait construire des maisons, leur fait labourer des champs, pour la première année, par des fellahs réquisitionnés pour la circonstance, puis il les abandonne à leur sort de vétérans, plus ou moins pensionnés, mais déçus et aigris. Les *Ikhwan* se dispersent, gardant souvent au cœur une haine vivace des étrangers et des idolâtres.

L'apogée du deuxième Empire wahhabite.

C'est alors qu'Abd el Aziz Eben Séoud, roi du Nejd et du Hedjaz, peut se pencher avec orgueil sur son passé. Voici trente ans bientôt, qu'il a escaladé les murailles de Riyadh pour exterminer les usurpateurs de l'émirat paternel. Il a, depuis, entièrement restauré l'empire de ses ancêtres, lui rendant les limites de sa plus grande expansion au début du XIX^e^ siècle. Encore quelques efforts et il achèvera la conquête de l'Asir montagneux afin de contenir dans leurs chaînes escarpées les princes de l'Arabie du Sud. Quelque temps après, l'Imam Yahia, roi du Yemen, un Chiite, se laissant entraîner par une ambition sénile, sous l'influence d'un fils batailleur, voudra lui disputer cette conquête. C'est alors qu'il enverra une immense flotte d'automobiles armées en guerre qui sillonnera en quelques heures la longue plaine du Tihama et lui livrera le contrôle de toute la côte de la mer Rouge. Il saura, d'ailleurs, selon son habitude, être clément et se gardera d'abuser de sa victoire. Sa magnanimité sera alors la preuve même de sa puissance (1934). Une autre preuve de la patience d'Abd el Aziz Eben Séoud est la manière dont il soumet à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la fin de 1934 la petite oasis de Teïma, perdue au nord du Hedjaz septentrional. Cette petite cité avait été « oubliée » par la conquête wahhabite et avait conservé sa dynastie locale. Le roi n'avait pas jugé nécessaire d'intervenir et il attendait simplement l'occasion. A la suite d'un ghazou, le chef de Teïma dut faire appel à la clémence d'Eben Séoud qui lui imposa son autorité. Ainsi les fruits de la puissance tombent dans les mains d'Abd el Aziz sans qu'il ait même à faire effort pour les cueillir.

D'ailleurs, toute sa vie, il a su se montrer plein de *hilm*, de patience et de sagesse, et cette qualité lui vaut l'affection et le respect de ses Bédouins. Il est resté un homme du désert et connaît les meilleurs moyens d'arranger les difficiles affaires des tribus. Il parle en plaisantant, avec simplicité, de son adresse bédouine et il pourra dire : « La grande différence qu'il y a entre les étrangers et moi, c'est que je suis capable d'attraper un oiseau sur un buisson. » Demeuré Bédouin dans son comportement, malgré sa majesté naturelle, on le verra aux portes de la sainte Kaaba, entouré d'une cinquantaine de ses fils, se livrer, au moment des fêtes et des pèlerinages, à la danse arabe traditionnelle, un poignard dans les mains. Mais Abd el Aziz Eben Séoud, s'il est demeuré un *Cheikh el Arab*, malgré sa haute dignité royale, sait aussi attacher à sa puissance les théologiens les plus rigoristes. Il les flatte, prend leurs conseils et ce n'est jamais en vain qu'il fera appel à la famille de Mohammed Eben Abdelwahhab pour obtenir en sa faveur des *fetwa*, des consultations religieuses, favorables à ses projets politiques. Jamais les mécontents ne pourront invoquer contre lui la *bidaa*, l'innovation hérétique, pour ce prétexte qu'il se sert, afin de maintenir l'ordre dans son empire, des armes modernes et de la T. S. F. venues d'Occident. Les théologiens témoigneront qu'il s'agit là d'innovations permises. Ce roi bédouin n'en demeure pas moins intimement persuadé de la nécessité de maintenir en Arabie un état social traditionnel. S'adressant alors au monde musulman tout entier, lors d'une des réunions islamiques du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pèlerinage, il déclare que la société repose sur l'existence de trois classes d'hommes : les guerriers, c'est-à-dire, dans le langage bédouin, les membres des tribus nobles ; les théologiens, c'est-à-dire, dans le Nejd, les prédicateurs wahhabites ; enfin les marchands, les artisans, tous ceux qui se dépensent dans une activité économique : ce sont là ceux que dans les oasis on désigne, avec mépris, sous le nom de *sefafir*. Mais la conception patriarcale qu'il a de son empire n'empêche aucunement Abd el Aziz Eben Séoud de faire face habilement à toutes les difficultés qui assaillent les émirats de l'Arabie intérieure. C'est dans ce domaine surtout que nous le voyons faire figure de souverain moderne et avisé, préoccupé avant tout de faire une œuvre durable et de « vivre avec son temps ».

Le premier péril intérieur, dans un nouveau territoire conquis, est celui qui peut être causé par l'explosion des révoltes. La technique moderne apporte, sur ce point, à l'empire nejdien des ressources que le passé n'avait jamais permis d'imaginer : l'usage de l'automobile, dans le désert, et de la T. S. F., dans les villes soumises. En 1932, cependant que le mécontentement gronde au Hedjaz, chez ces bourgeois corrompus qui trouvent trop lourde la rude domination unitaire, on voit un petit chef de la tribu des Bili, au nord du pays, non loin du Sinaï, Eben Refada, s'insurger contre le roi, peut-être à l'instigation de hautes autorités transjordaniennes. Aussitôt, plusieurs centaines de guerriers sont transportés à travers les mauvaises pistes du désert, sur des automobiles légères. En deux jours, le rebelle est capturé, exécuté, et les esclaves d'Eben Séoud jouent avec sa tête. La même tactique de transport rapide des forces sera mise en pratique deux ans après, dans l'extrême-sud, jusqu'au Yemen.

La seule difficulté est de pouvoir payer ce matériel précieux acheté en Occident. C'est, à partir de 1934, une meilleure organisation des douanes et surtout l'attribution à des compagnies étrangères des prospections et de l'exploitation des pétroles qui donneront au royaume séoudien

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'aisance nécessaire. Aussi, l'importation des automobiles fait-elle, à partir de cette date, d'immenses progrès, non seulement pour les besoins du souverain, mais encore pour les usages privés. Bientôt toutes les sociétés automobiles du Hedjaz sont fondues en une seule société arabe automobile, constituée par actions, et dont tous les actionnaires sont obligatoirement séoudiens. La même préoccupation de créer des monopoles pour les transports automobiles s'observe d'ailleurs au même moment, chez tous les souverains d'Arabie, au Yemen et à Koweit. Ainsi le gouvernement contrôle-t-il toute la circulation et se prémunit contre l'usage abusif des autos qui, si l'on n'y veillait pas, servirait, comme cela arrive quelquefois en Syrie, à organiser des ghazous d'une allure ultra-moderne que les poètes bédouins n'ont jamais prévus. On a vu, en effet, parfois d'ingénieux guerriers louer des taxis sur les places les plus fréquentées des villes de l'intérieur pour aller s'emparer des troupeaux d'un adversaire de la steppe. En même temps, tout trafic de marchandise est soumis au contrôle de l'État, ce qui favorise la perception des taxes et des droits de douane. Peut-être n'est-il pas inutile, pour en finir sur cet important sujet, de remarquer que le grand ami anglais d'Abd el Aziz Eben Séoud, celui qui, devenu musulman, n'a cessé d'être son défenseur auprès de l'Empire britannique, H. St. Philby, est lui-même le principal agent d'importation de matériel automobile américain.

Afin de renseigner à chaque instant le roi sur la situation de son empire, des postes de T. S. F., installés par un ingénieur égyptien de la société Marconi, ont été montés dans toutes les petites capitales administratives, au nombre d'une vingtaine, dès 1932. Ce sont des Nejdiens qui servent d'opérateurs, après un stage d'instruction accompli au Caire.

Le deuxième péril, à l'intérieur d'un État bédouin, résulte, nous le savons, de la complication des familles régnantes et des rivalités entre les émirs. Si l'on n'y prenait pas garde, une crise dynastique pourrait bien éclater à la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mort d'Abd el Aziz. On note, en 1932, qu'il a épousé successivement cent-quatre-vingt-quatre femmes, tout en veillant, conformément au droit musulman, à n'en conserver jamais plus de trois dans son harem, une place demeurant vacante pour une quatrième que cherchent avec diligence des émissaires bédouins. Ceux-ci circulent dans les tribus en quête de jolies filles de nobles familles, qu'une alliance avec le souverain pourrait honorer. Cent trente enfants sont, à la même époque, nés de ces unions. Au printemps de 1933, Abd el Aziz rompt avec la tradition arabe qui veut que l'héritier du trône soit un parent âgé et fait proclamer en grande pompe son fils aîné, l'émir Séoud, comme prince héritier. Il a, il est vrai, pris soin de recueillir préalablement, en agissant de la sorte, l'adhésion des Oulémas wahhabites. Pour mieux l'obtenir, il s'est efforcé de leur faire des concessions : il a supprimé en particulier les fêtes de l'anniversaire de son couronnement, que l'on dénonçait comme une *bida*^{c}*a*. En choisissant son fils Séoud comme successeur, il lui adresse un télégramme qui l'exhorte au bien et lui recommande le respect des savants. Ce fils aîné garde l'allure traditionnelle de son père, tandis que le second fils, l'émir Faysal, roi du Hedjaz, déjà beaucoup plus occidentalisé, connaît l'Europe et parle quatre langues. L'un de ses fils, Abdallah, dès l'âge de huit ans, fait preuve, nous dit-on, d'extraordinaires dispositions pour démonter les automobiles. Gageons qu'il connaîtra moins bien que son père le vocabulaire technique du chameau.

Ce serait cependant une grave erreur d'assimiler les princes séoudiens aux membres des autres familles royales d'Orient, habitués au luxe des palaces et aux plaisirs un peu frelatés de notre civilisation. L'émir Faysal achève, au début de l'année 1944, un long voyage aux États-Unis, où il a été accueilli comme un prince régnant, après avoir visité d'innombrables usines, des puits de pétrole et des cuirassés. Il revient avec joie vers sa capitale bédouine. Sur le chemin du retour, au cours d'une escale à Alger, il s'en-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quiert de savoir si dans ce pays il se trouve un élevage de chamelles de course. En entendant ce messager des accords de pétrole parler avec nostalgie des méharas, il est aisé de s'assurer que toutes les séductions de l'Occident n'ont point altéré son esprit de fils de désert.

Il est un point, cependant, sur lequel la famille d'Abd el Aziz Eben Séoud se distingue de celle des émirs qui l'ont précédée : elle est fort disciplinée. Il faut penser ainsi, puisque chaque année tous les fils viennent renouveler à leur aîné le serment d'allégeance qui consolide la dynastie. De mauvaises langues prétendent, il est vrai, que Mohammed, le frère du roi, se refuse toujours à rendre hommage à son neveu. On peut peut-être aussi se dire que le renouvellement chaque année du serment de reconnaissance des droits du fils aîné indique bien qu'il s'agit d'une notion difficile à faire admettre spontanément en pays bédouin...

Le développement du pèlerinage demeure la grande préoccupation du roi. L'usage des automobiles en facilite l'organisation, mais le nombre des pèlerins dépend essentiellement des événements extérieurs et de la prospérité du commerce dans le monde. Ce nombre varie de trente mille, dans les mauvaises années, à cent vingt mille lorsque le monde est calme et prospère. Cependant qu'on agite périodiquement à chaque pèlerinage le projet de la reconstruction du chemin de fer de Damas-Médine ou celui de la construction d'une voie qui réunirait Djeddah à La Mecque, les services de cars s'organisent peu à peu, depuis l'Irak, à travers la péninsule. La guerre seule est venue retarder l'organisation d'une ligne plus ou moins régulière, jalonnée de caravansérails qui, sous une forme moderne et simplifiée, reconstituent l'ancienne route des pèlerinages avec ses *Khan* monumentaux. A moins que demain l'aviation ne résolve le problème plus simplement encore.

La modernisation du pèlerinage.

Le développement des influences modernes dans tout l'Orient transforme d'ailleurs peu à peu le pèlerinage lui-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

même. Notons tout d'abord la propagande, souvent trop visible, que font les puissances européennes, Italie, France, Espagne, qui transportent les Musulmans de leurs empires sur de luxueux bateaux. Avant la guerre, quatre lignes de navigation touchaient le port de Djeddah, deux égyptiennes, une italienne et une allemande.

Pour la première fois, en 1938, les Égyptiens se rendent par avion au pèlerinage, en utilisant la ligne de la *Misr Airway*. Le premier avion auquel on a donné le nom de *Bouraq*, du nom de la monture magique qui transporta le prophète à Jérusalem, dans la 27e nuit de Ramadan, fut bientôt suivi d'appareils plus gros. A la même date reparaissent les premiers pèlerins turcs autorisés par Ataturk, en témoignage d'amitié pour le royaume séoudien. Les Égyptiens, surtout, sont prêts, en suivant une antique tradition, à accomplir des œuvres pies, au bénéfice du pèlerinage. Ils font donner aux villes du Hedjaz l'électricité et l'eau potable, les dotent d'hôtels modernes et les relient entre elles par des routes. Certains font le projet d'empaqueter les dattes, de réparer des autos, d'illuminer les mosquées, de mettre en bouteille l'eau de Zemzen, de développer l'instruction, d'accroître l'orphelinat de Médine et de fonder un hôpital dans cette ville. Un riche Musulman des Indes offre une dynamo pour l'illumination du sanctuaire de La Mecque.

Pendant la guerre, le Gouvernement provisoire de la République française à Alger organise à son tour un pèlerinage par avion et de riches Musulmans d'Algérie dépenseront alors des sommes considérables pour faire forer des puits sur la route de Médine et formuleront même le vœu d'améliorer dès que possible les pistes. Cette modernisation des transports jointe aux pieuses fondations des pèlerins aisés pourrait, avec un effort continu, transformer peu à peu le Hedjaz en un pays d'accès facile, plus ouvert au monde extérieur qu'il ne l'a jamais été.

Nous savons bien peu de chose sur la réorganisation administrative intérieure du Nejd. Elle n'a fait sans doute

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que des progrès réduits. Il ne semble pas que le modernisme s'y soit introduit dans les institutions politiques. Plus importantes sont les améliorations économiques. Les richesses rassemblées par Abd el Aziz Eben Séoud servent probablement surtout à constituer dans son pays d'origine, au profit de sa famille, des domaines cultivés par des esclaves et des sédentaires, selon un système qui n'est pas de nature à accélérer la transformation sociale de l'Arabie intérieure.

Il en va autrement dans une certaine mesure du Hedjaz. Un Conseil consultatif a été créé en 1930. Un nouvel organisme apparaît renouvelé et rajeuni en 1936. Sa tâche est surtout d'entériner les actes du souverain et de voter les crédits qui lui sont demandés pour l'organisation du pays. On créera ensuite des Conseils élus dans chaque *caza* ou circonscription. Nous sommes encore bien loin de la démocratie. L'organisation de la navigation côtière est réglementée et un certain nombre de ports sont ouverts au trafic. Les autres sont interdits et ceux qui les utilisent sont *a priori* regardés comme des contrebandiers.

Une loi interdit aux non-nationaux d'acquérir des biens immobiliers; ceux qui en possèdent déjà peuvent ou les vendre, ou les constituer en fondations pieuses. Une loi précise les conditions de la nationalité hedjazienne et oblige tous les étrangers à se faire inscrire à leur Consulat. Elle prélude peut-être à la création d'un état civil.

La découverte des richesses cachées.

Le plus grave problème à résoudre, nous l'avons vu, est celui du financement de la modernisation de l'État séoudien. Jusqu'en 1934, les finances du nouveau royaume demeurent précaires. Ce sont les pétroles qui vont apporter la fortune. Un Américain devenu richissime dans son pays grâce à la vente des appareils hygiéniques, Mr. Crane, bien connu par le rôle qu'il a joué, en 1919, en Syrie, lorsqu'il s'est efforcé de provoquer un mouvement d'opinion favorable à l'Amérique et hostile à la France, ne cesse de voya-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ger dans les pays arabes. On signale, en 1931, sur son passage, des possibilités de pétrole sur les bords de la mer Rouge, à la suite des reconnaissances sommaires d'un géologue, Twittchell, qui est précisément le gendre du milliardaire. En même temps, on signale de l'or et du plomb, à El Wedj, et l'on fore des puits artésiens à Djeddah. On découvrira en 1936 du cuivre et un peu d'or au sud-est de Médine.

Une date importante est celle du 9 mai 1933, où la Standard Oil Company of California obtient le monopole des recherches de pétroles dans les provinces orientales du royaume avec une concession de soixante années. La compagnie versera tout d'abord un prêt initial, puis donnera 4 shillings-or par tonne extraite et des gallons de pétrole pour les illuminations des palais et des mosquées. En même temps, la Société Ford, représentée par M. Philby, obtient le monopole de la vente des autos. Les concessions vont alors se précipiter. En décembre 1934, une convention est signée entre le gouvernement et un syndicat minier séoudien qui règle l'exploitation des minerais sous forme de monopole. Ce syndicat qui paie, lui aussi, des redevances, est représenté par M. Twittchell, et a son siège à Londres. Au printemps 1936, la Standard Oil Company of California trouve du pétrole en abondance et de bonne qualité. En cours de l'été 1936, neuf puits sont en activité et la raffinerie de Bahrein pourra utiliser cette production. Dès ce moment, on annonce d'importants investissements américains. Le groupe britannique ne reste d'ailleurs pas en arrière, et la Petroleum Company, en majorité britannique, filiale de l'Irak Petroleum Company, obtient pour soixante ans la concession du pétrole sur toutes les côtes séoudiennes de la mer Rouge, y compris les îles et les eaux territoriales sur une profondeur de 100 kilomètres, à l'exception de la zone sacrée, comprise entre Rabegh et Lith.

Mais alors que les perspectives d'exploitation des pétroles de l'Arabie occidentale semblent encore incertaines, celles

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du golfe Persique, et surtout de la province de Hasa, se révèlent brillantes dans les années qui suivent. Deux sociétés américaines, la Standard Oil Company of California et la Texas Oil Company, développent leurs intérêts et négocient de nouvelles conventions vers le sud et le sud-est, jusqu'à l'Oman. Des puits nouveaux sont forés à Hasa en 1940-1941 et l'exploitation fait d'immenses progrès, atteignant en 1944 1 400 000 tonnes. Et chacun sait que le rythme de l'extraction est volontairement freiné pour éviter l'avilissement des cours et surtout laisser subsister dans cette région du monde de puissantes réserves. L'Arabie tout entière, comme tous les pays riverains du golfe Persique, se trouve ainsi promue soudainement à la situation de réservoir mondial du pétrole. On estime qu'il se trouve dans cette région de la terre jusqu'alors déshéritée, un quart des ressources du globe, tandis que l'exploitation n'est encore que d'un sixième. L'avenir inattendu qui s'offre aux côtes désolées de l'Arabie orientale, bonnes tout au plus jusqu'à présent à faire pâturer des chameaux, déconcerte ainsi toutes les prévisions qui tenaient compte seulement de l'histoire.

Dès à présent, on peut donc prévoir d'étonnantes transformations que l'évolution politique et sociale des petits émirats de Bahrein et de Koweit laisse présager. Là, de richissimes compagnies confèrent aux Bédouins l'utilisation presque gratuites, de l'eau courante, captée à des sources lointaines ou dans des puits de grande profondeur, l'usage des piscines et l'électricité. Les émirs bédouins, royalement pensionnés, vivent paisiblement dans le luxe de leurs palais, au milieu de zones désertiques pour toujours pacifiées par l'or étranger. Au temps des ghazous a succédé une existence indolente, dans des maisons de mille et une nuits, grâce aux pétroles découverts par les Chrétiens. Richesses que les génies du sol de l'Arabie ont renoncé à garder sous leur contrôle et que les hommes d'Occident se disputent âprement.

Nous ne savons que peu de choses précises sur les projets

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des grandes compagnies, dont les traités demeurent parfois aussi secrets que ceux de la diplomatie la plus prudente. On pressent cependant que des engagements ont été pris en 1944 de part et d'autre, entre les grandes sociétés américaines épaulées par leur gouvernement et le roi Abd el Aziz Eben Séoud, pour que l'exploitation des pétroles du royaume séoudien laisse à son gouvernement de substantiels avantages. C'en est donc fini pour toujours de la pauvreté des princes du désert. Ils sont aujourd'hui riches, mais d'une richesse qui, tout en leur appartenant, puisqu'elle vient des profondeurs de leur sol, ne leur est acquise que par une étroite collaboration avec l'étranger infidèle. L'or, sans doute, coulera à flots de leurs mains. Ils pourront édifier des palais, acheter des automobiles, des armes, des avions, des moteurs pour leurs oasis, peut-être même des postes de T. S. F. qui feront entendre cette musique profane que l'on avait, il y a quelques années encore, en abomination. C'est la fin de la vieille Arabie. Est-il vrai que quarante ans se sont écoulés seulement depuis qu'à Hayil vivait, selon des règles millénaires, le petit État bédouin des Eben Rechid ?

La monarchie nejdienne et la guerre.

Quoi qu'il en soit de cet avenir, qui est peut-être aussi dangereux pour le royaume séoudien que ne l'était le passé, au temps des ghazous et des révolutions de palais, ce pays s'efforce, à la veille de la guerre, de faire figure d'État moderne auprès de l'Irak et même de l'Égypte. On ne se contente plus des troupes jusqu'alors improvisées avec des éléments d'origine bédouine, levées à l'occasion des troubles et des révoltes. En 1934, un vaste projet de réorganisation est établi. D'anciens officiers de l'armée turque, oubliés sur place par la Sublime Porte, comme ceux que l'on trouve çà et là encore, dans les villes du Yémen ou d'Irak, sont choisis pour l'encadrement. En 1936, on dit qu'il existe 15 000 hommes et huit avions. L'armement est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

alors complété en France et l'on ouvre une école militaire. Mais c'est surtout l'aviation qui est l'objet de soins attentifs, car c'est elle qui, mieux encore que l'automobile, met le gouvernement à l'abri des révoltes bédouines. Aussi, en 1934, un aérodrome est-il créé à Taïf. En 1935, deux appareils de bombardement sont commandés à Londres et une « Association pour l'Aviation » fait appel avec insistance au public : « Envoyez des fonds pour que les aigles ne restent pas privés d'ailes. » Le Nejd et le Hedjaz font des collectes. Les fonds recueillis permettent d'acheter l'avion *Riyadh*, l'avion *La Mecque* et l'avion *Djeddah*. Dans le ciel d'Arabie passent des appareils séoudiens, au gouvernail vert comme l'étendard du prophète, orné d'un sabre blanc et du texte initial de la *fatiha*.

Aucun de ces efforts d'ailleurs ne semble avoir eu d'utilité lors du grand conflit mondial. Plus encore que l'Égypte et que l'Irak, le royaume nejdien s'est tenu hors du conflit qui, par des origines européennes, n'était pas de nature, en lui-même, à passionner l'Islam, toujours méprisant à l'égard de nos querelles.

Peut-être a-t-on, même un instant, douté à Riyadh de la cause anglo-saxonne, mais jamais aucune imprudence n'a été commise qui puisse être reprochée au gouvernement. Il n'en va pas moins que ces méritoires efforts de modernisation militaire sont peu de chose auprès des progrès réalisés par les grandes armées motorisées de l'Occident. Peut-être même les tentatives des années 1936-1939 font-elles ressortir mieux encore la faiblesse irrémédiable, sur le plan matériel, de l'État wahhabite.

Ce serait une erreur cependant que de croire que les efforts économiques et administratifs de l'empire séoudien aient été inutiles. Ils lui permettent de tenir honorablement son rang au voisinage des autres États arabes : Irak, Syrie, Égypte même. Au moment où s'achève la deuxième guerre mondiale, la position d' Abd el Aziz Eben Séoud dans le monde musulman semble définitivement prise. Parmi les tribus de l'Arabie, et même à l'extérieur de son empire,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sur les confins de l'Irak et de Syrie, il tire bénéfice du discrédit dans lequel, aux yeux des Bédouins, est, par son modernisme excessif, tombée la famille de ses rivaux, les princes hachémites, les chérifs de La Mecque. Ses nombreuses alliances de famille avec les chefs de toutes les tribus nobles lui valent un indiscutable prestige. C'est lui qui, aux yeux des nomades, personnifie le mieux l'idéal, toujours chéri, du grand souverain généreux, clément, aux vues lointaines, à l'hospitalité à la fois simple et fastueuse. A l'occasion du pèlerinage, le roi Abd el Aziz, qui reçoit avec une noble simplicité les délégations des musulmans du monde entier, conquiert les cœurs des hommes à l'âme simple. Son prestige s'en accroît beaucoup auprès des pèlerins qui proviennent des États traditionnels, des pays dont la structure est demeurée assez proche de la vieille tradition musulmane. Marocains, Algériens, Tunisiens même sont flattés de son accueil et rentrent en Afrique du Nord en chantant ses louanges. Sa position dans le monde islamique tout entier est peut-être moins sûre. Dans les premières années qui ont suivi la conquête du Hedjaz, on a pu parfois rêver autour de lui de la haute dignité de calife, vacante depuis la suppression qui en fut décidée par Ataturk. Mais il est apparu que le monde musulman dans son ensemble n'était pas prêt à se grouper autour de celui qui représente à l'extérieur le réformisme religieux, sous une forme particulièrement puritaine, affectée des outrances de la doctrine hanbalite la plus sévère de l'Islam. D'ailleurs, les mêmes ambitions sont parfois nourries dans l'entourage du jeune roi d'Égypte Farouk, qui fait figure d'homme plus moderne. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, la secte « unitaire » n'a plus guère dans le monde musulman la réputation d'hérésie qui lui fut faite jadis par les marabouts et par tous ceux qui s'adonnent au culte des saints. Les progrès universels du réformisme, l'influence de l'école théologique des Salafiya du Caire, ont propagé, dans les vieux pays orthodoxes, les idées essentielles du wahhabisme. Abd el Aziz Eben Séoud fait figure de grand défenseur d'un Islam intransi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

geant, dont le puritanisme ne choque plus autant qu'autrefois : son prestige général se trouve donc ainsi grandi. C'est en vertu de cette autorité religieuse assez largement reconnue, et du rôle qui lui est prêté de défenseur intransigeant de la religion que le roi de l'Arabie séoudienne s'intéresse avec ténacité au maintien de l'arabisme et de l'Islam dans la Palestine menacée par le sionisme. Grâce à ses attaches économiques étroites avec les États-Unis, à la faveur des avantages qu'il confère aux compagnies concessionnaires de pétrole et qu'il sait rappeler discrètement, il peut combattre dans une certaine mesure à Washington l'influence du sionisme. Mieux qu'un autre peut-être il sait insister sur les droits « plusieurs fois millénaires » qu'ont les Arabes de posséder un territoire dont les colons juifs voudraient peu à peu les déposséder. Dans cette attitude d'avocat, Abd el Aziz peut être entendu, sinon écouté. Si son rôle est faible dans le grand mouvement d'unité arabe, que conduisent surtout à Bagdad, à Damas et au Caire les nationalistes d'esprit moderne formés dans les universités d'Occident afin d'affermir les desseins de la Ligue arabe, Abd el Aziz Eben Séoud, prince bédouin, protecteur des théologiens, cherche plutôt à faire respecter les droits de l'Islam là où ils sont menacés.

***

Jetons les yeux une dernière fois sur cette extraordinaire ascension qui a fait du petit chef d'une famille bédouine originaire de la race conquérante des Bédouins Anézé l'artisan de la renaissance du deuxième Empire wahhabite. N'ayant en rien renoncé à ses origines, ni oublié ses traditions, unissant à la fois l'habileté du chef de guerre et la maîtrise de conducteur d'une théocratie, le nouveau fondateur du royaume séoudien, à l'âge où tant d'hommes s'enferment dans la méditation de leurs souvenirs de jeunesse, s'est lancé sans hésiter dans la voie du progrès matériel, d'un progrès matériel entièrement inconnu de lui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et des siens. Ainsi s'est-il affranchi des servitudes que la société tribale, trop simple et trop pauvre, faisait peser sur lui. Il s'est aussi dégagé de l'emprise, qui eût pu être despotique, des théologiens de sa secte. Grâce à l'automobile, à la T. S. F., à l'avion, il a vaincu l'espace; grâce au pétrole, il a vaincu la misère. Extraordinaire miracle de la souplesse d'esprit d'un homme qui nous apparaît semblable, par son intelligence et ses capacités d'évolution, aux premiers califes du monde arabe naissant. Comme lui, ces conquérants n'avaient d'autre expérience personnelle que celle du désert; ils se trouvèrent cependant à l'aise dans les provinces de l'empire byzantin qu'ils avaient conquises. Mais la tâche du roi du Nejd est plus difficile que celle de ses glorieux prédécesseurs à l'aube de l'Islam. Sans doute les forces matérielles du monde occidental sont-elles aujourd'hui trop puissantes pour qu'un Arabe du Nedj, même s'il est homme de génie, puisse jamais les capter à son profit. Eben Séoud ne se trouve pas diminué par cette comparaison avec les premiers souverains musulmans sortis du désert, qui suffit à souligner plus encore l'extraordinaire valeur de sa personnalité.

Pour tous ceux qui observent l'Orient moderne, le vieux roi bédouin, devenu dans les dernières années de sa vie l'un des plus riches producteurs de pétrole pour l'Amérique et qui n'en danse pas moins, avec ses fils, devant la Kaaba, comme jadis David dansait devant l'arche, demeure pour nous un sujet de perpétuelle méditation, et aussi d'admiration.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE VII

LA SÉDENTARISATION DES NOMADES EN ORIENT

I. — Expansion et dissolution du nomadisme.

Telle que nous avons pu l'étudier à l'intérieur de l'Arabie, la société bédouine nous apparaît comme un effort héroïque, presque désespéré, tenté par des hommes épris de liberté, pour résister à une nature hostile à la vie. C'est seulement en se groupant, en organisant leurs tribus, en développant leurs institutions d'entraide et de protection mutuelle, que les pasteurs parviennent à subsister et à se sauver des mille périls qui les entourent. Mais l'existence qu'ils s'organisent ainsi est trop dure pour que les faibles ne se trouvent pas écrasés. La tentation pour les plus vigoureux d'utiliser la force est souvent irrésistible. S'emparer des pâturages, capturer, lorsqu'on a faim, les troupeaux d'un voisin mieux pourvu, dominer les sédentaires, couper les routes des caravanes pour obtenir, sans grand effort, une partie des biens précieux qu'elles transportent, sont des perspectives trop belles pour que le Bédouin ne succombe pas à leur attrait. C'est alors que la société bédouine s'efforce de créer, par la force encore, des émirats, de petits gouvernements monarchiques et despotiques, destinés à apporter à ceux qui les constituent une sécurité plus grande. Mais ces petits États nous sont apparus infiniment fragiles. Fondés par des nomades qui s'appuient sur une base sédentaire, leur construction

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

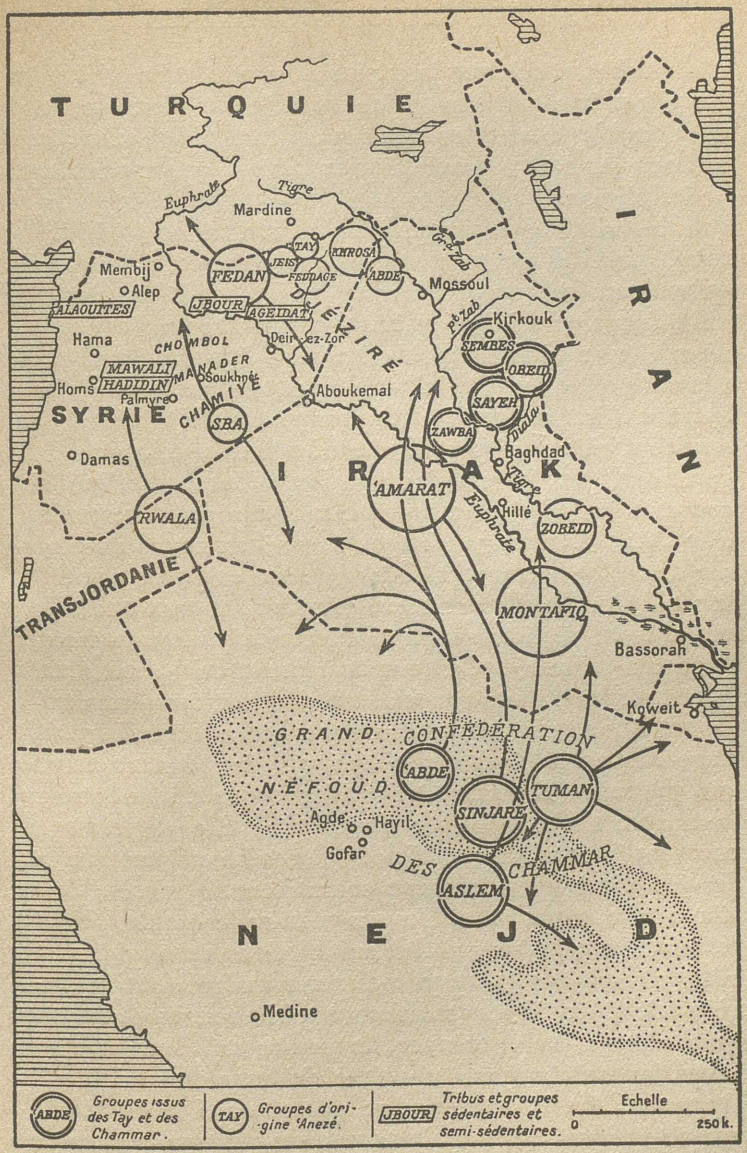


Fig. 19. — Carte des tribus du Nejd, de l'Irak et de la Syrie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

est instable, parce que la capitale du petit prince bédouin est elle-même un champ de bataille où s'opposent les castes nobles, issues des tribus guerrières, et les sédentaires, artisans ou commerçants, souvent aussi les représentants de la religion.

Si les tribus se laissent parfois attirer, au cours de l'Histoire, par des perspectives plus vastes, celles que leur offrent, en leur proposant une place dans leurs empires, des réformateurs religieux, Mahomet, ou les princes wahhabites, elles se trouvent alors entraînées dans un grand mouvement politique et social, et elles entrent au service d'une autre civilisation qui les transforme. Mises désormais au service d'un grand prince musulman, elles composent ses garnisons, ses forces d'occupation, donnent même des cadres à son administration militaire des provinces; enfin, elles s'établissent au voisinage de ses villes, pour les maintenir dans l'obéissance. Mais dans cette aventure nouvelle, la vie bédouine est sacrifiée. Les tribus, en tant que telles, ne joueront dès lors qu'un rôle secondaire dans la vie des États ainsi formés. Ce sont seulement des personnalités fortes, sorties des unités sociales bédouines, qui connaîtront de brillantes réussites, se bornant à attirer dans leur voisinage des parents ou des clients qui leur formeront une *gens* puissante. Ici encore, la civilisation du désert demeure incapable de se dépasser elle-même ; elle disparaît au moment même où les forces rassemblées par elle au service d'une grande cause connaissent le succès. Et si, d'aventure, comme nous l'avons vu dans le cas des *Ikhwan*, les contingents d'origine bédouine passés au service de la réforme religieuse veulent maintenir malgré tout à l'intérieur de l'Arabie les traditions antérieures, le ghazou, la poursuite de la vengeance, le prince qui leur doit son ascension se chargera lui-même de les réduire et de les disperser. Ainsi, peut-on dire que si dans le désert lui-même la société pastorale nous apparaît, sur le plan des institutions, comme incapable de progrès, hors du désert, à l'intérieur des États policés, elle ne joue son rôle que sous

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

une forme modeste et elle est destinée à disparaître.

Mais il est un autre rôle historique, plus humble peut-être et dont l'éclat est moins apparent, qui va absorber une grande partie des forces des tribus : c'est l'expansion conquérante anonyme et constante des nomades au pays des sédentaires. Elle a procédé soit par grandes invasions, soit plutôt par la dispersion en petits groupes de populations que le désert ne peut nourrir. De siècle en siècle, les tribus en marche iront, de l'Inde jusqu'au Maroc, propager la langue arabe et imposer à de nouveaux peuples, civilisés ou barbares, la pratique des institutions nées au désert. Chemin faisant, les nomades constitueront d'innombrables émirats, prendront possession des plaines, consolideront ou détruiront des dynasties. Grandiose épopée dont Ibn Khaldoun a autrefois décrit les phases souvent monotones, plus souvent jalonnées par des ruines ou des pillages qu'illustrées par des fondations durables, grand événement humain cependant qui a transformé l'histoire de l'Orient et imprimé à la vie des peuples musulmans de la Méditerranée ce « cachet » arabe que nous lui connaissons aujourd'hui.

Au cours de ces déplacements, à la suite de ces conquêtes et aussi de ces refoulements, de ces envahissements, de ces abandons successifs de territoires, les tribus bédouines connaîtront des alternances de force et de faiblesse. Il arrive par moments qu'elles se renforcent et qu'elles reconstituent, tant bien que mal, autour d'elles le cadre social et politique dans lequel elles ont jadis vécu en Arabie. Le plus souvent, elles seront à la longue détruites et dispersées par ceux-là mêmes contre lesquels elles dirigent leurs coups ; contraintes par le climat à changer la composition et la nature de leurs troupeaux, obligées à renoncer à la tente dans les climats trop rudes, asservies aux productions de la vie agricole de la terre conquise, absorbées enfin par menus éléments au sein des populations sédentaires. On perdra même parfois le souvenir précis de leur passage et les envahisseurs ne laisseront dans les États qui les ont absorbés

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'autres traces de leurs éphémères conquêtes qu'un héritage de coutumes, de pratiques, de croyances, de techniques venues du désert. Seule l'étude des dialectes de la littérature apportera aux savants le témoignage irrécusable d'invasions dont l'histoire a perdu le souvenir.

Ce sont ces phases diverses de l'expansion et de la destruction du nomadisme qu'il nous faut à présent étudier. Nous trouverons, en observant au voisinage de l'Arabie l'évolution de petits groupes sociaux qui sont récemment sortis du désert, de multiples exemples de la transformation politique, économique et sociale des Arabes bédouins venus s'établir au pays des sédentaires. Il nous restera, pour clore cette étude, à évoquer, par comparaison, ce qui peut être observé de nos jours dans le désert d'Afrique. Nous rendrons ainsi plus aisément intelligible le caractère des grandes conquêtes historiques, des invasions des Soleim, des Beni Hilal et des Maqil, qui ont contribué à propager d'une manière durable, mais sous une forme assez humble, la civilisation arabe à travers toute la Berbérie.

II. — L'émigration d'une tribu guerrière (les Chammar de Djéziré).

Reportons-nous par la pensée au pays des Chammar du Nejd, fondateurs au XIX^e^ siècle de l'émirat des Al Rechid De tout temps, sans doute, les tribus des Chammar, menacées par la sécheresse au désert et poursuivies par la nécessité d'utiliser pour leurs troupeaux de riches pâturages, ont dû s'assurer, hors de l'Arabie proprement dite, des zones de parcours privilégiées. Elles les ont trouvées au pied des montagnes de la Perse, du Kurdistan et de la Turquie : zones dangereuses où l'on se heurte à des sédentaires souvent puissants, défendues par les armées des grands empires et où l'on ne s'établit avec quelque sécurité que dans les périodes d'anarchie générale. Il faut, pour atteindre ces régions, traverser à gué l'Euphrate et souvent le Tigre. Il est nécessaire d'employer tantôt la force, tantôt.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la ruse et les ressources de la politique pour venir prendre sa place tant bien que mal au milieu de tribus d'origines différentes, venues elles aussi par d'autres chemins de l'intérieur de la péninsule au cours des siècles précédents. C'est ainsi que sur un grand arc de cercle qui part de Bagdad jusqu'au voisinage d'Alep, en suivant le pied des montagnes, nous trouvons établis une dizaine de petits groupes séparés de Chammar, qui peu à peu d'ailleurs, au contact des sédentaires et des moutonniers, se transforment et finalement se dissolvent au sein des populations d'origines diverses au milieu desquelles ils sont établis. Ces émigrés, qui résident surtout en Djéziré, gardent avec leur tribu d'origine des relations qui résistent à deux ou trois siècles de séparation. D'ailleurs, les crises politiques de l'Arabie intérieure ou les périodes de sécheresse maintiennent un courant continu d'émigration qui renforce périodiquement les colonies d'émigrés et les aide à résister à l'influence civilisatrice qu'exerce sur eux le voisinage des sédentaires. En sens inverse, à la suite de guerres malheureuses ou de vengeances, on voit parfois des familles à demi fixées au pied des montagnes du Nord, repartir vers le Sud et chercher asile dans la steppe, les déserts ou les établissements permanents dont sont sortis leurs pères. Qu'est-ce que 1 200 kilomètres de distance pour des nomades qui ont conservé au voisinage des pays de sédentaires l'habitude du ghazou et qui ne peuvent s'accoutumer à s'enfermer pour toujours dans un petit territoire de tribu ?

Au début du XIX^e^ siècle, alors qu'est à son zénith la puissance du premier empire wahhabite, un clan guerrier des Abdé, cette tribu vigoureuse qui a exercé la primauté au Nejd septentrional pendant tout le XIX^e^ siècle, vient s'établir dans la Djéziré, entre le Tigre et l'Euphrate, entraînant peu à peu avec lui d'autres clans bédouins mécontents. Les Turcs, en guerre avec Eben Séoud, accueillent bien ces fugitifs, encore que leur présence, entre Mossoul et Bagdad, soit pour les vilayets de Mésopotamie une cause de trouble perpétuel, de brigandages et de pillages. Le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

clan des Gerba se distingue dans les inévitables guerres de tribus qu'entraîne l'apparition des contingents nouveaux qui doivent se faire leur place au milieu d'autres éléments arabes venus s'établir eux aussi dans les mêmes lieux au cours des siècles précédents. Les Chammar de Djéziré repoussent ainsi les Taiyy au voisinage de Nissibin, les Obeid sur la Diala et s'assurent ainsi une vaste zone de parcours au pied des montagnes orientées du sud-est au nord-ouest entre Kirkouk et la vallée du Khabour, sur 400 kilomètres de longueur. Près d'eux vivent des sédentaires, qui utilisent les eaux de la montagne et produisent blé et mil, ou de petits nomades sans force guerrière qui font paître de riches troupeaux de moutons et élèvent des vaches près des fleuves. Un épais tapis de verdure, qui subsiste jusqu'au mois de mai, suffit à assurer une vie heureuse à des nomades chameliers sûrs de leur force, décidés à résister, à l'occasion, aux forces de police turques et capables, si c'est indispensable, de prendre la fuite vers le Sud avec tous leurs chameaux et leurs tentes.

Deux difficultés subsistent cependant dans ce territoire : l'insalubrité de ce piémont infesté de moustiques et le froid de l'hiver rendu souvent fort pénible par les chutes de neige, dans les régions les plus rapprochées des montagnes. On combat, il est vrai, ces inconvénients graves en campant loin des rivières pendant l'été et en se rapprochant des fleuves pendant l'hiver, grâce à des déplacements qui ne dépassent pas quelques dizaines de kilomètres. Ces mouvements suffisent d'ailleurs à maintenir en tribu le principe de la vie nomade.

Pendant quatre-vingts ans au moins, les Gerba demeureront semblables à ce qu'ils étaient à la sortie du grand désert, pillards insaisissables, rebelles à toute autorité, anarchiques, querelleurs. En 1840, l'un d'eux, Sfoug, terrorise Bagdad. Fait prisonnier par une ruse du Vali, du gouverneur, de province, il est envoyé à Stamboul, mais ses belles paroles séduisent le Sultan et il revient sur place plus encombrant que jamais, pour reprendre ses courses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

profitables. Il faudra que le gouverneur s'en débarrasse en le faisant assassiner par surprise. Son fils, Abd el Krim, suivra son exemple et il sera pendu comme un brigand sur le pont de Mossoul. Sa mère et ses cousins se sauveront alors au Nejd pour éviter les prisons turques. Mais les Valis s'efforcent, à la même époque, de conserver leurs Arabes du Djéziré à l'écart des intrigues de l'Arabie. Dans toute la mesure du possible, ils tentent de stabiliser ces Bédouins et de les couper de leur région d'origine.

Avec la décadence de l'émirat de Hayil, à la fin du XIX^e^ siècle, il se dessine au Nejd un nouveau courant d'émigration vers le Nord qui redonnera aux Gerba une importance nouvelle. Ils joueront leur rôle dans la période agitée de la première guerre mondiale, sollicités tantôt par les Turcs, tantôt par les Anglais. Le partage de la péninsule arabique en États modernes, avec la constitution de l'Irak et de la Syrie, coupera leurs tribus en deux groupes inégaux : le plus important demeurant dans la Djéziré d'Irak. Le chef des Chammar, Ajil el Yawr, deviendra dans la vie politique de la province de Mossoul un personnage considérable. C'est lui que le gouvernement nationaliste lancera à l'occasion contre les minorités allogènes, les Chrétiens assyriens en révolte, les pauvres Yazidis du Sindjar. On comptera sur les Chammar en 1932, comme jadis en 1915 lorsqu'on les a lancés contre les misérables débris des Arméniens échappés aux massacres d'Anatolie. Aussi les Chammar d'Irak joueront-ils dans l'État national arabe un rôle d'unificateurs.

Moins organisés et moins nombreux que leurs cousins d'Irak, les Chammar de Syrie se trouveront plus isolés du désert. Le développement de la vie sédentaire, sur les rives de l'Euphrate et du Khabour favorisés par l'extension des chemins de fer, le développement des voies de communication, l'établissement des ponts, troublera la libre circulation des troupeaux. Les contacts avec les villages seront multipliés. Dès lors, une évolution se dessine dans leurs tribus, qu'il est facile d'observer. Examinons de près l'un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de ces petits groupes, par exemple celui des Khorsa, à l'Est de Hassetché.

Un observateur superficiel, qui vient chez eux en hâte, n'est pas frappé, au premier coup d'œil, de la transformation de la vie de ces pasteurs coupés du désert depuis un siècle. Les campements oscillent toujours à la recherche des pâturages au pied des montagnes, depuis les frontières de l'Irak et de la Perse jusqu'au Khabour, sans se soucier des limites des États portées sur les cartes. N'était la discipline qu'imposent désormais les États modernes d'Irak et de Syrie à leurs sujets, les guerriers n'auraient d'autres préoccupations comme jadis que le ghazou contre les tribus de nomades chameliers du voisinage, les Anézé, les Sba et les Fedan, dont ils demeurent les ennemis. Les règles de morale sociale, celles qui fixent la considération dont un homme peut jouir en raison du respect qu'il témoigne pour les nobles traditions, restent identiques, en apparence, à celles des temps anciens. A peine un regard exercé distinguerait-il, dans la vie matérielle, quelques menus détails qui trahissent des concessions légères aux conditions nouvelles d'existence : les poteaux de tente sont plus gros, plus lourds, plus solides qu'autrefois, et attestent que les déplacements ont tendance à se raccourcir. Des auges de terre sont construites devant les tentes pour les juments. Parfois le chant du coq retentit dans le campement. De son côté, le linguiste pourrait noter l'altération lente, mais sensible, du vocabulaire, les emprunts plus nombreux faits aux sédentaires, certaines déformations phonétiques habituelles chez les moutonniers.

Mais si l'on observe la tribu de plus près, on constate que la transformation sociale est considérable. C'est elle qui nous fera comprendre l'importance d'une décadence de la vie bédouine devenue aujourd'hui sans doute irrémédiable.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est l'importance que prend le pouvoir du chef. Au désert, le cheikh de tribu n'est qu'un *primus inter pares*, le maître respecté d'une fraction

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

puissante, reconnu par les cheiks des fractions voisines. Il lui fallait, en Arabie, compter sur cet état perpétuel de division de la tribu, toujours susceptible de se partager en deux ligues égales. Il devait prendre garde aux tendances anarchiques qui poussent les guerriers mécontents ou des cheikhs jaloux à partir avec leurs gens, leurs « Arabes », dans les pâturages de leur choix, sans plus tenir compte des avis du chef traditionnel.

En Djéziré, tout change. On ne désigne plus les guerriers par le nom de leurs fractions, mais par le nom du chef qui les gouverne. Ici le chef bédouin se sent plus fort que sa tribu : il confisque hardiment à son profit l'interprétation du droit coutumier, liberté que les Al Rechid, devenus au Nejd de véritables rois sans couronne, n'ont pas osé prendre à l'égard des Chammar.

Élevé si vite au-dessus de sa tribu, le chef s'efforce de se forger des origines prestigieuses. Il en a besoin au milieu d'autres chefs qui se sont fabriqué avant lui des ancêtres chérifiens ou se disent descendants des Barmécides, les ministres glorieux de Haroun Al Rachid.

Lorsqu'il s'agit d'un chef de faible importance, celui des Khorsa par exemple, le luxe, tout relatif d'ailleurs, dans lequel il vit grandit et devient sans proportion avec l'importance numérique de son groupe. Au Nejd, une tente à cinq poteaux était exceptionnelle; ici on la construit sur sept ou neuf poteaux. Le nombre des esclaves et des serviteurs s'accroît. Ceux-ci sont spécialisés et ont chacun leur charge. Le maître de la tente possède un *tebbakh* qui égorge et tue, un *hettab* dont la fonction est de veiller au ravitaillement en combustible des cuisines, un préposé au ravitaillement en eau, des domestiques chargés d'apporter les plats, un intendant qui réunit et place les convives, distribue la nourriture aux protégés et réfugiés; enfin trois ou quatre écuyers, un berger de chameaux, des bergersde moutons à raison d'un par trois ou quatre cents bêtes, un forgeron pour les mors, les fers des chevaux et les armes, un chasseur spécialisé et des fauconniers :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

entourage qui équivaut presque à la cour d'un prince du désert. De même, les femmes du cheikh ont chacune à leur service une femme de chambre qui s'occupe de leurs montures et de leur lit. Les descendants d'anciens captifs noirs jouent ici un grand rôle. Ce sont, en particulier, des esclaves libérés par le maître à son lit de mort qui continuent de servir ses fils. Ils invoquent en toute circonstance la protection de leur « oncle » qui leur permet de jouir en tribu d'une situation prospère et de se livrer impunément à quelques abus.

Le campement du cheikh prend dans ces conditions un aspect qui le distingue profondément de celui des autres fractions. Tout d'abord, la grande tente, toujours séparée en deux, abrite, du côté des femmes, dans trois ou quatre enclos distincts, formés de cloisons mobiles de roseau, ses épouses et sa mère. Du côté des hommes, se trouve son automobile, au voisinage de laquelle baraquent ses chameaux. Près de la tente du cheikh s'élève celle du cafetier, indispensable à l'hospitalité, et aussi la tente d'un personnage religieux, le *mollah*, qui sert d'écrivain public et dirige la prière. Derrière la tente du chef s'alignent les tentes de ses serviteurs. Plus loin, deux autres groupements : les « serviteurs du cheikh », souvent des hommes libres, et les « esclaves du cheikh », utilisés surtout les uns et les autres pour les communications extérieures.

La limitation des pâturages, l'intervention des gouvernements turc, anglais, français, irakien, syrien, tous à des degrés divers favorables à la vie sédentaire, la disparition progressive des taxes de « fraternité » que les nomades imposaient jadis aux sédentaires, mais que les gouvernements modernes proscrivent, enfin l'interdiction du ghazou, obligent impérieusement les tribus à trouver de nouvelles ressources économiques. Parce que les « Arabes » du chef, ses contingents guerriers, ne peuvent, sans se déshonorer, s'adonner au travail de la terre, ni même à la garde des vaches et des moutons, c'est au chef lui-même qu'il importe de trouver les moyens nécessaires de subsistance à ses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« frères ». Le cheikh va donc fonder des villages de colonisation sur lesquels il établira ses esclaves, et où il confiera les cultures à des fermiers à gages, des Arabes de basse condition, des Kurdes, des Arméniens même. Ces occupations sont peu enviables car, toute considération de noblesse mise à part, le danger est grand de mourir de maladie dans ces établissements sédentaires. Si l'on mange à sa faim sur ces terres fertiles irriguées par les sources des montagnes de Turquie, la fièvre y mine les hommes et les emporte en quelques années. Mais, malgré ce péril, l'importance économique des cultures devient telle que la famille du cheikh délègue certains de ses membres à l'exploitation des fermes. Ceux-ci sont sacrifiés, en quelque sorte, au bien-être de la collectivité, et vivent tant bien que mal dans des maisons de paysans plusieurs mois par an. Notons que la position de ces villages fondés par les chefs n'est pas toujours choisie en raison de la fertilité des terres; le cheikh bédouin, obéissant à un vieil instinct, s'ingénie à les établir en des lieux de passage obligés. Si demain l'insécurité renaissait, il serait facile de transformer ces villages d'agriculteurs en points fortifiés, de couper des chemins, de percevoir des taxes abusives, et même de monnayer l'usage des points d'eau.

Cependant que s'étendent sans cesse davantage — sous le régime du mandat français — par suite de la prolongation de la paix, les terres de culture, les zones de parcours se réduisent rapidement. Il faut alors s'emparer sans tarder d'une vaste étendue fertile, sous peine d'être évincé par les laboureurs du voisinage. C'est encore le chef qui en prend l'initiative; il adresse en conséquence à l'administration revendications et plaintes en son propre nom. Sa tribu, ou plutôt ses « Arabes » se contentent d'occuper le terrain avec leurs tentes pour en éloigner les Kurdes, les Chrétiens ou les moutonniers indésirables et pour faire sentir aux fermiers tout le poids de la puissance bédouine.

La sédentarisation ainsi comprise est donc extrêmement favorable au chef qui se transforme très vite, à l'image des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sédentaires du voisinage, en gros propriétaire foncier. Ce qui le distingue seulement des Kurdes, c'est la ténacité avec laquelle il conserve les habitudes de la vie sous la tente, sans laquelle il se trouverait déshonoré aux yeux de ses sujets bédouins. De plus en plus cependant, il se sépare de la tribu. La richesse qu'il acquiert est très favorable au développement numérique de son clan. Les Gerba, par exemple, sont célèbres par la fécondité véritablement prodigieuse de leur famille. En quatre générations, ils sont arrivés à constituer de véritables fractions et il est fréquent qu'ils aient chacun 25 ou 30 enfants, 100 ou 150 petits-enfants. Les uns se marient entre eux, ce qui favorise la création d'un clan familial fermé. Les autres épousent en grand nombre des femmes des tribus Chammar, ce qui consolide les relations politiques et donne aux enfants la protection d'oncles maternels utiles. Certains vont jusqu'à prendre des femmes sédentaires arabes, kurdes ou yezidiyées, parce qu'elles sont adaptées à ce nouveau pays et qu'elles apportent des alliances peu avouables sans doute, mais bien précieuses, dans la vie de chaque jour. Quant aux esclaves des cheikhs, ils prospèrent eux aussi dans des conditions favorables et leurs enfants servent les enfants des chefs. La puissance de la famille régnante s'en trouve accrue malgré les difficultés économiques de notre temps.

Il en va tout autrement pour les tribus elles-mêmes. Tout d'abord, celles-ci sont atteintes par la restriction des parcours, gênées parfois par les frontières que seuls les chefs traversent aisément, ruinées par l'effondrement des cours du chameau. Sans doute est-il possible de s'adonner maintenant à l'élevage des moutons dont les profits pourraient, dans une certaine mesure, contrebalancer les pertes subies. Mais le froid, dans cette région trop proche des montagnes, fait bien souvent périr les agneaux. Seules les libéralités du chef permettent de supporter sans trop de souffrances les mois d'hiver. Soumises à ce régime prolongé de désorganisation économique, les fractions bédouines

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

diminuent par l'excès de mortalité. Quelques familles ruinées prennent le parti d'émigrer discrètement à grande distance, soit dans des tribus de moutonniers où elles sont inconnues, soit même dans des villages lointains où elles mènent une existence misérable et obscure.

Alors qu'il y a cinquante ans le groupement tribal qui s'était reconstitué autour des chefs était formé de plusieurs fractions bédouines, ayant toutes gardé une importance moyenne, on voit aujourd'hui se poursuivre une dissociation plus ou moins marquée de ces unités politiques, selon la durée de séjour en Djéziré et l'importance de la transformation économique. Les membres de la fraction du chef s'habituent à une sorte de vie parasitaire, tout en perdant leur force. Dans les autres fractions, pour réagir contre l'affaiblissement numérique, on adopte en grand nombre les semi-sédentaires du voisinage qui vivent sur les cultures. Il en est enfin qui s'efforcent de cultiver en s'associant à des agriculteurs qui ne sont pas toujours des Arabes. De plus en plus, les fils des grands chameliers s'enferment dans l'horizon de ces champs et de ces terres de pacage. Les tentes s'alourdissent considérablement, des haies épaisses en protègent les abords, des murs s'élèvent même à l'intérieur. Dans les groupes les plus anciennement fixés en Djéziré, après trois ou quatre siècles peut-être, comme les Taiyy ou les Sembes, le souvenir de la vie au désert n'est plus guère conservé que par la famille du chef et ses « arabes » les plus proches. On oublie même la littérature poétique du désert. A peine connaît-on encore le nom des héros d'autrefois. Le dialecte fait des concessions toujours plus nombreuses au parler des moutonniers. Bientôt on adopte la littérature populaire des semi-sédentaires et ce lien idéal d'appartenance à la société bédouine qu'était la langue se trouve désormais rompu. Même le cheikh attaché longtemps à sa tente, bien qu'il ait déjà une maison à la ville voisine, en arrivera à adopter pour lui-même, en tribu, l'existence dans une maison de pierre. Il gardera seulement dans son jardin de Bagdad, comme le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cheikh des Beni Temim, et seulement pour ses visiteurs bédouins, une tente d'hospitalité, affirmant le souvenir de ses origines et rappelant à tous sa noblesse bédouine.

On comprendra qu'une crise économique et sociale d'une telle ampleur soit fortement ressentie à l'intérieur du groupe social. Un tel relâchement des liens anciens, un tel affaiblissement d'une morale aussi impérieuse que celle des Bédouins au désert, ne sont pas sans susciter dans les consciences mêmes un trouble considérable. C'est alors que la religion, pour la première fois, s'établit vraiment sous les tentes. Nous avons vu déjà, au désert, la présence du *Mollah* ou *Cheikh eddin* au voisinage du chef. Instruit chez les sédentaires des petites villes de l'Arabie périphérique, initié à une confrérie, ce personnage mettra son pouvoir sur les hommes au service du chef de tribu. C'est sur l'ordre du « cheikh des Arabes » qu'il réunit le soir les fidèles et les fait scander, sur un rythme toujours plus rapide, un *dikr* frénétique. Le nombre des pèlerins croît en tribu, et à leur retour de La Mecque ce sont eux qui dans les campements président la prière, naguère presque inconnue au temps des ghazous et des grands déplacements dans le désert. On verra aussi venir dans les campements, en plus grand nombre qu'autrefois, de pieux personnages qui lisent l'avenir dans le Livre Saint, expliquent les songes, chassent les démons, guérissent les maladies par les charmes. Ce n'est pas dire que soient oubliés pour cela les génies dont nous avons vu l'importance, mais les croyances bédouines sont intégrées dans le cycle plus vaste des représentations islamiques.

Il est bien remarquable de noter que cette entrée du Bédouin dans la société religieuse, à l'intérieur de laquelle nous voyons les chefs temporels s'efforcer de garder le contrôle des influences spirituelles, se produit au moment même où commencent à se relâcher les liens de la tribu. Les forces religieuses font donc leur apparition dans un monde en décomposition. Elles agissent en quelque sorte par substitution. D'autre part, une évolution psycholo-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gique se dessine : Dieu n'était jusqu'alors pour les Chammar qu'une sorte de Jehovah lointain et débonnaire, un protecteur que l'on invoquait surtout dans les entreprises de pillage, en l'adjurant de vous dissimuler aux yeux de l'ennemi dans le désert. Il devient, à présent, le maître des cœurs, s'adresse aux hommes dans le secret, tous ses fidèles lui rendent un culte. Quelques années encore, et nous verrons les fils des guerriers, devenus bergers, faire dans la solitude leurs prières et nous édifier par leur piété.

III. — Le passage au semi-nomadisme.

L'exemple des tribus Abdé des Chammar qui se stabilisent en grands nomades paresseux dans les riches plaines du Khabour, vivant surtout du travail des sédentaires du voisinage, ne nous fait pas assister à une transformation complète d'un groupe social, mais plutôt à la survivance réduite de la vie pastorale. Nous avons vu en effet que le clan du chef et sa fraction se développent, tandis que les autres fractions s'affaiblissent, se vident peu à peu de leur contenu et ne se reconstituent que par des emprunts extérieurs, tout en gardant leur apparence. Plus radicale est la transformation des tribus de semi-nomades, comme les Ageidat, établis en villages, sur les rives très proches de l'Euphrate, à la frontière de la Syrie et de l'Irak, entre Deir ez Zor et Abou Kémal.

Les Ageidat de l'Euphrate constituent une confédération formée d'une quinzaine de tribus, elles-mêmes subdivisées en fractions et sous-fractions. Leur unité paraît faite surtout d'un souvenir historique : la conquête de la vallée contre les tribus des Jbour, refoulées au-delà, et aussi d'une certaine communauté d'origine. Un grand nombre de clans se considèrent comme appartenant aux Chammar : leurs ancêtres possédaient, dit-on, un puits à Agdé. Leur domination sur l'Euphrate remonterait à deux siècles, mais on ne s'expliquerait pas qu'ils se soient stabilisés aisément sur ces terres excellentes, riches des limons du fleuve

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

apportés par chaque crue, si parmi eux ne s'étaient trouvés des hommes déjà habitués au travail de la terre. C'est qu'en effet d'autres Ageidat, qui s'étaient précédemment stabilisés en bordure de la zone sédentaire, entre Homs et Hama, seraient venus se joindre à ceux qui arrivaient fraîchement du désert. Ces agriculteurs auraient sans doute profité de la puissance de leurs frères bédouins pour acquérir des biens et les mettre en valeur. Il s'agit donc d'une expérience plus compliquée que celle de la sédentarisation des Chammar Khorsa, précédemment étudiée.

Les Ageidat se sont construit des villages qui forment autant de petites unités séparées. Chaque groupe a son cri de guerre et son cheikh. Les luttes, à l'état normal, c'est-à-dire lorsque les gouvernements sédentaires ne se mêlent pas de leurs affaires, sont constantes, et nous retrouvons à l'intérieur de la confédération deux ligues équilibrées, d'égale force, toujours prêtes à intervenir en cas de rixes individuelles. « Le régime politique est celui d'une anarchie tempérée, à chacun des degrés de la hiérarchie sociale, par l'oligarchie plus ou moins influente des chefs de famille, de fraction, de tribu. Il arrive que la dictature s'instaure dans un village et c'est alors le règne de l'injustice parce que le chef abuse ordinairement de son pouvoir s'il est solide. L'anarchie produit alors sur l'Arabe la même attirance que l'ordre sur nous, parce que l'anarchie lui permet de se faire justice à soi-même au moins par compensation [1]. »

Les deux sortes d'institutions fondamentales sont le *Rab*ᶜ, le parti politique, et le *Gom*, la bande guerrière. Souvent les deux termes sont employés l'un pour l'autre, car le *Rab*ᶜ peut se transformer en *Gom* pour exécuter les résolutions prises en délibération. Ces noms désignent une réunion d'hommes de diverses familles qui n'ont d'autres liens de cohésion que l'influence du chef qui les rassemble autour

1. Henri Charles, *Tribus moutonnières du Moyen Euphrate*, Beyrouth, 1939.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

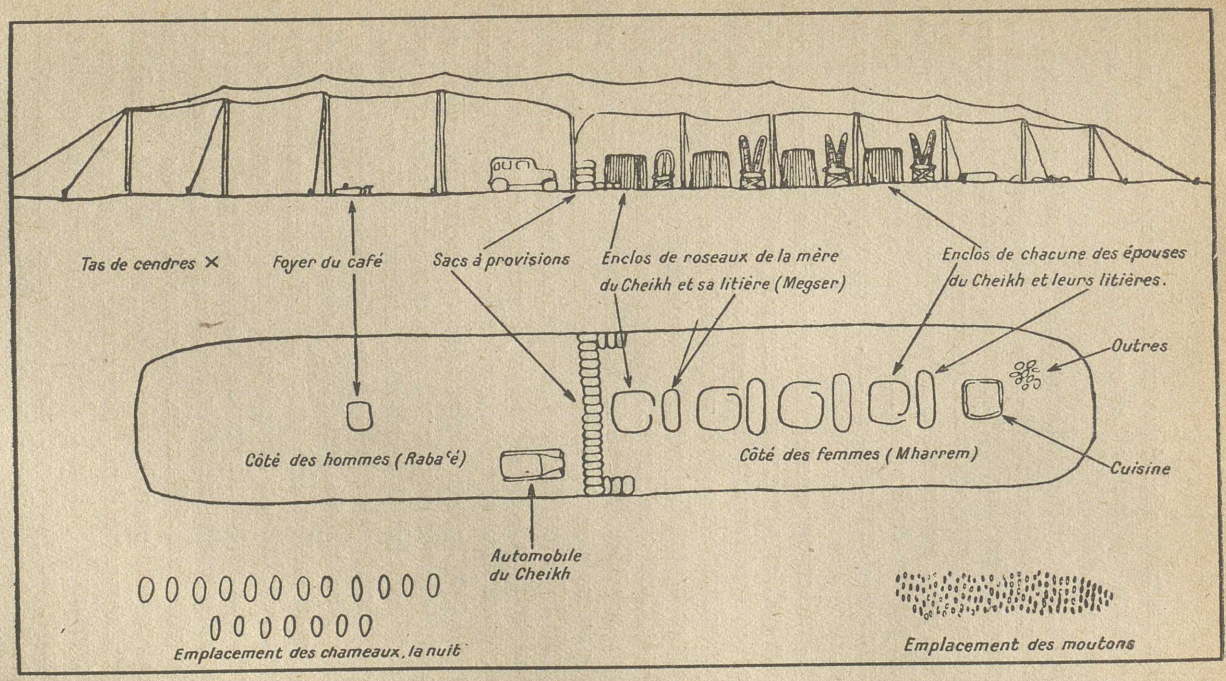


Fig. 20. — Tente d'un chef de tribu en cours de sédentarisation

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de lui. La multiplicité des cris de guerre, souvent plusieurs par village, indique assez ce qu'est la turbulence de ces tribus confédérées.

En raison de leur noble origine, les Ageidat n'acceptent pas normalement de passer pour sédentaires. C'est seulement par la pression qu'a exercée sur eux le gouvernement régulier, au temps du mandat français à Deir ez Zor, qu'ils ont fini par être assimilés, au point de vue de la perception des impôts et de l'application de la coutume, aux tribus sédentaires d'origine douteuse. Ils en ont ressenti un grand dépit.

Mais si, en apparence, les Ageidat, malgré leurs ascendances nobles, vivent en sédentaires, utilisant des maisons avec fenêtres, sont vêtus comme les sédentaires, allant jusqu'à faire construire pour l'irrigation de leurs jardins des roues hydrauliques, ils ne restent fixés à leurs villages que pendant une partie de l'année. Vienne l'hiver, les villages se vident en grande partie, les troupeaux de moutons partent vers le Sud, ceux des riches surtout, qui répugnent à travailler de leurs mains. Pendant ces mois de nomadisme, la confédération reprend conscience d'elle-même, sous une autre forme que dans les villages du fleuve. Cette fois, ce ne sont plus des groupements indiqués sur le terrain par la position des villages, mais des unités ethniques qui sont semblables à celles des tribus du désert. Ainsi le groupe social possède-t-il une double morphologie qui indique bien sa position mixte. Économiquement, il en tire parti, ajoutant les ressources de l'élevage aux riches productions de blé de l'Euphrate. Politiquement, il se fait respecter des sédentaires du voisinage, par l'affirmation de sa force guerrière. N'était à petite distance l'existence d'une ville administrative comme Deir ez Zor, dont l'importance s'accroît peu à peu, les Ageidat auraient trouvé dans cette double structure sociale et économique une formule équilibrée de vie matérielle et un statut honorable au point de vue politique. Malheureusement de grands dangers les menacent et il ne semble pas qu'ils

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pourront, si la paix continue à régner, y trouver la stabilité nécessaire à leur survivance. Vienne donc l'anarchie gouvernementale si désirée!

En attendant, le gouvernement régulier, dont les fonctionnaires sont tout proches, les considère désormais comme des sédentaires et leur dénie l'usage du droit coutumier. Il les soumet au Cadi et surtout aux magistrats et aux percepteurs de la ville voisine. Ce qui est plus grave encore, c'est que les commerçants de la ville voisine, les usuriers, tous les bourgeois de quelque importance, musulmans ou chrétiens, se mettent à la disposition des fellahs, souvent gênés, pour leur prêter de l'argent à des taux ruineux. Peu à peu, les citadins s'implantent ainsi dans la vallée de l'Euphrate, acquièrent les terres avec leurs fellahs, tandis que leurs maîtres bédouins se ruinent définitivement.

On note aussi, là comme ailleurs, une influence croissante de la religion et les *mollah* établis dans les villages contribuent à consolider l'influence de la cité. Cette évolution défavorable n'est pas cependant sans espoir, il reste derrière soi le désert, les possibilités indéfinies du nomadisme avec la force guerrière qu'il développe : l'essentiel est de tenir solidement des groupes de villages sur l'Euphrate pour être capables un jour, pendant une période d'anarchie dont le retour est peut-être proche, de reprendre tous les biens qu'ont ravis les usuriers en s'appuyant cette fois sur la force restaurée de la confédération des nomades.

Tribus reconstituées : les Ra'iyé.

Quittons les bords de l'Euphrate, au voisinage de Deir ez Zor, où nous laissons les Ageidat, pour nous diriger vers les villes de Hama et de Homs. Nous traversons les territoires de petites tribus d'une nature différente, les Mawali et les Hadidiyn, tribus formées d'éléments hétérogènes reconstitués autour de chefs plus ou moins prestigieux et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui oscillent elles aussi entre la sédentarisation et le nomadisme. Les Bédouins qui s'y connaissent établissent entre ces petits groupes et celui dont nous venons de parler, les Ageidat, une différence très nette. Les Ageidat sont ce que l'on appelle des *chwaya*, des moutonniers d'origine noble et devenus semi-sédentaires, en gardant toutefois leur structure sociale antérieure. Au contraire, les tribus que nous allons visiter à présent, sont en quelque sorte artificielles, formées d'une poussière de familles de toutes origines et qui ne peuvent plus revendiquer d'une manière plausible l'existence d'un ancêtre commun. On les désigne sous le nom générique de *ra'iyé*, c'est-à-dire les bergers.

Leur territoire, le Chombol, situé un peu à l'Est de la zone de sédentarisation, la Mamoura, est un pays aujourd'hui désertique, autrefois peuplé de villages, abondant en ruines romaines et en vestiges de forêts récemment détruites par la main de l'homme. Il s'agit probablement d'une zone que les excès commis par les nomades au cours des siècles ont rendue impropre à la culture et qui s'est transformée peu à peu en pâturages de valeur inégale. C'est, par excellence, un territoire dans lequel les « services de la restauration des sols » comme ceux que l'on constitue de nos jours en Amérique, pour la vallée du Tennessee, ou en Afrique du Nord et en Palestine, ont une tâche utile et profitable à entreprendre.

Jetons les yeux sur cette poussière de populations misérables qui tentent de s'y grouper, et dont l'évolution n'est pas sans présenter un grand intérêt, parce qu'elle nous fait comprendre la complexité de ce grand phénomène de sédentarisation, dont nous aurions tendance à simplifier le cours.

La famille dominante est celle des Mawali; les émirs Abou Riché, les princes « à la plume », sont, selon la tradition, de haute origine, mais on ne précise pas très bien leur provenance. Sans doute viennent-ils d'Irak où ils ont joué un rôle historique considérable dans le passé. Ils se regardent eux-mêmes comme d'essence supérieure et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

refusent d'accepter le prix du sang. Ils sont arrivés dans le Chombol depuis deux siècles. Servis par une fraction fidèle de Bédouins de bonne race, mais qui ne sont pas de leur sang, les princes ont agrégé autour d'eux d'innombrables petits clans, les uns nobles, les autres roturiers. Tant bien que mal, ces éléments hétérogènes et inégaux se sont reformés en fractions, et surtout en sous-fractions. Ce qui frappe lorsqu'on examine attentivement leur structure sociale, c'est que celle-ci diffère profondément de celle des grands nomades et même des Chwaya. Les effectifs de chaque unité sociale isolée sont très différents d'importance, allant de quelques tentes à deux ou trois cents. Les marques de chameaux n'existent plus guère, ou bien chacun a la sienne. On trouve dans les fractions des *Sleyb* et des forgerons, mais les éléments les plus nombreux sont, comme nous l'avons déjà observé chez les Ageidat, d'anciens nomades sédentarisés ayant, par suite de la misère, abandonné leur village, à moins qu'au contraire, grâce à des richesses récemment acquises, ils n'aient réussi à acheter des bêtes pour repartir en nomadisme. Beaucoup de *ra'iyé* Mawali appartiennent aussi à des tribus anciennes qui ont vécu sur place et qui ont disparu, ayant éclaté à la suite de défaites ou de crises économiques.

En dépit de cette variété d'origine, à l'intérieur de la tribu commandée par les émirs, on note encore, comme dans tout le monde bédouin, une hiérarchie selon la noblesse d'origine. Mais alors qu'au désert cette hiérarchie s'établissait entre des tribus entières, ici elle s'instaure à l'intérieur même de la tribu qui est elle-même un microcosme.

On conçoit que, dans ces conditions, la vie politique et sociale soit d'une grande complication. Les querelles y sont constantes et les émirs ont fort à faire à maintenir leur puissance. Depuis vingt ans, sur leur propre territoire, ils ont vu se dresser des rivaux, en la personne de chefs de Hadidiyn, d'origine alaouite, donc à peine musulmans, qui, avec leurs hordes de *ra'iyé*, parviennent parfois à les tenir

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en respect et à leur disputer villages, points d'eau ou pâturages.

Les émirs Mawali n'en gardent pas moins, en grands nomades qu'ils sont, l'exercice du droit coutumier, et c'est eux-mêmes qui l'interprètent pour leur tribu. Grâce à leur noblesse que nul ne conteste, ils ont aussi, plus heureux que les Ageidat, tombés dans les rets de la vie sédentaire, obtenu du Gouvernement d'être encore officiellement regardés comme Bédouins. Leurs rivaux Hadidiyn en profitent aussi.

Nous nous trouvons dans cette région sur une de ces franges mouvantes de la vie sédentaire qui semble suivre les mouvements d'une sorte de marée, plus ou moins irrégulière. Tantôt le nomadisme l'emporte et les Bédouins viennent alors jusqu'au voisinage des villes de Homs et de Hama, réduisant à rien la largeur de la plaine cultivée de la Mamoura, productrice de grains. Ainsi en allait-il au temps des Turcs, vers 1905. Puis, sous l'influence des causes les plus diverses, le nomadisme a reculé, la Mamoura s'est élargie et, au cours des années qui ont précédé la deuxième guerre mondiale, la vie sédentaire a gagné jusqu'aux abords du Chombol. A chaque poussée de la vie sédentaire, par un étrange paradoxe, nous voyons rejetés au désert des agriculteurs malchanceux. En effet, le même phénomène que celui que nous avons observé sur les rives de l'Euphrate apparaît dans la Mamoura : la conquête des terres cultivables par les notables des villes. Ceux qu'on appelle d'un titre turc les *beg*, les riches propriétaires des cités, avancent de l'argent aux pauvres gens, aux nomades isolés ou ruinés, pour les inciter à construire une maison, à défricher un champ. Après quelques bonnes années, vient la sécheresse ou le froid. Le paysan qui a fait tout l'effort succombe sous le poids de ses dettes. Il abandonne alors sa part au prêteur, qui établit à sa place un autre sédentaire venu de villages plus anciens, voire même un montagnard alaouite ou un ismaïli de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Sélimiyé [1]. L'ancien pasteur dépossédé s'en va plus loin dans la steppe, soit dans un nouveau village où il tentera encore sa chance, soit dans un misérable campement de *ra'iyé* où il tâchera de reconstituer un troupeau.

Ce qui sauve les Mawali d'une transformation plus complète, c'est que, dans la période de grand développement du nomadisme, ils ont réussi à accroître leurs troupeaux et surtout l'importance de leur élevage de chameaux. Grâce à ces précieux animaux, la plus grande partie de leur fraction n'a pas cessé d'hiverner dans le Chombol, car ils gardent les moyens de transport indispensables à leurs déplacements. Ils n'ont pas eu besoin non plus d'acquérir de nouveaux animaux pour aller gagner des pâturages lointains, ayant toujours conservé par une occupation constante ceux qui sont au voisinage. « Ainsi, l'existence d'un appréciable troupeau de chameaux empêche la tribu de se fixer au sol, mais leur nombre restreint, cependant, limite l'émigration. Ce troupeau de chameaux a été un facteur de stabilité, faisant office de « volant », tantôt contre l'accroissement du nomadisme, tantôt contre la sédentarisation [2]. »

On aperçoit, ici, quelques-unes des raisons complexes qui favorisent la vie stable d'un groupe aussi composite, dans une région dont le sort économique est si disputé. Cette survivance naturelle du nomadisme s'accompagne d'une solide attache à la vie sédentaire.

Les émirs et quelques clans favorisés tiennent encore solidement, malgré la voracité des *Beg*, citadins des villages situés dans la région de Maret en Noman, auxquels ils sont attachés, sinon par un sentiment de propriété, du moins par une volonté tenace d'occupation. Toutefois, ils repoussent, malgré les séductions, la sédentarisation

1. Les Alaouites et les Ismaïliés sont des hérétiques particulièrement méprisés ; à la fois comme hétérodoxes et comme agriculteurs.

2. ALBERT DE BOUCHEMAN, *Note sur la rivalité de deux tribus moutonnières* (Revue des Études islamiques, 1934, C. I, p. 31).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

totale, à laquelle ils répugnent pour des nécessités d'élevage et aussi parce que la vie nomade convient mieux à la noblesse de leurs chefs et aux goûts de tous pour le brigandage. On voit bien comment, même chez les moutonniers, l'idée de richesse et de noblesse s'est associée à celle du nomadisme, donc à la possession des chameaux. On comprend que la sédentarisation apparaisse ici encore, en fin de compte, comme une décadence économique et politique.

Chez les Hadidiyn de basse origine, les tendances à la sédentarisation sont naturellement plus marquées, mais là encore, la sédentarisation n'est jamais collective, ni surtout générale. Elle n'est que le fait d'individus ruinés qui se fixent de préférence auprès de leurs frères, déjà possesseurs d'un village. Il se peut que le chef ou le principal propriétaire du village où ils s'établissent soit un étranger à la tribu, au monde bédouin même. Alors une double autorité pèse sur les nouveaux sédentaires qui dépendent encore de leur chef de fraction qui transhume, cependant qu'ils tombent sous la coupe du chef de village, parfois riche et puissant usurier d'une cité voisine, qui gouverne par l'intermédiaire d'un homme de confiance. Le chef bédouin réclame un impôt, une contribution au prix du sang, ou l'été, pour ses troupeaux, le droit de paître des chaumes. Le second, le maître de la terre, réclamera un impôt, prêtera à un taux usuraire, contre hypothèque sur la terre et commandera un tour de garde pour défendre les cultures contre les nomades maraudeurs. Le dimorphisme politique et social que nous avons observé chez les Ageidat reparaît ici, mais cette fois destructeur et désorganisateur. Nous sommes dans la zone des conflits et des querelles, celle dans laquelle devront, presque en permanence, veiller les forces de police, les méharistes qui veulent, à tout prix, maintenir l'ordre aux confins du pays sédentaire, pour faire régner une loi sous laquelle, en fin de compte, succombent tôt ou tard les Bédouins.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Importance grandissante des chefs.

Remontons l'Euphrate jusqu'au-delà du Balikh, pour y trouver d'autres moutonniers demi-sédentaires, à l'origine, les Fedan, établis dans une zone plus favorable à la vie rurale, et qui ont tendance à abandonner la tente. Nous observerons là une étape plus avancée encore des Bédouins dans la vie sédentaire.

Pour la plupart, les Fedan vivent l'hiver dans des maisons groupées en villages formés d'étranges pains de sucre qui sont autant de coupoles destinées à suppléer à l'absence de bois, de charpente et remplacent les terrasses. De la vie pastorale, ils ne gardent plus que le souvenir. Pendant l'été, on s'établit à l'extérieur dans une maison rudimentaire dont les murs sont faits de briques posées à claire-voie, et la couverture de branches légères. On peut, à l'intérieur, en jetant de l'eau sur le sol, y maintenir une agréable fraîcheur. Nous sommes ici bien loin de la tente.

Beaucoup de Bédouins d'origine noble répugnent, dans ces établissements permanents, à cultiver eux-mêmes et ont des fellahs qui travaillent pour eux. Mais c'est ici le rôle des chefs surtout qui peut nous intéresser.

Nous avons déjà observé la présence de l'automobile sous la tente d'un chef des Abdé encore attaché aux traditions de la vie nomade. Cette fois, l'automobile n'est plus seulement un moyen de se rendre à la ville voisine, elle devient pour le chef, qui dispose encore d'un vaste territoire de transhumance, un véritable instrument de travail. Grâce à elle, il envoie des ordres, reçoit des nouvelles, peut arbitrer un conflit et se rend, quand il faut, jusqu'à la capitale pour obtenir raison.

Nous voyons en même temps le chef se construire, pour son usage personnel, des châteaux, *qasr*, près de ces propriétés établies, comme nous l'avons vu souvent, en des points de passage obligés des tribus en mouvement.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ces résidences sont munies de tout le confort possible et le cheikh peut continuer, pendant l'hiver, lui, ses femmes et toute sa famille, à jouir des agréments d'une existence facile. Le chef ne donnant plus l'exemple du nomadisme, favorisant par tous les moyens la vie sédentaire autour de lui, l'évolution se poursuit rapidement. D'ailleurs, sous une autre forme, l'automobile porte au grand nomadisme un coup redoutable. Les importations massives de camions amènent le remplacement des caravanes par des convois motorisés. Inutile comme animal de guerre, comme monture de course, le chameau n'est même plus précieux comme bête de transport, si ce n'est pour les petits campements, sur des espaces limités, pour charger une tente alourdie. Son élevage perd de l'intérêt au profit de celui du mouton, immédiatement convertible en monnaie, avec laquelle on se procure tout ce qui peut adoucir la vie du bled [1].

Observons, dans de telles régions éloignées des villes, que le chef nomade enrichi joue volontiers, pour les hommes de sa tribu, le même rôle que le prêteur d'argent des cités musulmanes. Moins âpre au gain cependant, il laisse se développer les richesses locales, ce qui fait sa force. Ainsi se consolide et se développe une féodalité qui joue son rôle économique dans des conditions relativement bienfaisantes. Il n'en est pas moins vrai que l'éducation des nouveaux fellahs, sur ces terres mal arrosées des zones semi-désertiques, demeure bien difficile. Les enfants sous-alimentés meurent en grand nombre et l'épreuve redoutable du passage à une autre existence se traduit par un immense déchet humain.

Les Bédouins dans une cité.

Il n'est pas sans intérêt de porter nos regards, dans la région que parcourent, en Syrie du Nord, nos tribus fami-

1. Henri Charles, *La sédentarisation*, Beyrouth, 1942, 99 p.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lières, sur une petite cité, un simple village même, à l'intérieur duquel nous trouvons établis des Bédouins d'origines diverses. Comment y vivront-ils ? Que deviendront leurs modes de groupement ? Comment s'adapteront-ils à cette nouvelle existence économique ? Se mêleront-ils aux vrais sédentaires ou parviendront-ils à garder une activité économique qui leur soit propre ? C'est à ces questions que répondront les Bédouins fixés à Soukhné, à la limite du désert, sur le chemin qui conduit de Palmyre à Deir ez Zor.

Le site, au pied de la falaise du Manader, qui sépare le Chombol de la steppe, est assez favorable à la vie sédentaire. Il s'y trouve une source chaude, propre à l'irrigation. Les eaux de pluie qui ruissellent des plateaux rendent possibles des cultures de céréales dans les bas-fonds. Mais on se tromperait grandement en jugeant de l'activité économique de ce groupe de quelques centaines de maisons par le simple aspect de ses cultures. Il s'agit, en réalité, d'une ville minuscule dont la plupart des habitants demandent au commerce, à l'industrie, aux trafics les plus divers, les moyens de subsister en attendant de la terre le moins possible de récoltes. La ville est encore bédouine, car ses quartiers ne sont pas fondus et chacun d'eux est peuplé d'un clan d'origine bédouine qui s'est fixé sur place. Les gouvernements réguliers y ont souvent entretenu de petites garnisons, des soldats turcs ou des partisans commandés par des *agha*, mais cette autorité étrangère n'a pas fait disparaître les rivalités locales. On distingue assez nettement deux partis, l'un, conservateur si l'on veut, qui réunit les familles les plus anciennes, celles qui étaient déjà fixées au moment de la dernière conquête bédouine, l'autre rassemblant les nouveaux venus, prolongeant aujourd'hui, dans la vie politique, le souvenir d'une conquête guerrière.

Il y a trente ans, pour Soukhné, la grande affaire était d'obtenir le monopole de la fourniture des chameaux, pour le pèlerinage qui partait de Damas vers les villes saintes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les habitants de la ville, du moins ceux qui étaient d'origine bédouine, prenaient part à ce commerce et exerçaient eux-mêmes, comme jadis le Prophète, le métier de caravanier. On pratique encore, à Soukhné, la cueillette et l'utilisation des graines de pistachier sauvage, le *botom*, dont on tire une huile médiocre. Le commerce de contrebande des armes fournit aussi, en tous temps, quelques profits. On y ajoute, depuis vingt ans, le travail dans les chantiers de fouilles du Service des Antiquités, mais surtout le trafic des antiquités elles-mêmes provenant de chantiers clandestins. C'est en désespoir de cause que l'on se résoud, dans les meilleures années, à cultiver son champ.

La petite cité, où l'on fait tant d'efforts pour échapper à la vie sédentaire est, en même temps, le lieu où se combattent deux influences contraires, celle de la ville et celle des tribus. En apparence, tout d'abord, si l'on jette les yeux sur un plan, ce sont les tribus qui l'emportent, gardant leurs quartiers séparés, et même leurs cimetières distincts où les hommes se trouvent, jusque dans la mort, placés près de leurs « frères ». Mille autres détails nous frappent : les portes des maisons sont marquées de *wesm*, des marques de chameaux en usage dans la tribu d'origine du propriétaire. Nous y trouvons conservés les anciens cris de guerre du désert. La parenté par les femmes est honorée en raison des relations utiles qu'elle procure avec des alliés demeurés en tribu. Et, cependant, l'influence qu'exerce la petite cité sur ses habitants n'est pas nulle. Il existe aussi un cri de guerre de Soukhné, un cri de ralliement commun à tous les habitants de la bourgade. Une organisation municipale embryonnaire est perceptible. Les mariages se concluent sur place, entre tous les clans. La ferveur religieuse qu'entretiennent des personnages venus de la ville voisine de Hama contribue aussi à faire l'unité. Encore un peu de temps et les quartiers se constitueront, non plus par origine, mais par classes sociales. C'est ce que l'on observe davantage dans les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

agglomérations plus importantes du voisinage, à Palmyre et à Kariateyn, villages plus évolués, plus près de la vie sédentaire, et où l'on a adopté, par exemple, une marque unique des troupeaux de la localité.

Ce qui fait apparaître davantage encore l'individualité de la petite cité, ce sont les multiples colonies qu'elle a à l'extérieur, à Kariateyn, à Palmyre, à Ereyk, dans des villages voisins de Homs et de Hama ; à Alep enfin, où se trouvent établies des familles originaires de Soukhné qui favorisent le commerce et tous les trafics, permis ou non. Grâce à ces correspondants naturels, les commerçants de Soukhné sont sûrs d'écouler leurs marchandises. Partout où ils se rendent, ils ont une maison amie qui les accueille. Quelques-uns d'entre eux, ceux d'Alep surtout, sont riches et servent de commanditaires à leurs « frères ».

Ainsi trouvons-nous, dans cette misérable petite cité de quelques centaines de feux, une reproduction en miniature de ces cités caravanières de la périphérie de l'Arabie, dont La Mecque est l'image agrandie, auréolée du prestige de son passé pré-islamique et du rôle des caravanes au temps du Prophète. Le rôle considérable qu'ont joué, dans cette capitale, les grandes familles d'origine bédouine est là pour nous rappeler avec quelle aisance le nomade s'établit dans une cité, sans être jamais passé par la phase transitoire, que serait l'existence villageoise où l'homme s'adonne à une agriculture ingrate et avilissante.

La zone de mort.

Appartenant nous-mêmes à une société sédentaire, établie depuis de longs siècles, nous avons oublié les immenses efforts accomplis par les générations qui nous ont précédés pour rendre cette existence facile. Il nous faut l'aide de l'histoire pour concevoir ce qu'a été l'œuvre de défrichement des terres nouvelles qui s'est accompli dans nos pays au moyen âge, l'immense tâche de travail

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de la terre nécessaire pour rendre fertiles nos champs et drainer nos prairies, le gigantesque travail d'assainissement, l'exécution des routes et chemins, qui ont rendu nos campagnes praticables. C'est une œuvre aussi disproportionnée à la brièveté de la vie de l'homme que devraient s'imposer aujourd'hui les Bédouins dans un climat rude, défavorable à l'agriculture, s'ils voulaient eux aussi se fixer avec résolution sur leurs terres, pour s'enfermer à jamais dans le cycle économique de la vie sédentaire. On conçoit qu'ils hésitent et qu'ils préfèrent, dans toute la mesure du possible, demeurer les heureux possesseurs de troupeaux, libres d'errer à leur guise, jouissant en surplus des immenses avantages de l'indépendance dans des pays abandonnés le plus souvent à l'anarchie. Sans doute, la menace constante que font toujours peser sur leurs richesses pastorales la sécheresse et le froid, qui peuvent les ruiner en quelques semaines, les incite à trouver des garanties complémentaires de vie chez les sédentaires. Mais s'ils recherchent ainsi dans un établissement agricole l'assurance indispensable qui leur permettra de résister aux coups du sort, ce qui les encourage à s'attacher malgré tout à la vie nomade, c'est, comme nous l'avons vu, que celle-ci les fait participer à une sorte de civilisation, à un système social, à des institutions, à des représentations collectives, à une vie intellectuelle qui forment un tout, à l'intérieur duquel le bonheur en fin de compte est assuré, sauf dans de redoutables périodes de misère, mais en somme assez brèves.

Si, pour s'affranchir de ce risque inévitable de la vie au désert, il leur faut accepter par avance l'autre misère, trop certaine celle-là, de la sédentarisation, ils éprouvent des répugnances bien compréhensibles. Celles-ci sont d'autant plus grandes que ce choix a pour conséquence l'abandon de leur patrimoine essentiel : la civilisation bédouine.

Pour cette raison, un groupe social demeuré cohérent ne s'établira jamais volontairement près de la zone de sédentarisation et, si par malheur il lui faut y résider, il

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gardera au cœur l'espoir d'un retour au désert. Souvent l'homme s'isolera de sa fraction, n'emmenant avec lui que ses plus proches parents. Il émigrera seul chez les sédentaires, ou, mieux, il préférera cacher sa misère dans une petite ville et tâcher d'y demeurer ignoré.

Il est peu d'exemples aussi émouvants et aussi pleins de sens que celui de ce petit chef nomade ruiné qu'Albert de Boucheman avait découvert aux portes de Soukhné. Ayant tout perdu dans le désert, ses troupeaux, ses enfants, sa femme, et n'ayant gardé que deux esclaves noirs et sa tente, ce vieux cheikh était parvenu à faire transporter son habitation de poil à quelque distance des maisons de la petite cité dans laquelle nous nous sommes attardés il y a un instant. Là, il vivait seul, assis tout le jour avec dignité, sur sa natte, cependant que ses deux esclaves, qu'aucune considération de respectabilité ne gênait, trouvaient du travail dans la petite cité et venaient fidèlement lui apporter chaque soir son dîner. Il a dû, depuis, mourir dans sa pauvreté bédouine, sous la tente. C'était un homme d'honneur.

Ainsi, cette zone étroite de sédentarisation, ce mince ruban qui s'étend entre le désert et les plaines fertiles, est-il le théâtre d'une lutte constante entre des influences contraires, le lieu où se combattent deux systèmes économiques, où s'affrontent deux morales, deux régimes politiques hostiles et inconciliables. Sur cette limite mobile de deux mondes, se succèdent des groupements humains qui ne parviennent pas à retrouver leur équilibre. En vain, la religion agit-elle ici comme une force stabilisatrice, tantôt au service d'un chef de tribu, tantôt aux côtés d'un représentant du pouvoir central, pour apporter aux hommes le bénéfice d'une discipline nouvelle. Mais l'espace manque qui permettrait peu à peu à cette poussière humaine de se reconstituer en véritables tribus, de se reformer en unités sociales solides, en inventant au besoin de nouvelles légendes généalogiques d'une commune origine, en affermissant surtout les forces guerrières par la possession d'un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

riche cheptel moutonnier protégé par une cavalerie nombreuse.

Il faudrait, pour achever cette étude de la mort de la civilisation du désert, pouvoir suivre dans toute l'Arabie du Nord, au pied des montagnes d'Iran et d'Anatolie, dans la direction du sud-est au nord-est, puis ensuite d'Alep à Damas et à Jérusalem, du nord au sud, la ligne isohyète de 0 m. 250 qui fixe la limite normale de l'agriculture. Ce tracé définit assez exactement sur le sol la forme de cette longue bande, large au plus d'une centaine de kilomètres, dans laquelle se fixent, se décomposent et se reconstituent en bordure de la Mamoura les tribus bédouines affaiblies ou conquérantes.

Ce sont des causes géographiques aussi bien qu'historiques et sociales qui contribuent à entourer la société bédouine de la péninsule arabique de cette frontière dangereuse tracée par la pluviométrie. La présence des grands fleuves dont les bords sont propres à la vie sédentaire, mais ne donnent aucun abri géographique, aucune limite facile à défendre, n'apporte pas de remède suffisant à cette précarité d'existence des nouveaux cultivateurs, dans une zone de pluies insuffisantes.

Plus au sud, en Transjordanie, la présence de l'effondrement de la mer Morte, sur le rebord du plateau désertique dominant à l'est la grande coupure du Jourdain, met en évidence l'existence d'une bande de 150 kilomètres de longueur et 15 kilomètres de largeur — la Belga, — zone de sédentarisation très disputée sur laquelle prospèrent dans les bonnes années les cultures de blé. Ici se retrouvent, comme au Chombol syrien, dans ce pays parcouru par les nomades, les difficultés d'une fixation au sol : ici essaient de se constituer des tribus de *ra'iyé* sans cesse menacées par les tribus demeurées plus fortes de Beni Sakher et des Howeitat.

C'est seulement au sud de la Judée, bien au-delà d'Hébron, là où les montagnes s'abaissent en éventail, pour laisser place à la steppe du Negeb, ou plus loin encore

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans la petite presqu'île du Sinaï, sorte de réplique minuscule de l'Arabie tout entière, que les Bédouins en mouvement peuvent, dans une certaine mesure, disperser librement leurs tentes sans rencontrer la fatale barrière qui protège les zones cultivées.

Notons en passant l'existence de cette sorte de vestibule du désert qu'est le Sinaï, curieusement disposé par la nature au profit des tribus qui songent à émigrer vers l'Afrique. Nous verrons souvent, au cours de l'histoire, de petits groupements bédouins stationner ici, en attendant un grand départ pour remonter, à travers les déserts, le cours du Nil, vers la Haute Égypte, ou même se lancer dans l'aventure de la conquête de l'Occident. C'est en effet en émigrant à grande distance, en abandonnant la terre des ancêtres, que les tribus risqueront de retrouver, dans les immenses espaces africains, la place qu'il leur faut pour demeurer fortes, guerrières et libres.

Le mythe de l'âge d'or.

Lorsque l'on s'efforce de recueillir chez les tribus qui se sont engagées dans la voie périlleuse de la sédentarisation les contes et les poésies dont est nourrie la littérature populaire, on observe, nous l'avons dit déjà, que les héros mis en scène ne sont jamais ceux de notre temps, mais toujours ceux qui, à l'époque glorieuse de la vie au désert, affirmaient par leurs vertus militaires la puissance et la noblesse de la tribu. Les héroïnes elles-mêmes sont contemporaines du temps des premiers Al Séoud, c'est-à-dire de la période où les Chammar combattaient, au début du XIX^e^ siècle, pour ne pas payer l'impôt aux Unitaires. Ainsi se complaît-on à vivre par la pensée dans une sorte d'âge d'or, au temps d'une gloire passée. Et l'on s'efforce, par les leçons qu'ont données les héros des temps anciens, de réagir contre les facilités déplorables de notre époque. Le mépris accable ceux qui cèdent, par lâcheté, à la contrainte d'une existence pacifique et besogneuse. De même, on s'efforce, par

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Fig. 21. — Sédentarisation en Djéziré. — *Sous la tente, on voit une cloison de roseaux et des murs de brique crue, pour s'abriter du froid. Un veau et des poules, animaux inconnus au désert. Au fond, tentes et maisons de semi-sédentaires.* (*Photo de l'Auteur.*)

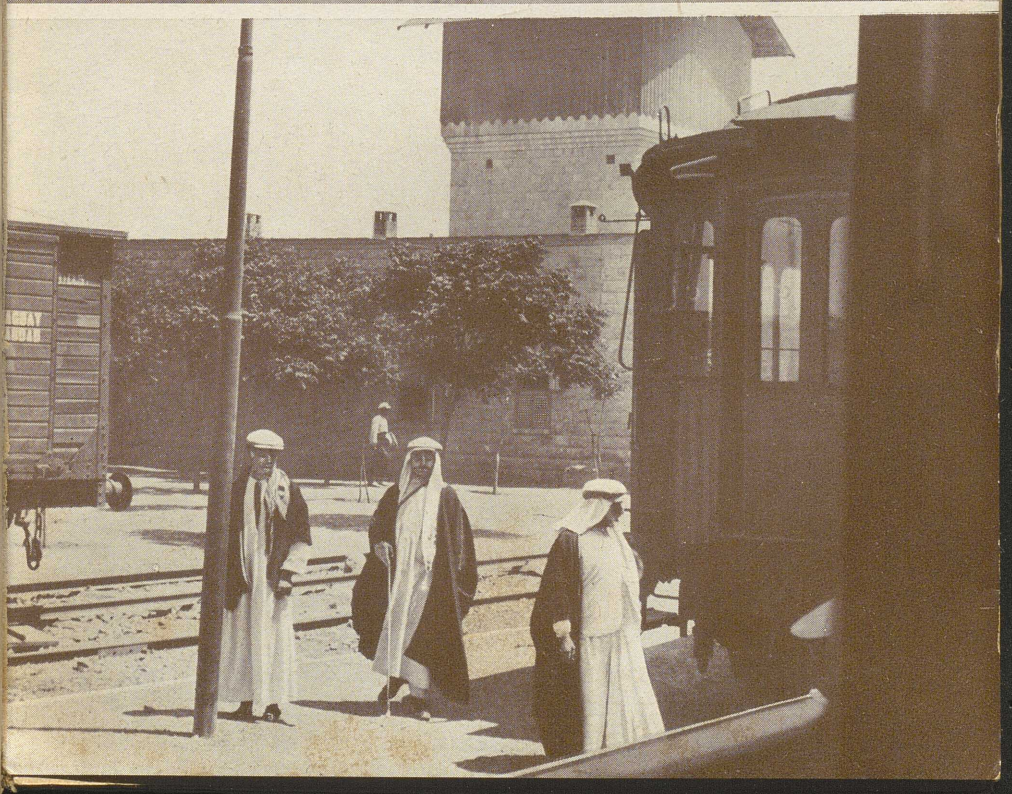
l'éducation donnée aux enfants, aux fils de notables surtout, de maintenir dans les esprits l'orgueil bédouin, le goût du cérémonial, une apparente dignité d'allure, cependant que les jeux du désert endurcissent l'individu, développent l'habileté dans les coups de main. Il s'agit, par l'éducation de l'esprit et du corps, de demeurer digne des ancêtres.

Hélas! ce sursaut volontaire de la conscience populaire, dont témoignent à la fois l'esprit de la littérature populaire et l'éducation donnée de la jeunesse, ce raidissement contre une décadence menaçante sont impuissants à conjurer l'issue fatale d'une société déjà lancée sur la pente de la décadence. Ces réactions précipitent au contraire le mouvement en rendant difficile l'établissement d'un régime économique de transition. On entretient ainsi dans une paresse honorable des guerriers qui ne sauraient consentir à travailler, au moment même où il faudrait, en leur ouvrant des perspectives nouvelles, les diriger vers une autre éthique. Au contraire, la poésie contribue à opposer les hommes d'aujourd'hui à ceux d'hier et l'on constate tristement que les nobles caractères d'autrefois ont fait place à l'avilissement des cœurs : c'est à ces Bédouins décadents que s'adresse le poète :

Fig. 22. — Bédouins franchissant la frontière de Turquie. — *Poussés par la nécessité d'aller en Turquie, où les pâturages sont bons, des Bédouins de Syrie franchissent la frontière, marquée par la voie ferrée d'Alep à Tell Kotchak. Afin d'être en règle avec la loi de Mustapha Kemal, ils ont acheté des casquettes, qui leur permettent de passer pour des Turcs.* (*Photo de l'Auteur.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques





Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Pourquoi, gens aux grilloirs usés [1], abandonnant ainsi les vertus, n'êtes-vous plus que des bavards ?

« Le jugement s'en est allé sur les chameaux de bagages des Beni Yas, eux dont les actions renouvellent les gestes d'antan,

« Quand ils mordent, ils vous plantent les canines dans la tête !

« O gens de Botmé, que la suie couvre votre visage ! »

Encore si l'on pouvait réveiller, par quelques ghazous vigoureux, les énergies défaillantes ! Mais, las ! les gouvernements épient les nomades et font poursuivre les amateurs d'aventures par leurs automobiles, dans le désert, allant jusqu'à visiter leurs campements pour les maintenir dans l'inaction démoralisante. Il est une dernière invention des sédentaires plus funeste encore que toutes les autres, celle des *mejles*, des réunions officielles dans lesquelles on rassemble de temps à autre les chefs administratifs des divers États réguliers et les grands seigneurs bédouins. Au cours de ces sortes d'assises, de cette haute cour internationale bédouine, on va jusqu'à enregistrer les plaintes formulées de tous côtés par les tribus razziées. On ose établir et ensuite imposer d'exactes compensations pour mettre fin une fois pour toutes aux différends qui résultent des prises de guerre. Si bien qu'après avoir exécuté à longue distance un ghazou difficile et capturé par bonheur quelques chameaux et moutons, il vous faut, trois ans

Fig. 23. — LA SÉDENTARISATION DES BÉDOUINS AU LIBAN. — *Dans la montagne, des groupes bédouins fixés depuis longtemps vont adopter la maison. A droite, sous les arbres, maisons libanaises, à arcades, des vieux sédentaires. Au fond, maisons plus simples construites par les Bédouins. Au premier plan, sur le sol, pierres d'une maison en projet. La tente est défendue du froid par des cloisons en roseau. Sous l'une de ces tentes, à l'intérieur, suspendu au poteau, à l'endroit où l'on accroche le fusil, se trouvait un énorme crayon « koh-i-noor » de réclame rapporté de Beyrouth.* (*Photo de l'Auteur.*)

1. Dont l'hospitalité est sans faste.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

après, les rendre honteusement à leurs propriétaires ou même les remplacer s'ils sont morts.

Et notre *gessad* de tribu d'improviser encore sur le thème de la décadence :

« Les chamelles de course sont grasses de sommeil,
Elles ont oublié leurs marches de guerre.
O père de Zeben ! Il n'y a plus pour elles de combats,
Et les gouvernements ne les laissent plus en livrer.
Combien sont partis pleins de colère,
Se dirigeant vers les terres des tribus étrangères,
Qu'on a ramenés de force en prison,
Et qui n'ont plus le goût des raids à chameau ! »

***

Ainsi condamnée à la paix, dans le désert, par la suppression du ghazou, contrainte à demeurer sur de petits espaces entourés de sédentaires, menacée enfin de périr de faim à moins qu'elle ne soit avilie jusqu'à cultiver le blé, la tribu nomade est vouée au déshonneur sinon à la mort. Heureux les peuples qui ont franchi la porte du Sinaï et qui se sont lancés avec toutes leurs forces à l'assaut du Maghreb!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE VIII

LA CONQUÊTE DE L'AFRIQUE
(VII^e-XVIII^e SIÈCLES)

Beni Hilal et Soleim aux deux premiers siècles.

Il y a treize siècles, — hier matin, pour un peuple dont la vie n'a connu aucun changement depuis le temps d'Ismaël, — de fortes tribus bédouines nomadisaient sur la côte occidentale du désert d'Arabie. Elles appartenaient à la grande famille de Modar et de son descendant Qaïs, celui-là même dont le nom désignait une des deux grandes ligues arabes de la péninsule au siècle du Prophète. Ces groupes ethniques nombreux étaient les Soleim au nord du Hedjaz et, un peu plus au sud, les Beni Hilal; à l'est de La Mecque, dans leur voisinage, campaient aussi les Djochem. C'étaient là sans doute des tribus guerrières puissantes, mais d'une importance cependant limitée; plus fortes peut-être que nos Rwala, moins nombreux que nos Chammar. L'Islam n'avait que médiocrement attiré leur confiance. Ils s'étaient ralliés tardivement au Prophète, mais s'étaient révoltés à sa mort. Ils n'avaient pris qu'une part modérée à la conquête des dépouilles de l'empire byzantin. Quelques-uns d'entre eux se trouvaient à Koufa à la fin du I^er siècle de l'Hégire. D'autres remontaient vers la Syrie, se laissant sans doute séduire par la politique de bienveillance que les Omeyyades pratiquent à l'égard de leurs frères bédouins, autour des châteaux magnifiques qu'ils avaient fait construire à la limite du désert, afin de ne pas perdre contact avec des tribus guer-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rières dont ils utilisent, à l'occasion, la fougue pour dompter les révoltes toujours possibles des sédentaires chrétiens.

Dès le VIIIe siècle de notre ère, nous voyons passer en Égypte des Beni Hilal où ils occupent le Saïd. Mais le gros de leur effectif séjourne en Arabie, et ils se lancent à corps perdu dans l'aventure mystique et communiste des hétérodoxes Qarmates sur la côte du golfe Persique. Demeurés pour la plupart mécréants, ils trouvent surtout l'occasion, dans les conquêtes du Ier siècle, de perfectionner leurs armes de guerre et leurs méthodes de combat : « Ils portent les lances les plus longues et sont les plus braves dans les expéditions », déclare un des grands conquérants de l'Islam qui les utilisait à l'occasion.

Cependant l'Égypte conquise s'islamisait lentement. Le gouverneur arabe de cette nouvelle province sentait la nécessité de garder à sa disposition des contingents valeureux pour s'imposer à des populations encore à demi chrétiennes. C'est alors que les nomades arabes s'accrurent en nombre de part et d'autre de la vallée du Nil, y menant l'existence de rapine à laquelle les premières conquêtes les avaient habitués. Sans doute alors, comme le font aujourd'hui encore leurs cousins des autres tribus qui viennent, de temps à autre, avec leurs chameaux camper près des villages de la vallée ou du delta du Nil, se laissaient-ils peu à peu corrompre par les douceurs d'une vie sédentaire, appréciable surtout lorsqu'on peut jouir, sans travailler, des produits du sol, grâce à la perception, sur des cultivateurs, d'une taxe de fraternité. Comme de nos jours encore, lorsqu'une défaite malencontreuse ou les effets du climat trop sec avaient décimé leurs troupeaux, ils se fondaient peu à peu dans la masse de la population de la vallée en demeurant sur les villages de bordure comme gardiens de bétail ou comme petits éleveurs. Mais, pour la plupart, ils demeuraient attachés à la vie du désert et les gouverneurs préféraient sans doute les conserver mobiles de manière à pouvoir lever plus aisément parmi eux des contingents de guerre pour dompter les révoltes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Lorsque le calife fatimide d'Égypte, El Aziz, fils d'El Moezz, qui avec ses contingents berbères Ketama, venus d'Ifriqiya, notre actuelle Tunisie, avait fondé à la fois au Caire une nouvelle secte et un nouvel empire, partit pour mettre de l'ordre dans les affaires d'Arabie et réprimer les troubles causés par les Qarmates, nous savons qu'il châtia avec vigueur, en 978, un grand nombre de Beni Hilal et de Soleim qui s'étaient alliés avec ces réformateurs fanatiques. Pour mettre fin à leurs déprédations, il tenta de les cantonner en Haute Égypte. D'autres familles bédouines s'établissaient peu à peu, appartenant surtout à l'autre grand parti de Yemen, comme des Taiyy et des Sembes, frères de ceux dont nous avons trouvé des descendants dégénérés, à demi sédentarisés depuis le XVIIe siècle au pied des montagnes du Kurdistan. Les Fatimides d'Égypte semblent avoir, dès cette époque, pratiqué la politique qui fut ensuite dans toute l'Afrique celle des princes musulmans berbères ou des Chorfa du Maroc jusqu'au XIXe siècle : ils groupèrent leurs tribus arabes au voisinage des villes fortes, à la fois pour les surveiller et pour se servir d'eux. Mais comme tous leurs successeurs aussi, ils devaient bien vite éprouver d'insurmontables difficultés : anarchiques, insaisissables, les Bédouins étaient, au voisinage des États policés, bien plus une cause de faiblesse qu'un moyen d'imposer l'autorité du souverain. La tentation était grande dès lors de se débarrasser d'eux et de les envoyer guerroyer ailleurs, dussent-ils disparaître en s'usant contre d'autres tribus nomades ou tomber sous les coups des armées régulières commandées par des princes rivaux.

L'Islam occidental au Xe siècle.

Or tout l'Occident musulman, les pays de Barka, de Tripoli, de Kairouan, le Maghreb central et extrême, l'Espagne tout entière étaient alors le lieu d'une intense fermentation religieuse et politique dont on pouvait redouter qu'elle n'eût, pour les pays de l'Islam oriental, des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

conséquences désastreuses. Le souverain fatimide qui s'y connaissait puisque sa dynastie venait précisément de ces régions, en était pleinement conscient.

La première conquête musulmane du Maghreb, celle qui avait été conduite par Oqba Ben Nafi, n'avait été qu'une rapide chevauchée, au cours de laquelle les provinces byzantines d'Afrique du Nord, déjà très affaiblies, avaient été aisément conquises avec quelques milliers de guerriers. Les armées musulmanes du premier siècle, les *Jond*, régulièrement constituées de volontaires Bédouins de Syrie, qui avaient prolongé sur place l'action de force des premiers conquérants, ne formaient plus au milieu des populations berbères qu'un effectif infime, groupé dans les capitales et les forteresses. Encore ces *jond* en venaient-ils souvent aux prises, Yemen s'opposant à Qaïs, et chacun de ces partis entraînant dans sa querelle les deux grands partis berbères : les Branès et les Botr. A la vérité, l'Afrique musulmane n'avait été en aucune manière arabisée. Si les princes musulmans, comme les Omeyyades d'Espagne ou les Chorfa Idrissides de Fès, pouvaient revendiquer leur appartenance à la famille du prophète, la plupart des dynasties locales demeuraient berbères. L'hérésie et le schisme proliféraient, le Kharijisme, l'Ibadisme, le Chiisme semblaient autant de drapeaux d'indépendance qu'il suffisait de lever pour se débarrasser d'une tutelle orientale devenue inutile. Ces discordes religieuses étaient, en réalité, le moyen que choisissaient alors, pour exprimer leurs volontés d'indépendance, les grandes familles ethniques berbères, réparties dans tout l'ensemble de l'Afrique du Nord. C'étaient des sédentaires, comme les Ketama, soutiens enthousiastes des Fatimides à leurs débuts, les Zouaona de la Kabylie et d'autres tribus voisines, encore chrétiennes, les Ghomara des montagnes voisines du détroit de Gibraltar, avec leur faux prophète et son Coran en langue berbère. C'étaient aussi les Zenètes, un peuple de nomades, partiellement judaïsé, venant de Libye et envahissant peu à peu plaines et hauts-plateaux du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Maghreb. L'Afrique musulmane de ces premiers siècles était bien plus semblable à cet Orient d'aujourd'hui, peuplé de races diverses et de sectes variées, comme l'Irak, l'Iran ou la Turquie, qu'aux pays que nous connaissons aujourd'hui, uniformisés par l'Islam orthodoxe et l'arabisme, dans le vaste territoire formé par la Libye, le Maghreb et la Mauritanie.

La vengeance.

Les Fatimides, venus d'Ifriqiya en Égypte, avaient laissé derrière eux, à Kairouan, des gouverneurs berbères, d'origine senhadjienne, qui avaient bientôt cherché à s'affranchir de leur autorité, ayant fondé une dynastie locale appuyée sur leurs tribus. Ceux-ci se trouvaient d'ailleurs divisés contre eux-mêmes puisque leurs cousins avaient fondé un État rival un peu plus à l'ouest à Qalaa des Beni Hammad. Cette dynastie, dite des Zirides, avait, au milieu du XI^e siècle, travaillé à rompre le lien d'allégeance religieuse qui l'unissait aux Califes chiites du Caire. En adoptant la *Sounna*, la tradition des trois premiers Califes, les Zirides contractaient alliance avec les Califes abbassides de Bagdad. Leur nouvelle position religieuse était en même temps le signe d'une autre allégeance politique.

Le royaume ziride était entouré de tribus zénètes, dont certaines avaient constitué un royaume à Tripoli tributaire des Fatimides du Caire, mais sur les frontières de cette principauté s'agitaient des vieux groupements berbères, mécontents, les Ketama et les Howara. D'autre part, dans tout le Maghreb central, les Zénètes nomades, dont la prépondérance s'affirmait toujours davantage, liaient partie avec les Omeyyades d'Espagne. Ces diverses obédiences politiques faisaient, du Maghreb tout entier, un pays divisé.

On conçoit que les Fatimides aient observé avec inquiétude des mouvements hostiles dont ils pouvaient présager

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'un jour peut-être, ils aboutiraient à une insurrection complète du Maghreb. Ils pouvaient redouter alors qu'une nouvelle réforme religieuse, hostile au chiisme, n'eut pour conséquence une intervention du Maghreb dans leurs propres affaires ; c'eût été la ruine des plans qu'ils pouvaient encore former pour unifier l'Islam à leur profit.

C'est dans ces circonstances que le petit souverain ziride d'Ifriqiya, El Moizz, finit par jeter le masque à l'égard de son suzerain fatimide. Il fit massacrer dans son royaume tous ceux que l'on appelait les représentants de la « secte orientale » et fit prononcer la prière au nom des Abbassides. Une vengeance s'imposait.

Le vizir du souverain fatimide, l'astucieux El Yazouri, proposa alors à son maître d'envoyer sur la terre de son vassal parjure les tribus des Beni Hilal, des Soleim et des Djochem dont l'Égypte était fatiguée. C'était là un double avantage. Le royaume fatimide d'Égypte se débarrassait de Bédouins trop remuants et, d'autre part, on lançait sur les terres du rebelle des guerriers qui mettraient fin rapidement à son indépendance.

L'épopée des Beni Hilal (XI^e^-XIII^e^ siècles).

L'arrivée des Bédouins Beni Hilal en Ifriqiya, telle qu'elle nous est contée par les historiens, nous apparaît comme un véritable roman. On conçoit qu'elle ait pu, par la suite, fournir des thèmes grandioses à cette chanson de geste, dite des Beni Hilal, conservée jusqu'à nos jours dans la mémoire populaire, et que l'on redit encore après huit siècles depuis la Transjordanie jusque sur les marchés du Sud-Constantinois.

Les Beni Hilal étaient alors composés essentiellement des tribus Athbedj, Zoghba et Riyah. Ils avaient, par l'intermédiaire de leurs chefs, reçu des instructions du ministre El Yazouri. Après leur avoir fait connaître que le royaume d'Ifriqiya leur était livré par avance, il leur avait même attribué en fief des villes et des provinces. Les conquérants s'étaient équipés comme pour un très lointain ghazou.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Montés sur des juments, accompagnés d'un minimum de chameaux, ils ne semblent pas avoir, dès les premiers mouvements, accepté de s'encombrer de l'impedimentum des tribus en marche. Les premiers contingents s'arrêtèrent d'ailleurs d'abord dans le pays de Barka, où ils trouvèrent des frères, les Beni Qorra, venus de l'Arabie du sud-est. Ces derniers étaient, à juste titre, redoutés par les habitants du pays qui se plaignaient de leurs déprédations. Ce sont surtout les Riyah qui composaient l'avant-garde des Beni Hilal. Leur chef, Mounis, soit par prudence, soit par calcul, n'apparut pas tout d'abord au souverain ziride comme un dangereux envahisseur, mais seulement comme le cheikh de fortes tribus, comme on en voyait alors tant d'autres sur les confins de l'Ifriqiya. Il ne cherchait, semblait-il, qu'à faire sa place dans le sud du territoire. Une alliance fut conclue avec lui, qui comporta même une union matrimoniale entre le souverain et le chef bédouin. Les premiers contacts ne parurent donc pas autrement redoutables à celui qui devait en devenir la victime. On pense que le Ziride eut même, un instant, l'idée qu'il accueillait ainsi de nouveaux sujets qui pourraient, à l'occasion, lui fournir des troupes pour combattre son cousin et rival des Beni Hammad. Mais cet optimisme des premiers jours fit place l'année suivante, lorsque les Riyah se furent renforcés, à une véritable épouvante, parce qu'on reconnut que, bien loin de se présenter comme des vassaux disciplinés, ils se livraient à un pillage en règle après lequel il ne restait plus que des ruines et des cadavres. Bientôt, dans la région qu'ils occupaient, s'élevèrent des plaintes sans fin. Toute vie y devenait impossible pour les populations berbères ; c'étaient des razzias terribles et qui, du jour au lendemain, ruinaient un canton. Ils interceptaient les routes, enlevaient les troupeaux, ravageaient les moissons, coupaient les arbres fruitiers, bloquaient les villes [1]. Et, derrière eux, arrivaient sans cesse de nouvelles

1. Georges Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 97.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tribus, de nouveaux guerriers, montés sur des chameaux rapides, munis d'armes redoutables. Toute l'Égypte se vidait de ses Bédouins au point que El Yazouri fut obligé de chercher à freiner le mouvement de peuple qu'il avait lui-même provoqué. En vain, le Ziride chercha-t-il, en rassemblant ses Senhadja plus ou moins fidèles, ses *Jond* arabes affaiblis, ses Berbères Ketama et surtout ses nègres esclaves, à livrer bataille en rase campagne, aux envahisseurs. Deux batailles se suivirent, dans les mêmes lieux, à Hayderan, en 1051, et connurent la déroute des Berbères, dix fois plus nombreux cependant que les assaillants. Il faut dire, pour expliquer ces défaites, que les guerriers arabes, fortement unis, supérieurement armés et entraînés, étaient vraiment irrésistibles, tandis que les Berbères étaient divisés. Cinq ans après leur départ d'Égypte, les Hilaliens étaient les maîtres de tout le plat pays, et s'emparaient même de Béja, tandis que le Ziride, abandonnant Kairouan, se réfugiait à Gabès, heureux encore de pouvoir profiter de la protection du chef bédouin Mounis, dont il avait fait son allié par mariage.

Cette arrivée en force des Bédouins à travers un immense désert, leurs faciles victoires sur les Berbères, l'expansion de leurs tribus pillardes à travers toute l'Ifriqiya posent pour nous des problèmes que les historiens ne sont pas parvenus à résoudre suffisamment à notre gré. Quel était tout d'abord le nombre des nouveaux arrivants ? Faible sans doute au début, puisque les tribus, se déplaçant en masse avec les femmes et les enfants, n'arrivaient que loin derrière un rideau d'éclaireurs, soutenus eux-mêmes par quelques petits groupes. Il est bien difficile, en effet, d'imaginer que, sans un service de ravitaillement, impossible d'ailleurs à constituer, asservis comme ils l'étaient à la nécessité de faire paître leurs troupeaux, les Bédouins, déjà venus d'Égypte en Cyrénaïque, puis en Tripolitaine, eussent pu, d'un seul coup, s'avancer par grandes tribus au cœur de la Tunisie. Comme pour leurs déplacements habituels en Arabie, les Bédouins progressaient, sans doute,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

par fractions isolées, se déployant en éventail et en informant de leur marche les groupements restés par-derrière. Ils réalisaient ainsi une lente progression qui se poursuivit sans doute pendant plusieurs années. Des tribus en mouvement pouvaient aisément passer une année ou deux dans les déserts de Libye à la recherche des pâturages, s'avançant prudemment sur ces terres inconnues, s'attachant toujours à se protéger les uns les autres ou à piller tout à la fois les groupements de sédentaires qui, dès lors, ne pouvaient plus résister à des assaillants venus de toutes les directions. Que leur valeur guerrière ait été bien supérieure à celle de leurs adversaires, cela apparaît suffisamment par le petit nombre de cavaliers qu'ils mettaient en ligne dans les combats. Leur pratique guerrière était meilleure, leur cohésion plus grande, tandis que leurs adversaires, composés de groupements ethniques différents et souvent hostiles, hésitaient à se lancer ensemble à l'assaut et ne soutenaient que mollement la dynastie menacée.

Les historiens sérieux évaluent à 200 000, peut-être, le nombre total des envahisseurs. Il est permis de croire que, par la suite, de nouvelles tribus de moindre importance numérique, mais qui pouvaient encore renforcer le flot des nouveaux arrivants, furent attirées par les bonnes nouvelles du pillage et par les tableaux magnifiques qu'on pouvait faire de la richesse des terres prises de haute lutte. Ce qui est bien certain, c'est que le choc fut extrêmement brutal entre ces vieux sédentaires, raffinés, artistes, vivant dans le luxe et le confort de la vieille civilisation orientale, et ces rudes fils du désert, à demi nus, qui apparaissaient comme de véritables barbares. On comprend que le souvenir en soit resté intact dans la mémoire des populations, et que, trois siècles après, Ibn Khaldoun ait pu écrire.... « Tout pays conquis par les Arabes [1] est bientôt ruiné.... S'ils ont besoin de pierres pour servir d'appui à leurs marmites, ils dégradent les

1. Le mot d'Arabe a ici la signification de *Bédouin*.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bâtiments afin de se les procurer ; s'il leur faut du bois pour faire des piquets ou des soutiens de tente, ils détruisent les toits des maisons pour en avoir... ; ils sont toujours disposés à enlever de force le bien d'autrui, à chercher les richesses les armes à la main, et à piller sans mesure, et sans retenue. Toutes les fois qu'ils jettent leur regard sur un objet d'ameublement, sur un ustensile quelconque, ils l'enlèvent de force. Sous leur domination, la ruine envahit tout.... Quand ils subjuguent un peuple, ils ne pensent à s'enrichir qu'en dépouillant les vaincus. Jamais ils n'essaient de leur donner une bonne administration. Pour augmenter le revenu qu'ils tirent du pays conquis, ils remplacent ordinairement les peines corporelles par des amendes. Cette mesure ne saurait empêcher les délits.... Aussi, sous la domination des Arabes, ils ne cessent d'augmenter ; la dévastation se propage partout ; les habitants abandonnés, qui pourraient se suffire à eux-mêmes, s'attaquent entre eux et se pillent les uns les autres ; la prospérité du pays, ne pouvant plus se soutenir, ne tarde pas à tomber et à s'anéantir. » On voit avec quelle sévérité de sédentaire cet historien arabe jugeait alors du trouble apporté par les nomades bédouins venus d'Arabie à la belle province, dont Rome et Byzance avaient si longtemps protégé la prospérité.

Les Senhadja Zirides ayant succombé, les Zénètes nomades qui occupaient alors la Tripolitaine, le Mzab et le Maghreb central jusqu'au sud de Tlemcen, tentèrent, en vain, de s'unir pour vaincre les Bédouins. En 1058, leur échec prouvait l'inutilité de toute tentative faite pour endiguer leur marche. Les Senhadja de la Qalaa des Beni Hammad allaient chercher à mieux faire, en essayant de prendre à leur service une partie des envahisseurs, les Athbedj, au moment même où commençait de se développer entre les grandes tribus hilaliennes des inimitiés qui allaient briser leur force. Les Riyah, qui avaient été les plus favorisés dans le partage des dépouilles du pays, voyaient en effet s'élever contre eux des clans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mécontents. Des guerres pour la protection des sédentaires allaient s'engager et achever la ruine de l'Ifriqiya. Mais, en même temps, vers le Maghreb Central, la porte était ouverte à l'émigration des tribus venues de l'Est. Sans résistance possible, elles s'insinuaient par les plaines et les cols, isolaient les unes des autres les régions berbères tenues par les sédentaires, et surtout réalisaient un mélange de plus en plus intime entre Zénètes pasteurs et Hilaliens, grands chameliers les uns et les autres.

Mais, tandis que l'anarchie croissait à l'Est et au Centre, à l'Ouest apparaissait la gloire nouvelle des Berbères Almohades qui venaient d'unifier le Maghreb occidental et de conquérir l'Espagne. Un siècle après l'arrivée des Hilaliens en Ifriqiya, en 1151, le sultan Almohade Abd el Moumen accourait avec ses troupes berbères et battait les troupes arabes dans le sanglant combat de Sétif. Ayant tué la plupart des guerriers, il s'emparait des femmes et des enfants, les faisaient transporter à Marrakech, se contentant d'inviter les chefs des tribus vaincues à venir les y retrouver. C'en était fait, désormais, du dogme de la supériorité bédouine. Cette supériorité elle-même devait disparaître dès lors devant la puissance renouvelée des empires berbères et l'on allait voir s'organiser une émigration des tribus hilaliennes vers le Maroc, d'une allure bien différente des invasions antérieures. En effet, les tribus naguère invincibles n'y partiraient pas d'elles-mêmes pour entreprendre de nouvelles conquêtes. La marche pitoyable des Hilaliens déportés par ordre vers les plaines atlantiques s'accomplirait, cette fois, sous l'œil des sultans almohades, qui avaient résolu de les établir autour de leurs propres capitales. Le but de ces souverains était double : limiter leurs déprédations et prévenir leurs révoltes d'une part ; d'autre part, utiliser ce qu'il leur restait de force militaire pour les grands combats d'Espagne. L'épopée des Beni Hilal était parvenue à son terme, et une autre phase de l'histoire s'ouvrait : la lente absorption des Bédouins d'Orient par l'Afrique berbère.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La dispersion des tribus bédouines au Mahgreb (XII^e-XV^e siècles).

La bataille de Sétif, en 1151, est en effet une date capitale de l'histoire de l'Afrique du Nord, non pas que la défaite des tribus arabes rassemblées alors pour barrer la route aux réformateurs berbères almohades dût mettre un terme, pour jamais, à la supériorité guerrière des nomades venus de l'Orient, mais désormais il n'existerait plus de coalition bédouine. Le bloc arabe s'effrite, de grandes tribus entières entrent au service des princes berbères. Elles se mêlent à leurs querelles, envahissent les territoires, conquièrent des provinces, obtiennent le tribut des villes. Mais, si elles remportent encore des victoires, c'est le plus souvent en servant des maîtres étrangers.

Nous n'entreprendrons pas ici de suivre, même de très loin, l'histoire de ces innombrables luttes, de ces guerres incessantes, de ces divisions intestines dont sera faite, désormais, pendant sept siècles, l'histoire de l'Afrique du Nord. De savants auteurs [1] se sont attardés à décrire tous les aspects de cette anarchie arabo-berbère, et à dégager, dans la mesure du possible, d'une poussière d'événements aussi ténue que le sable des dunes, quelques principes simples qui constituent la trame d'un passé aujourd'hui mort.

Il faut dire que le récit de ces événements, par sa monotonie, risque de lasser la patience des plus résolus. Cette histoire confuse satisfait mal le désir légitime que nous aurions de réussir à comprendre, à la lecture de quelques pages bien choisies, le mystère de la civilisation islamique d'Afrique, qui s'élabore à l'écart des influences de l'Occident. Il semble qu'il existe là une curieuse analogie entre l'histoire de ces peuples et l'aspect géographique des déserts par lesquels ils s'avancent. La succession de ces

1. Surtout Georges Marçais, *Les Arabes en Berbérie.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

luttes de tribus, de ces dynasties éphémères, de ces périodes de grandeur et d'affaiblissement, d'agitation et de sommeil, évoque immanquablement l'aspect de ces grands ergs du Sahara, constitués de milliers de dunes semblables les unes aux autres, tantôt bruissantes et animées par le vent, tantôt immobiles et silencieuses, ou même gagnées par la végétation. Aucune grande disposition d'ensemble en dehors d'une commune orientation, sous l'action d'un vent dominant, aucune unité, aucun plan conscient ou non dans l'œuvre de la nature. Telle est aussi l'image historique du Maghreb pendant ces siècles d'invasion des tribus arabes. Ce n'est qu'un peu plus tard que la vieille Berbérie reparaîtra, çà et là, avec son relief particulier, ses ressources propres. Essayons toutefois, à travers l'erg, de retrouver notre chemin et de distinguer les lignes constantes du terrain qui sert de support aux dunes.

Dès avant la bataille de Sétif, en l'an 1090, les cousins des Zirides d'Ifriqiya, les seigneurs de la Qalaa des Beni Hammad, avaient abandonné leurs hauts plateaux, envahis par les nomades arabes, pour se réfugier à Bougie, où ils fondèrent une nouvelle capitale destinée à devenir, pendant un siècle, une des villes les plus prospères, une des cités les plus illustres de la Méditerranée occidentale. Les Athbedj s'établirent sur l'emplacement de la Qalaa, les Zoghba, repoussés par les Riyah de Tunisie, gagnèrent, vers le Maghreb central. Quant aux Riyah eux-mêmes, ils envahirent désormais toute l'Ifriqiya et nous les trouvons alors établis jusqu'à Béja.

Les pays de Barka et de Tripoli, jadis berbères, tombent sous l'autorité incontestée des Bédouins Soleim. Les vieilles tribus berbères antérieures à la conquête s'arabisent de plus en plus, repartent en nomadisme et se dirigent vers l'Ouest. Mais le mouvement en avant des Arabes eux-mêmes est loin d'être arrêté.

Dans les siècles suivants, les Soleim envahiront, à leur tour, la Tunisie, et repousseront les Riyah plus à l'Ouest. Avec le temps, se forme dans l'actuelle province de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Fig. 24. — Tente de Mauritanie en hiver. — *Forme à peu près carrée, poteaux au centre. Sous le toit se trouve un enclos de roseau couvert d'une toile. Les femmes sont d'origine arabe, appartenant à des tribus libres. Parmi les enfants, à gauche, un fils de serviteur noir. (Photo Dubié.)*

Constantine une communauté toujours plus nombreuse d'Hilaliens dans laquelle prédominent les Athbedj, qui seront plus tard renforcés de Riyah. Sous le nom de Dawawida, ils deviendront au sud de Constantine les maîtres des régions du Zab, de Msila, et constitueront l'un des groupements les plus vigoureux qui fera sentir historiquement, dans ce pays, son action jusqu'à nos jours.

L'agitation des tribus arabes reprendra toute son importance dans ces régions au moment où, sous la domination almohade, des aventuriers de la famille des Almoravides, les Banou Ghanniya, débarqueront des Baléares à Bougie pour tenter de fonder un nouvel empire. Il est bien remarquable de noter qu'alors, cependant, tandis que les Soleim, les Djochem et les Riyah s'insurgent à l'appel des Banou Ghaniya, les Zoghba et les Athbedj demeureront fidèles aux Almohades, ainsi d'ailleurs que les berbères zénètes du Maghreb central. Le bloc arabe apparaît comme disloqué.

Les souverains almohades saisiront encore l'occasion, en 1187, d'effectuer vers leurs territoires de l'Ouest de nouveaux transports de tribus et de guerriers qui se sont laissé séduire par la révolte. Pas plus que celles des précédents contingents déportés, leur marche ne sera semblable à celle qu'ont connu leurs hordes irrésistibles qui avançaient jadis vers cet Occident chargé de promesses.

Fig. 25. — Une école coranique dans un campement de Mauritanie. — *Le taleb, d'origine berbère, réunit autour de lui des enfants originaires des tribus nobles. (Photo Dubié.)*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques





Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Fig. 26. — JEUNE FEMME MAURE (d'une tribu libre). — *Sa corpulence s'explique par le régime de suralimentation lactée qu'impose la coutume.* (*Photo Dubié.*)

On leur assigne comme habitat, au Maroc, le Tamesna, la plaine atlantique, alors dépeuplée, ou bien dans les plaines du Gharb, des territoires limités qui ne se prêtent pas à l'élevage du chameau. Bientôt ces rudes Bédouins devront se résoudre à vivre dans des cabanes, dans des huttes de branchages, devenant de petits éleveurs, des *chaouïa*, ou moutonniers, possesseurs encore, il est vrai, d'une riche cavalerie qui soutient leur puissance belliqueuse. C'est que le souverain a besoin d'eux comme guerriers, et les envoie sans cesse combattre pour lui en Espagne. Nous en trouvons aujourd'hui encore, établis près de Bonjaad, sous le nom de Beni Amir où ils forment un groupe compact, l'un des plus importants du Maroc. D'autres représentent, dans la plaine du Gharb, les débris d'une de ces tribus transportées, sous le nom de Khlot, et qui est à l'origine composée de Montafiq, cette tribu dont les frères vivent encore de nos jours près de Bagdad. Bien que les habitants de cette dernière région soient fiers de leurs origines arabes, il suffit d'enquêter dans leurs villages pour découvrir qu'une grande partie d'entre eux ne sont plus que des Berbères récemment venus des montagnes qui s'établirent au milieu des restes dégénérés d'une grande tribu bédouine. Et, legs étrange du passé arabe d'un groupe aux nobles origines, les tribus du voisinage se divisent ici en deux soffs, en deux partis rivaux et d'égale force, qui prennent le nom de Sofian et Beni Malek. C'est, en plein cœur du Maroc berbère, la résurrection sous d'autres noms des vieux partis arabes, semblables à ceux que nous avons trouvés dans les montagnes

Fig. 27. — UN ÉMIR MAURE (des Dawi Hasan). — *Conquis par la religion, il porte le chapelet d'une confrérie et de nombreuses amulettes.* (*Photo Dubié.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du Liban où se retrouvent les deux partis historiques de Yemen et de Qaïs, de Yezbek et de Djomblat.

L'apparition au Maroc des grandes dynasties almoravides et mérinides, au XIe et au XIIIe siècle, tirant toutes deux leurs forces des grandes races de Berbères nomades, des Senhadja et des Zenata, avait tout naturellement favorisé les mélanges de tribus nomades, arabes et berbères. Les Almoravides Senhadja avaient trouvé comme adversaires les Zénètes du Maghreb central qui s'étaient intimement mêlés aux Arabes. La dynastie zénète des Mérinides avait recueilli cette alliance arabo-berbère. La présence à Tlemcen d'une dynastie zénète, les Beni Abdel Wad, hostiles aux Mérinides, compliquait, il est vrai, la situation des tribus et la répartition des alliances. A ces Beni Abdel Wad se rallia un groupe des Zoghba, les Sewwaïd, qui ne tardèrent pas, d'ailleurs, à se sédentariser à l'est de Tlemcen, devenant alors une proie désignée pour les Arabes Maqil, ralliés aux Zénètes mérinides. Mais toutes ces alliances de nomades arabes ou berbères étaient instables. Dans les luttes que se livraient entre eux les rois de Fez, de Tlemcen et de Tunis, ou bien dans les combats qui mettaient aux prises les Almohades hafsides d'Ifriqiya et les Beni Abdel Wad de Tlemcen pour la possession de Bougie, c'était un perpétuel brassage de tribus bédouines et zénètes. Dans ce mélange, c'étaient alors les Berbères qui perdaient le plus vite leur personnalité. D'abord leurs chefs, les souverains eux-mêmes, s'efforçaient, comme nous le savons par Ibn Kahldoun, de se fabriquer d'avantageuses généalogies chérifiennes. Les Almoravides auraient commencé, et plus tard l'Almohade Abd El Moumen, bien qu'il fût originaire d'une tribu berbère du Nord, les Koumiya, n'en était pas moins devenu un authentique descendant du Prophète. Des généalogistes ingénieux s'efforçaient, de leur côté, d'inventer aux tribus berbères les plus roturières elles-mêmes, des ancêtres originaires du sud de l'Arabie. Bref, l'orgueil de la civilisation arabe l'emportait et les Zénètes commençaient de s'arabiser. La langue des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Bédouins, leurs traditions du désert, plus raffinées que celles des Berbères, s'imposaient peu à peu, et ainsi se préparait ce mélange presque homogène hilalo-zénète du Maghreb central, depuis la vallée du Chélif jusqu'à la plaine des Angad, dont le peuplement de la région que nous appelons le Maroc oriental nous donne aujourd'hui l'image.

Mais le brassage des peuples n'était pas encore achevé. Alors qu'à la fin du XIIe siècle les grandes conquêtes bédouines du Tell algérien sont achevées, commence l'histoire, dans les oasis de l'Ouest, sur les confins du Sud du Maroc et vers la Mauritanie, d'un autre groupe qui n'a fait jusqu'alors qu'une apparition discrète, les tribus Maqil. L'épopée de ces derniers est modeste. Elle ne prend quelques aspects de grandeur qu'en Mauritanie.

Nous savons peu de choses de l'origine de ce groupe et nous n'imaginons pas même ce qu'a pu être son importance au moment de la conquête hilalienne. Il semble bien qu'il s'agisse là, à l'origine, de petits éléments de tribus venus des régions plus méridionales de l'Arabie que les Soleim. S'il faut en croire certains indices, le nom même de beaucoup de leurs tribus dans lequel on utilise l'expression *Dawi* [1] semble bien les rattacher aux tribus de l'Arabie du Sud. Comme ces dernières, elles ont gardé de nos jours, dans la Mauritanie du Sud, l'usage des cheveux longs, le port de vêtements bleus et l'emploi de la teinture bleue d'indigo sur les diverses parties du corps. Venus sans doute, non pas en cavaliers audacieux comme les Beni Hilal et les Soleim, mais en chameliers discrets et effacés, les Maqil se tiennent pendant les deux premiers siècles sur les confins du désert. De là ils remontent vers le Nord, s'unissent aux Zénètes Beni Wasin qui montent eux-mêmes vers le Tell du Maghreb central. Avec eux, ils interviennent dans les oasis du Sud de l'Atlas, au Touat et au Gourara. A partir du XIIIe siècle, leur nombre semble s'être accru considéra-

1. Cf. plus loin Dawi Hasan, Dawi Mansour, etc.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

blement, à la manière peut-être de ces sauterelles auxquelles des pluies abondantes au désert donnent soudain une extraordinaire fécondité. Au temps d'Ibn Khaldoun, ils se composaient de plusieurs groupes bien constitués. Dans le Sous, ce sont les Oulad Mokhtar qui soutiendront des prétendants contre le Sultan mérinide. Sans doute seront-ils châtiés, mais ils demeureront sur place, comme une réserve capable de repartir vers le sud et vers l'est. Viennent ensuite les Maqil du Dra, les Dawi Mansour, qui sont liés aux grandes familles zénètes. A leurs forces s'ajoutent les Ahlaf, les confédérés, dont la puissance s'étend aussi jusqu'à la Moulouya. Au Maghreb central prédominent les Dawi Obeid Allah.

Les Maqil sont alors, dans les premières années du XIVe siècle, une cause d'insécurité pour l'empire mérinide. En s'appuyant sur eux, un prétendant manque de peu la conquête de tout l'ensemble du Maroc. C'est le grand sultan mérinide, Aboul Hasan, qui ira les châtier. Malheureusement, le même sultan, emporté par son élan, voulant affirmer jusqu'à Kairouan sa supériorité sur les Arabes, encourra en 1348 un désastre irréparable. La conséquence en sera dans tout le Maghreb une expansion brusque et spontanée de toutes les tribus arabes réparties sur le sol berbère. Désormais les Maqil s'établissent sur tous les grands cols de l'Atlas dont ils commandent l'usage. Ils interceptent les mouvements des tribus, plus que jamais ils trahissent les princes au hasard des querelles de leurs divers groupes; ils entourent les capitales, offrant leurs services à qui veut les acheter, prompts à servir et à piller, prompts aussi à changer de camp. Pendant les années où, dans une kasbah du Zakkar qui l'a accueilli un instant, l'historien Ibn Khaldoun écrit ses Prolégomènes et médite sur la grandeur et la faiblesse des dynasties arabes et berbères, il distingue, comme dans une nuit montante, le rôle grandissant que jouent les tribus bédouines au service de l'anarchie : il nous dit que leurs tribus avancent sur les plaines, lentement, à la manière de l'ombre que les mon-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tagnes projettent au déclin du jour. Qu'elle est alors émouvante l'image du grand écrivain arabe qui, avec une lucidité parfaite, décrit les symptômes de mort de la civilisation sédentaire que détruit partout l'invasion des nomades [1]. Tel saint Augustin écrivant, dans sa ville de Bône, sous la menace des Barbares, sa *Cité de Dieu*, le philosophe de l'histoire de l'Islam s'efforce, alors qu'il est encore possible d'écrire, de rassembler toutes les connaissances de son temps, de faire la part de la civilisation sortie des villes et d'assigner aux nomades leur juste responsabilité dans le drame de la fragilité des dynasties. Et, de même que l'arrivée des Vandales, suivie des premières conquêtes musulmanes, avait marqué d'un sceau final la civilisation romaine en Afrique avant l'apparition de la civilisation de l'Islam d'Occident, de même la grande anarchie du XV^e^ siècle, s'étendant comme une brume opaque sur l'histoire du Maghreb presque tout entier, devait, avec l'invasion arabe des tribus Maqil sorties du désert, marquer un nouveau point de départ dans la vie de l'Islam maghrébin. C'est après que se lève ce brouillard qu'on observe la renaissance du XVI^e^ siècle et le lent rétablissement de la puissance des tribus berbères. Mais combien est épaisse alors cette ombre qui nous cache, avec les derniers mouvements des tribus Maqil, la vue du Maroc tout entier! Pendant un siècle, en effet, jusqu'au début du mouvement de reconquête des Saadiens contre les Chrétiens menaçants, presque aucun document arabe ne nous parvient plus qui puisse nous permettre de suivre l'histoire du pays qui fut le dernier envahi par les tribus arabes. Personne ne tient plus la plume. Les hommes tremblent dans leurs villes, meurent dans les tribus. Le Maroc est en proie à une anarchie grandissante, il se divise en fiefs, en petites royautés, il est livré aux combats obscurs des Arabes et des Berbères. L'empire des Almohades et des Mérinides n'est plus guère qu'une terre ravagée. Terrible et lointaine conséquence

1. GEORGES MARÇAIS, *Les Arabes en Berbérie*, p. 308.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'une invasion commencée quatre siècles plus tôt en Ifriqiya sur l'ordre de l'astucieux vizir des Fatimides, El Yazouri.

C'est cependant à cette époque que le peuplement arabe et berbère du Maroc semble s'être fixé dans ses grandes lignes et avoir revêtu l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui. La plupart des tribus sont alors stabilisées là où nous les trouvons. L'ère des conquêtes arabes est finie. Les groupes bédouins se berbérisent, les Berbères s'arabisent; nous assisterons même plutôt dans cette partie extrême de l'Afrique, sous le règne des deux dynasties chérifiennes, saadienne et alaouite, à un retour marqué de la prépondérance berbère qui n'est qu'une conséquence de la sédentarisation progressive.

Un cas de sédentarisation des nomades au Maroc.

Il est facile d'imaginer ce qu'a pu être dans le passé la sédentarisation forcée des petits groupes arabes, en observant ce qu'il advient de nos jours, par exemple, d'un des éléments arabes de la plaine de Marrakech, des Ouled Bou Sba, qui ont des frères en Mauritanie ou bien ce qu'il en est des Sedja, situés près d'El Aïoun dans la plaine des Angad. Examinons ce que sont devenus ces derniers : le tableau de leur dégénérescence suffira à montrer ce que peut être la rapide décadence de la vie bédouine au Maghreb extrême.

Les Sedja sont des Maqil d'origine, venus sans doute comme leurs ancêtres des régions du Touat à travers les plaines du Sud qui, presque sans obstacles, conduisent à la Méditerranée. Asservis au cours des siècles par les sultans, ils ont été, pour mieux s'acquitter de leurs fonctions de tributaires guerriers au profit du souverain, déportés de la plaine des Angad près de Taourirt, à 300 kilomètres plus à l'Ouest, ou même plus loin encore, près de Meknès dans la plaine du Saïs. Ces derniers déplacements datent du XIX^e siècle. Ainsi fixés dans ce dernier habitat, au centre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'une plaine fertile et de faible étendue, ils ont abandonné leurs habitudes de nomadisme et vivent dans des cabanes, cultivant la terre et gardant quelques moutons.

Les plus nombreux et les plus intacts, si l'on peut ainsi parler, ceux de la région d'El Aïoun, ont perdu toute homogénéité et nous apparaissent comme un regroupement artificiel de fractions diverses. Ils sont d'ailleurs assez fortement métissés de sang noir, trace évidente d'un séjour antérieur prolongé dans les oasis. Il y a trente ans, ils étaient aux prises avec les Berbères du nord et du sud, des sédentaires qui ne les laissaient pas venir sur leurs terres de culture, cependant qu'ils étaient en conflit avec les Arabes des autres plaines voisines qui se trouvaient à l'est ou à l'ouest. Ainsi dégénérés, isolés, morcelés, ces Bédouins n'en avaient pas moins conservé leurs habitudes de continuelles razzias. Ils possédaient encore, au début du siècle, quelques centaines de chameaux, la vingtième partie de ce qu'auraient élevé de grands nomades vivant au Sahara. Mais, placés au milieu des Berbères, nous voyons aujourd'hui qu'ils en subissent constamment l'influence au point d'adopter leurs traditions politiques. S'ils obéissent à un chef unique de tribu, en bons Arabes qu'ils sont restés, les chefs de chaque fraction se réunissent en conseil comme les Berbères pour former ce qu'on appelle le *boularbaᶜ*, où les décisions sont prises en commun, comme dans une réunion de notables, d'*Aït Arbaᶜïn*. Les maîtres d'école qui enseignent la langue sacrée à leurs enfants sont des Berbères venus de la montagne voisine. La tente n'est plus faite de poil de chameau, faute de matière première. De plus en plus, on utilise l'alfa, qui pousse en abondanee sur les plateaux, et peu à peu cette tente elle-même évolue vers le gourbi ou la hutte ronde connue sous le nom de *nouala*.

Pendant quelques années, après la conquête française, les Sedja d'El Aïyoun ont pu vivre de leur métier de nomades en organisant des caravanes vers le port voisin de Melilla. Mais les frontières tracées par les Chrétiens et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pourvues de douanes vigilantes ont mis fin à ce trafic. Il leur a fallu en désespoir de cause, comme leurs frères de Syrie établis en lisière de la Mamoura se retourner vers la terre. Les plus pauvres s'y sont mis les premiers, mais encore leur fallut-il souvent, pour obtenir quelques résultats, s'adresser à des associés berbères qui labourent et soignent les cultures en échange d'une petite part, le cinquième.

La paix, la disparition des grandes épidémies ont eu pour conséquence, en vingt ans, une augmentation du double du nombre des habitants. Mais l'accroissement du troupeau n'a pas été proportionnel, faute sans doute d'espace suffisant. Pendant cette période, le nombre des chameaux a même diminué de deux tiers et celui des chevaux de 30 p. 100. Les troupeaux moyens ont tendance à s'affaiblir; seul le nombre des ânes s'accroît, indice de pauvreté chez des nomades qui ne se livrent plus qu'à de petits déplacements. La seule augmentation de richesses proviendrait de l'agriculture, si celle-ci était prospère.

Il nous est ainsi donné d'assister ici, sous l'influence de la paix française, à une évolution précipitée, qui en une génération nous donne sans doute l'image des changements qui survenaient jadis en un siècle. Mais la transformation qui survient ici est conforme à tout ce que nous connaissons ailleurs : elle ne peut aboutir qu'à la disparition progressive du patrimoine social d'un groupe arabe qui ne survivra que par son nom, assimilant sans cesse des éléments allogènes, adoptant des techniques étrangères, dans un pays qui l'absorbe peu à peu. Encore un peu de temps et les Sedja d'El Aïoum, tout en se réclamant avec orgueil de leurs origines arabes, ne seront plus qu'un groupe de berbères arabisés.

La conquête arabe de la Mauritanie (XVIe-XVIIIe siècles).

Il est particulièrement intéressant d'observer ce qu'ont été les destinées des conquérants arabes Maqil, les Dawi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Hasan, dans ce pays de Mauritanie qui, par tant d'aspects de sa configuration géographique et par les conditions matérielles d'existence qu'il offre aux nomades, n'est pas sans rappeler l'Arabie, terre d'origine des Bédouins. Les Maqil, au terme d'un long voyage, ont trouvé là des terres illimitées de parcours pour les chameaux, vers le Nord une zone de contact avec les sédentaires marocains, rappelant celle de Syrie et de Transjordanie, vers le Sud des noirs faciles à asservir. Enfin ils ont sur ce territoire étendu trouvé la possibilité d'organiser sur une grande ligne partant du Sud du Maroc jusqu'au Soudan un commerce caravanier aussi fructueux que celui qui peut unir le golfe Persique à la mer Rouge en passant par les oasis du Gasim. Grande différence à noter, il est vrai : l'absence presque complète en Mauritanie d'oasis importantes dans l'intérieur. Ce fait contribua longtemps à maintenir dans toute leur puissance les tribus les plus mobiles qui sont plus sûres d'échapper dans l'immensité du désert à la dangereuse tutelle des princes et des rois qui auraient pu, comme en Arabie, apparaître dans des établissements sédentaires de l'intérieur.

Au XIIIe siècle, au moment où les Maqil apparaissent en force dans le Sous et sur les confins du Dra, la Mauritanie n'est pas cependant vide. Elle n'offre pas à leur expansion vers le Sud des terres paisibles. Ce pays constitue en effet le territoire de prédilection des Senhadja, cousins des Touaregs. Ce sont de grands nomades, eux aussi, comme les Maqil. Leurs ancêtres, s'adonnant les premiers à la vraie religion, ont soutenu au Maroc le premier mouvement d'islamisation aux tendances déjà puritaines des Almoravides, les « Marabouts ». Les Senhadja sont alors célèbres sous le nom des « hommes voilés du litham » parce qu'ils ont l'habitude de cacher leur bouche d'une étoffe. A la fin de la période almohade au XIIIe siècle, les Senhadja de Mauritanie se trouvaient aux prises avec les royaumes noirs du Soudan qui semblaient avoir réussi à imposer leur suzeraineté aux Berbères du Sahara central, jusqu'aux environs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de Ouargla et, plus à l'ouest, à Ghana et à Walata. C'est alors que, poussés ou chassés par les Mérinides, les Arabes Maqil envahirent la Mauritanie du Nord, le pays de la Saguiet el Hamra. Peu à peu allait commencer, soit par infiltration, soit par grands combats, l'invasion du désert, jusqu'alors utilisé par les Senhadja nomades, grâce à l'effort d'une masse croissante d'Arabes Maqil, les Dawi Hasan. On allait aussi voir s'instituer, par suite de la conquête, un état social qui ne s'est plus sensiblement modifié et qui évoque celui d'Arabie, qui nous est déjà familier. Au sommet de la hiérarchie se trouvent les conquérants, les guerriers, les Arabes *Hasan*. Viennent au-dessous d'eux les personnages religieux d'origine berbère, ceux qui, grâce à l'Islam, dont ils ont en quelque sorte le dépôt, représentent la civilisation spirituelle. Ils évoquent pour nous, immanquablement, l'image des descendants de Mohamed Abdelwahhab auprès du roi Eben Séoud. Ce sont les *Zwaya*, d'origine Senhadja. Ces Zwaya sont organisés en tribus indépendantes. Au-dessous des deux groupes précédents, constitués généralement en tribus ou en fractions, toujours placés dans un état de dépendance à l'égard des tribus nobles ou des tribus maraboutiques, viennent les tributaires, les *Zénaga* [1]. Ils se trouvent aussi souvent à l'état d'éléments isolés, incorporés dans les campements de leurs protecteurs. Plus bas encore sont les captifs, *ᶜabid*, esclaves, ou *soudan*, noirs, qui vivent auprès de la famille de leur maître. Dérivant de ce groupe, les affranchis, *haratin*, descendants d'anciens esclaves libérés, sont eux aussi organisés en tribus ou en fractions, demeurant toujours sous la dépendance des tribus arabes ou maraboutiques. Ces derniers sont souvent fixés au milieu des sédentaires et cultivent la terre. Nous notons encore la présence des artisans forgerons qui sont souvent, semble-t-il, des Zénètes, peut-être d'origine juive, venus du Touat. Enfin, dans les bas-fonds de la société bédouine hiérarchisée,

1. Corruption de Senhadja.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

apparaissent des griots, des pêcheurs, les *Imraguen*, et des chasseurs, les *Nimadi*, qui rappellent étrangement les Sleyb de l'Arabie. Étonnante unité des peuples du désert, semblables à eux-mêmes du Hasa jusqu'à la côte de l'Atlantique.

Il semble bien que, dès les premières années de la conquête au XVI^e^ siècle, une réaction puissante, religieuse, animée sans doute par les Senhadja, se soit développée dans la Séguiet el Hamra. C'est de là, si l'on s'en rapporte à une tradition solidement établie de cette zone semi-désertique, que seraient partis d'innombrables marabouts pour islamiser de multiples régions de l'Afrique, et l'on suit leur trace à travers toute l'Algérie jusqu'à la Tunisie. Les Berbères cherchaient ainsi, en se parant du manteau de la religion, à affirmer leur supériorité sociale à entreprendre une œuvre missionnaire, en se donnant comme les champions de l'Islam contre les Chrétiens, les Zénètes judaïsés ou même les Arabes à demi païens.

C'était là, croyons-nous, une sorte de réaction sociale contre les Arabes conquérants qui venaient de les dominer. En effet, les Maqil Dawi Hasan, ayant reçu l'appui des sultans marocains, consolidaient leur conquête mauritanienne.

Les premiers, les sultans saadiens, avaient songé alors à étendre leur puissance vers le sud. Nous voyons les Maqil jouer à leur service un rôle important dans la conquête du Touat, en 1581. Nul doute qu'ils aient facilité en 1591 l'expédition du pacha Djouder, ce renégat accompagné de trois mille de ses semblables, qui atteignit Tombouctou. La prise de la capitale du royaume Songhaï devait être suivie, pendant trente ans, de l'envoi presque régulier de renforts dont le total aurait atteint près de 25 000 hommes. Ce peuplement blanc s'est d'ailleurs fondu peu à peu dans le creuset des populations noires et n'a laissé dans le pays que le souvenir d'une domination anarchique et sans profit.

Les sultans de la dynastie alaouite allaient, dans leur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

expansion vers le Sud, reprendre à leur compte les destins ambitieux des Saadiens, mais avec plus de méthode et plus de continuité. C'est encore sur les Maqil qu'ils s'appuyent. Les expéditions se multiplient en 1665 à Wada, en 1668 à Adrar, en 1680 au Tagant, pour aboutir jusqu'au Sénégal en 1730, et à Tichit en 1769. Il fut alors créé un émirat des Trarza Dawi Hasan, dont le chef recevait l'investiture du sultan de Fès. Les émirs Trarza ont subsisté jusqu'à nos jours et l'on peut encore trouver dans l'organisation de leur pouvoir et dans l'importance de leurs grands campements le souvenir de leur puissance passée.

La réaction berbère.

En apparence, les Dawi Hasan l'emportaient donc. Mais c'est alors qu'une réaction collective, dans laquelle Senhadja occidentaux et Touaregs devaient affirmer peu à peu leur vitalité, allait aboutir à l'éviction progressive des Maures Hasan de l'intérieur du Sahara, et au maintien de l'indépendance des Reguibat, grande tribu d'origine sanhadjienne qui nomadisent encore aujourd'hui au Rio de Oro. La domination des Maqil allait cependant subsister à peu près sans conteste dans l'ensemble de la Mauritanie occidentale, où l'on observe encore la hiérarchie sociale qui s'est instaurée depuis la conquête.

La soumission berbère, toutefois, n'y est pas complète. Les personnages maraboutiques ont réussi dans leurs campements studieux, où ils groupent des étudiants, à maintenir fermement le principe de la supériorité de la religion sur la force des armes. Grâce à la puissance que l'Islam leur confère, ils peuvent acquérir des biens importants, c'est-à-dire des troupeaux nombreux, maintenir auprès d'eux des tribus fidèles, contrebalancer l'influence des chefs temporels. Les foyers mobiles de science religieuse ainsi créés deviennent ainsi des centres de puissance politique qui survivent au zèle de ceux qui, sous l'empire d'une foi mystique, les ont allumés. C'est ainsi qu'on peut

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

observer aujourd'hui encore, dans le campement des Ahel Cheikh Sidia, où la science religieuse a été délaissée depuis trente ans, la survivance du pouvoir politico-religieux d'une famille maraboutique qui continue de s'exercer dans toute la zone du Sud.

L'ardeur des sentiments qui ont pu éclore dans ces universités nomades de Mauritanie ne doit pas être sous-estimée. Rappelons que c'est d'un campement religieux situé plus au Nord, celui du savant Ma el Aïnin, qu'est sorti, aux premières années du XX^e siècle, un tumultueux mouvement de guerre sainte qui a, d'un seul élan, entraîné les « hommes bleus de Mauritanie », Arabes et Berbères mélangés, à la conquête du Sous marocain. Ainsi lancés, ils ont traversé les cols de l'Atlas, en ralliant derrière eux les Berbères de la montagne, hostiles à leurs seigneurs temporels. Le dernier acte de cette insurrrection religieuse qui visait à faire d'El Hiba, fils de Ma el Aïnin, le successeur du sultan du Maroc, Moulay Abd el Aziz, devait être le combat de Sidi Bou Othman par lequel Mangin mit fin à l'aventure aux portes de Marrakech, en septembre 1912. Ainsi un mouvement de réaction religieuse parti d'une tribu berbère nomade du fond du désert mauritanien, établie au contact des guerriers maures venus de l'Arabie, avait assez de puissance pour ébranler à 3 000 kilomètres du point de départ le trône d'un sultan. Il obligeait une armée française à intervenir à la hâte pour prévenir les troubles dont on savait qu'ils pourraient conduire à une crise internationale. Cet exemple suffit pour nous faire mesurer l'importance des forces politiques et religieuses libérées par ces luttes de tribus nomades arabes et berbères du fond des solitudes les plus lointaines du Sahara.

L'islamisation du pays noir.

L'action des Maures Hasan, islamisés peut-être malgré eux, au contact des Berbères Senhadja, leurs tributaires, ne devait pas se borner à la création d'une sorte de protec-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

torat guerrier dans le désert atlantique. Elle devait avoir pour conséquence indirecte l'expansion de l'Islam en pays noir.

L'observation des faits qui suivent nous ramène, par la pensée, à cette transformation complexe, qui frappe les tribus nomades de l'Arabie lorsqu'elles franchissent la « ligne de mort » de la sédentarisation, aux confins de la Mamoura syrienne. En effet, en atteignant le Sahel soudanais, les Maures Maqil et leurs protégés Zénaga, les Berbères nomades qu'ils ont vaincu et asservi, entrent à la fois dans la zone des cultures faciles et dans celle où l'homme blanc succombe aux atteintes d'un climat trop dur pour lui : c'est le pays où « le noir mange le blanc ». Et cependant les tribus s'engagent comme malgré elles dans cette zone périlleuse.

Si le désert est la zone par excellence des grandes tribus guerrières, celle dans laquelle se préparent les forces combatives, capables de s'emparer des provinces, il est trop défavorable à la vie de l'homme pour qu'un groupe social puissant puisse y subsister longtemps. Ici comme ailleurs, une confédération, si forte soit-elle, ne jouira pas longtemps de la suprématie, et celle-ci passera de mains en mains. La mémoire des Maures lettrés conserve ainsi le souvenir de seize groupements qui tour à tour ont été les maîtres du Sahara occidental, en quelque trois cents ans, et leur histoire est presque entièrement écrite par les débris qu'ils ont laissés sur toute la bordure du désert, soit dans le Sous ou la plaine de Marrakech ou les oasis du Dra, soit dans le Sud, sur la terre cultivée par les Noirs [1].

Mais c'est surtout la limite méridionale du désert mauritanien qui doit ici retenir notre attention. Cette zone d'approche offre à l'homme trop de promesses captieuses : riche bétail, tributaires noirs, récoltes assurées de mil, pour qu'il ne se laisse pas séduire. La « zone de mort » est

1. De la Chapelle, *Histoire du Sahara Occidental* (Hespéris, t. II, 1930, fasc. 1 et 2, p. 48).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus attractive que le lointain Maroc, dont les confins méridionaux, avec leur climat désertique, sont bien loin d'offrir aux tribus refoulées une zone d'accès et d'usage faciles. Au contraire, vers le Sénégal, entre les parallèles 17e et 18e, avec une régularité plus grande, des pluies tombent à chaque « hivernage », pendant les mois d'été, qui favorisent le développement de la végétation. Aussi est-ce aux abords de ce pays que se concentrent toujours les grands campements. C'est là aussi que se sont constitués, au cours des siècles, les émirats des Trarza, du Brakna, du Tagant, des Kounta, du Hodh. C'est là aussi que s'établissent les grandes tribus maraboutiques. Mais il s'agit là d'une bande fort étroite, au-delà de laquelle les remous de tribus et les guerres peuvent aisément précipiter les faibles. Plus tentatrices encore sont les terres situées plus au sud, celles où vivent à demeure les cultivateurs noirs, parce que ce sont elles qui produisent en abondance les grains qui font défaut en période de sécheresse. C'est sans doute sous l'effet conjugué de la politique de guerre des tribus et des alternances de sécheresse et de pluviosité que se dessine dans tout l'ensemble de la Mauritanie un lent et presque irrésistible mouvement de migration vers le Sud. Il faut dire aussi que l'usage inconsidéré des pâturages, la destruction des arbres par les pasteurs limitent la productivité du Sahel et contribuent à faire avancer le désert vers le Sud et à rapprocher ainsi la zone fatale de contact des blancs et des noirs.

Or, au sud, l'homme blanc ne résiste pas au climat. De nombreuses maladies y atteignent les adultes, les femmes cessent d'être fécondes ou leurs grossesses n'arrivent pas à leur terme, la morti-natalité est très élevée. Les Maures qui s'y établissent se hâtent d'y prendre des concubines de race noire adaptées au climat. Le métissage se produit rapidement et, après quelques générations, il est bien difficile, dans un groupe social établi au Sud, de trouver un seul individu au teint clair. Fait aussi grave, l'élevage est difficile à cause de la piqûre des mouches.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ces effets déprimants du climat sur la race et sur le cheptel sont bien connus et l'on cite dans l'histoire du pays le nom de quelques fractions qui, plus sages que les autres, ont eu le courage de résister au grand mouvement de déplacement vers le Sud et sont reparties héroïquement vers le Nord où elles ont retrouvé, avec la liberté, la santé et la fécondité. Ces exemples d'énergie demeurent assez rares. La force du courant général est presque invincible. Tandis que les grands nomades s'approchent du Sahel lors des périodes de sécheresse au désert, les petits nomades, qui doivent les fuir pour éviter le pillage, se dirigent à leur tour vers le Sud où leur font place aisément les restes des tribus affaiblies déjà fixées. A tout le moins, restent toujours sur place, après les exodes successifs, tous les éléments déjà métissés de la tribu maure, les esclaves et les haratin, qui retrouvent dans le climat ancestral, où les hasards du nomadisme les ramènent un instant, des conditions normales de développement.

D'une tout autre nature est l'activité commerciale que les Maures arabes ou berbères d'origine déploient dans les terres du Sud et qui contribue à créer à leur profit une autre zone d'action. Parmi eux, les émigrés volontaires qui sont d'origine zénaga, plus ou moins métissés de noirs, sont souvent les plus aptes aux affaires. Habitués héréditairement à la conduite des caravanes, à la pratique du commerce saharien, ils se fixent volontiers dans les villes, Saint-Louis, Dakar. De nombreux petits centres agricoles de la zone de l'arachide voient s'élever leurs boutiques bien tenues. Une bonne partie d'entre eux, les blancs surtout, ne séjournent dans le Sud que pour la période de la traite de l'arachide; ils s'efforcent alors de réaliser le maximum de gains, puis retournent dans leur pays pendant la pénible période des pluies d'été. D'autres restent plus longtemps, sans cesser de penser au pays dans lequel ils se constituent, grâce à leurs gains, un troupeau qui les attend. Ils demeureront en exil le temps de faire fortune, s'ingéniant avec diligence à prêter argent, marchandises au cultivateur noir qui les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

remboursera à la saison suivante avec une forte majoration calculée en espèces ou en nature. Ils organisent, avec leurs chameaux, le transport des graines ou même s'adonnent au commerce du bétail. Les haratin sont volontiers bouchers ou pratiquent de petits métiers. Les commerçants qu'on désigne au Sénégal sous le nom de « pourrognes », sont plus stables : ils finissent par se fixer généralement dans une région déterminée; un certain nombre sont marchands ambulants; beaucoup créent des associations commerciales, avec l'appui de petits groupes appartenant à une même famille ou à un même clan, à la manière des Chleuhs du Sous à Tanger ou des Mozabites dans les villes du Tell algérien.

Comme il arrive presque partout en pays d'Islam, les émigrés, quelle que soit leur origine, même s'ils sont des Maures Hasan peu religieux par tradition, ne manquent pas de s'islamiser profondément. La pratique de la religion est pour eux une condition d'honorabilité. D'ailleurs, la zone du Sud est aussi celle des grands marabouts, celle dans laquelle les noirs aisés envoyaient jadis leurs enfants dans les universités nomades du désert pour les initier à la religion du prophète. Aussi un marchand maure est-il toujours, ne serait-ce que par sa manière de vivre, un propagandiste de l'Islam. Mais c'est surtout grâce aux déplacements des marabouts venus des campements de la Mauritanie du Sud, à la recherche de pieuses offrandes, que s'étendent en pays noir les progrès de la religion depuis trente ans. Le développement de l'enseignement du français, au Sénégal et dans la Basse Mauritanie, ont eu en effet pour conséquence de retenir au pays les jeunes Ouolofs qui partaient autrefois vers le Nord acquérir la science coranique sous la tente des Tolba. Leurs dons constituaient autrefois le plus clair des ressources régulières des marabouts et assuraient la subsistance de leurs familles. Aussi ces personnages religieux, privés de leurs revenus, ont-ils pris l'habitude de venir visiter eux-mêmes leurs clients dans leurs villages. De nombreux marabouts de « seconde zone », appartenant à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des familles sans influence, ont suivi l'exemple des savants et se font passer en pays noir pour de saints personnages, usant en la circonstance de la crédulité et de la naïveté des populations peu islamisées. Chaque année, des quêtes se pratiquent de plus en plus loin et la religion progresse en même temps que ceux qui la représentent. Ainsi voyons-nous cette réaction religieuse qui, dans la Mauritanie du Nord, s'est manifestée sous une forme guerrière avec Ma el Aïnin se traduire dans le Sud par l'islamisation du pays noir, sous la double action des commerçants et des vendeurs d'amulettes. Ici encore, par une conséquence inattendue de la conquête de la Mauritanie réalisée par les Maqil Dawi Hasan, se poursuit l'islamisation de l'Afrique, sans que l'aient souhaitée explicitement, sans doute, les Bédouins mécréants venus jadis de l'Arabie.

La stabilisation des tribus nomades.

En Arabie, nous l'avons vu, la stabilisation des tribus n'est qu'un phénomène contemporain, concomitant à l'introduction des armes de guerre puissantes et à la résurrection de l'État wahhabite. Jusqu'à présent, les tribus qui sortaient de la péninsule et abordaient sur les confins la « zone de mort » se trouvaient presque toujours détruites et morcelées. En Afrique, il en va autrement. De vastes espaces, peu peuplés jusqu'au siècle dernier, s'offraient aux conquérants bédouins. S'insinuant entre les tribus berbères, ils prenaient leur place largement dans un vaste continent. Sans être contraints à devenir sédentaires, ils pouvaient garder l'espoir de conserver intact le patrimoine de leur « civilisation du désert ». Mais cette stabilisation était en elle-même le germe de transformations considérables. Il faut bien comprendre, en effet, que la transformation économique de la vie des nomades se poursuit d'elle-même, inexorablement, dès que, par l'effet des réactions naturelles des tribus voisines sédentaires, les pasteurs se trouvent enfermés dans un territoire limité.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La nature ne tarde pas alors à vaincre les hommes. C'est ainsi que les chameaux des pasteurs qui leur permettaient naguère de reprendre l'émigration à grande distance et d'aller envahir de nouvelles terres vacantes s'habituent à la flore du pays dans lequel on les a cantonnés trop longtemps. Ils n'ont plus de goût pour les herbes d'autres régions. Leurs pieds aussi s'adaptent au sol du nouveau territoire ; ils deviennent incapables, à l'inverse des montures des Hilaliens et des Maqil, de marcher sur un sol difficile, caillouteux ou sablonneux, aussi varié que celui du Sahara dans lequel ils ont longtemps vécu. Il est alors aussi difficile de faire voyager à grande distance ces chameaux sédentaires que déplacer des troupeaux de moutons si fragiles et exigeants. Si, de plus, la tradition des caravanes se trouve interrompue pendant de longues années par suite des changements politiques ou de l'insécurité, c'en est alors fait pour toujours du grand nomadisme de la tribu Maqil. Elle devient moutonnière et se présente dès lors sous l'aspect misérable et usé dans lequel nous avons trouvé plus haut les Sedja dans le Nord du Maroc. Seuls quelques groupes sahariens arabes, métissés de Berbères, échappent à cette transformation et se spécialisent dans la vie au désert ; tels sont les Oulad Sidi Chikh, longtemps dissidents et insaisissables, ou bien les Chamba, dont nous avons fait les auxiliaires les plus actifs de notre police saharienne. Ils restent grands chameliers mais vivent dans des villes et dans des casernes où ils se fonctionnarisent. Chez ces derniers groupes, l'islamisation fait rapidement de grands progrès et les traditions bédouines sont abandonnées chaque fois qu'elles ne s'accordent pas avec les prescriptions de la religion.

Mais ce n'est pas seulement l'économie pastorale qui est atteinte, c'est aussi la cohésion sociale et politique des tribus. L'immobilité à laquelle elles se trouvent contraintes leur fait perdre peu à peu tout ce qui faisait d'elles des groupements ethniques et politiques orientaux, étrangers aux traditions du Maghreb. La localisation des groupes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sociaux dans d'étroites limites territoriales, imposée pendant plusieurs siècles, a contribué à enlever aux tribus arabes leur équilibre économique et leur primauté politique. Mais de plus, ces mêmes tribus, après avoir par leur arrivée donné le signal d'un grand mouvement d'effervescence, causé une agitation sans précédent dans l'histoire du Maghreb pendant les quatre premiers siècles, se sont laissé entraîner par le grand et irrésistible courant qui conduit peu à peu tous les habitants de l'Afrique du Nord vers la vie sédentaire.

Nous trouvons la preuve de cette stabilisation progressive dans le fait que, peu à peu, les unités sociales — arabes ou berbères — qui jouent leur rôle dans l'histoire des provinces de l'Afrique du Nord, deviennent, cependant que s'écoule le temps, plus petites et plus fragmentées. Au temps d'Ibn Khaldoun, lors de la grande mêlée des Arabes et des Berbères, les uns et les autres se querellent et se heurtent par grandes familles tout entières. La solidarité des Senhadja, ou celle des Zénètes, s'esquisse de proche en proche, du Maroc à la Tunisie, depuis le temps des Almoravides jusqu'à l'époque mérinide. Pendant ces guerres du moyen âge, des alliances jouent qui unissent encore sur de longues distances toutes les tribus de même race. La cohésion est moins grande chez les Arabes où l'esprit de division paraît plus accusé, mais toutefois la solidarité des Maqil au XIVe siècle est encore bien puissante. Au XVIe siècle, le changement est déjà appréciable dans tout le Maghreb. Les grandes familles ethniques perdent de leur puissance. L'histoire locale nous met en présence de réactions d'indépendance dans le cadre plus restreint de régions géographiques bien définies. Partout apparaissent de petits chefs indépendants, réunissant indistinctement autour d'eux Arabes et Berbères. C'est, au Maroc, le Sous obéissant à ses rois du Tazeroult, en Algérie, la Kabylie tout entière soumise à la famille des Bel Qadhi. Le temps passe encore, et l'on observe à l'intérieur de chacune de ces régions géographiques un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

phénomène nouveau. Les ligues de tribus hostiles les unes aux autres opposent des éléments qui sont formés de tribus de plus en plus petites ou même de fractions. Aux grandes ligues ethniques, telles que l'étaient, dans le nord du Maroc, les Ghomara et les Senhadja, qui continuent le souvenir de la résistance des premiers occupants aux envahisseurs, succèdent des partis politiques composés, non plus seulement de confédérations, mais aussi de tribus ou de fractions détachées peu à peu des deux blocs primitifs. De la même manière, dans le sud du Maroc, les deux grands *leff* ou systèmes d'alliance, d'abord compacts des Igezzoulen et des Ahoggwa se fragmentent peu à peu en tribus, grâce à des défections de groupes d'importance secondaire, tandis que s'oublie complètement dans le pays le souvenir des luttes du moyen âge entre les vieux Berbères, solidement fixés au sol, et les Senhadja nomades venus du désert en conquérants. Enfin, de nos jours, en Kabylie, le fractionnement des partis politiques, le *soff* « d'en haut » et le *soff* « d'en bas », se compose d'éléments de plus en plus réduits, au point que des villages eux-mêmes se trouvent souvent divisés par les deux ligues. Les deux grandes alliances d'autrefois, qui s'étendaient de Tizi Ouzou à Bougie, se transforment en une poussière d'oppositions locales, susceptibles de se modifier au gré des ambitions politiques, lors de chaque consultation électorale. De même, les soffs arabes que l'on observe en Algérie ou au Maroc, « Soff Chergi » et « Soff Gherbi », ou bien les soffs de la plaine atlantique du Maroc, « Sofian » et « Beni Malek » du Gharb, ne se distinguent plus en rien par leur aspect et leur mécanisme des soffs berbères les plus connus. Tribus arabes et berbères marchent donc du même pas dans une évolution politique, économique et sociale, qui va transformer les envahisseurs du moyen âge en sédentaires de village dont l'horizon politique ne dépassera plus une tribu ou même une fraction.

Après avoir prodigieusement agité sur d'immenses espaces les tribus berbères, les tribus venues de l'Arabie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

s'assoupissent près d'elles et s'endorment d'un même sommeil, traversé seulement par des crises anarchiques et éveillées par des querelles de fractions et de cantons.

L'arabisation du nord de l'Afrique.

Si les tribus bédouines se sont ainsi peu à peu berbérisées, en adoptant le genre de vie et, d'une certaine manière, l'organisation sociale des anciens habitants de l'Afrique, elles n'en ont pas moins apporté à tout le Maghreb, et même, d'une manière plus large, à tout le continent dans lequel elles se sont établies, une profonde transformation. Elles ont contribué, et d'une façon souvent extrêmement efficace, à favoriser le développement et l'expansion de la civilisation arabe.

Leur rôle est cependant distinct dans les villes et dans les campagnes.

Dans les villes d'Afrique, les Bédouins venus d'Arabie, et leurs descendants, n'ont cessé de s'établir en grand nombre, chaque fois que les circonstances les dispersaient dans un monde de tribus hostiles. Ils ont ainsi renforcé, par leur présence, l'influence qu'exerçait, par la religion et le gouvernement, l'autorité islamique. Nous avons vu souvent avec quelle répugnance le Bédouin séparé de sa tribu d'origine s'établit en qualité de cultivateur, même sur des terres riches. Par contre, dans les villes arabes — et toutes les villes du Maghreb méritent ce qualificatif, car il n'existe pas de villes berbères — il trouve un genre de vie qui lui convient parfaitement. Engagé dans les *jond* syriens des premiers siècles, entré dans le Makhzen des souverains berbères, le Bédouin s'établit dans la cité comme soldat et comme mercenaire. Il s'adonne au commerce, ses fils pourront devenir des savants. S'il arrive, d'autre part, que le sultan transporte la tribu arabe tout entière près d'une ville, et en fasse un *gich*, un réservoir de forces militaires, le groupe social est alors fixé à faible distance de la cité pour que le prince puisse y recruter,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chaque fois qu'il le veut, des contingents. Ainsi toutes les grandes capitales du Maghreb occidental sont entourées d'une sorte de zone protectrice arabe composée des tribus des Beni Hilal ou des Maqil entrés au service de la dynastie. Bien que ces tribus soient turbulentes et se mêlent volontiers à toutes les révolutions de palais, elles donnent des guerriers pour les opérations de police destinées à faire payer l'impôt aux Berbères ou à les faire rentrer dans l'obéissance. Aussi trouverons-nous, jusqu'au XIXe siècle, près des capitales des grandes tribus arabes *gich* ou *makhzen*, capables de jouer un rôle politique important, et leurs chefs exerceront, au nom du sultan, l'autorité sur de vastes provinces. Tels seront, au Maroc, les Chebbanat, les Menabha, les Oulad Mota. Ainsi les Bédouins d'Arabie joueront leur rôle d'auxiliaires du pouvoir islamique traditionnel. Ils seront chez eux dans ces cités où les Berbères eux-mêmes se sentent toujours mal à l'aise et se considèrent comme des étrangers. La ville d'Afrique du Nord, bien qu'elle ait été souvent fondée par un souverain musulman d'origine berbère, obéit donc aux lois de la civilisation arabe, et elle ne se consolide au cours des siècles qu'avec l'appui des descendants des Bédouins, soldats ou commerçants.

L'autre conquête que réalisent, tout en s'affaiblissant progressivement, les tribus arabes du Maghreb est celle de la langue, et leur victoire s'affirme ainsi sur les tribus berbères qui les avoisinent. Par leur dialecte, elles unifient l'Afrique tout entière. Selon l'origine des tribus bédouines conquérantes, deux grandes zones linguistiques au moins pourront être distinguées : celle des parlers Maqil qui couvre de vastes régions de Mauritanie, du Maroc et de l'Algérie occidentale ; celle des Soleim, avec l'Algérie orientale, la Tunisie et la Libye.

Nous nous imaginons mal comment s'est produite, au cours des siècles, cette lente transformation qui a fait disparaître les parlers berbères si variés pour faire place à une *Koïné* bédouine. Le progrès du dialecte arabe s'est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fait assurément en partant des villes, mais aussi en rayonnant dans les zones conquises, même d'une manière éphémère, par les tribus bédouines. Le rôle des Arabes caravaniers, unissant entre eux les marchés et les villes, a sans doute été sensible. L'avantage que présentait l'usage, pour les ruraux berbères, d'une langue courante assez rapprochée de celle des savants ou des bourgeois d'origine andalouse a fait le reste. Il n'en demeure pas moins qu'une telle conquête suppose, de la part de ceux qui l'accomplissent, un sentiment puissant de supériorité politique et ethnique qui fait partie de cet orgueil bédouin dont nous avons si souvent souligné l'importance.

L'unification, cependant, n'a pas été totale. De solides bastions inentamés subsistent : le Sous, le Moyen-Atlas, la Kabylie, l'Aurès. Notons cependant que, dans certaines zones des montagnes peuplées de Berbères et impraticables aux tribus bédouines, la conquête linguistique s'est faite en obéissant à des lois différentes de celles qu'on observe en plaine. L'arabisation de certains massifs montagneux, tels que ceux des Djebala et du Rif, des Traras de Nedroma, des Berbères de la petite Kabylie, de la Kroumirie en Tunisie occidentale, a donné naissance à l'apparition de dialectes beaucoup plus variés, dans lesquels existe sans doute un substrat berbère distinct, qui fait partie de la civilisation antérieure. Il nous est facile d'imaginer par là ce qu'aurait été, au point de vue linguistique, l'Afrique du Nord, si les Bédouins n'y étaient jamais venus en nombre. La langue berbère s'y serait conservée comme, de nos jours, le kurde dans la région des confins turco-iraniens. Des parlers arabes très variés se seraient acclimatés localement autour des villes ou des massifs montagneux soumis plus que d'autres aux influences de la civilisation islamique. Chacun de ces petits domaines linguistiques aurait eu ses caractéristiques propres et l'ensemble du pays serait demeuré cloisonné par des dialectes arabes imperméables les uns aux autres, comme le sont entre eux les dialectes berbères. Ce sont les Bédouins,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

puissants ou misérables, conquérants ou déportés, qui ont, au cours des siècles, réalisé, dans une large mesure, l'unification dialectale du Maghreb et l'ont fait entrer ainsi plus aisément au sein de la civilisation arabe et islamique.

C'est peut-être dans ce domaine que l'œuvre historique de nos pasteurs venus d'Arabie est la plus considérable. Aujourd'hui, 98 p. 100 des habitants de la Tunisie parlent arabe, alors que l'on peut, sans exagération, estimer à 40 p. 100 au maximum la proportion du sang bédouin. En Algérie, où la proportion des parlers arabes est de 65 p. 100, la masse des envahisseurs Beni Hilal ou Maqil ne compte guère sans doute que pour 20 p. 100. Au Maroc enfin, où l'arabisation linguistique touche 50 p. 100 de la population, le sang arabe, car les Beni Hilal n'ont jamais représenté qu'un apport insignifiant, ne compte peut-être pas pour plus de 10 p. 100.

L'importance de cette conquête linguistique ne s'explique pas uniquement par le succès éphémère des tribus d'envahisseurs. Il faut, pour en faire comprendre la rapidité, tenir compte du « zèle littéraire » des Bédouins eux-mêmes. Nous avons dit le culte qu'avaient de leur propre langue les populations venues de l'Orient. Les Bédouins, artisans de l'unification linguistique des pays berbères, sont bien des cousins de ces Libanais qui, dans leurs villages chrétiens, organisent de nos jours, des joutes poétiques, à moins qu'émigrant en Amérique du Sud ou en Guinée ils ne reconstituent aussitôt, dans leurs villages des Tropiques, grâce à un journal arabe ou à des séances littéraires, l'atmosphère romantique de la légende d'Antar ou des combats de Yemen et Qaïs. Nous ne pouvons, non plus ici, oublier l'importance de la « mémoire historique » des tribus arabes qui, venues de l'Orient, ne cessent d'appartenir à leur patrie d'origine et sont immensément fières du patrimoine de noblesse qui est le leur. Sans doute, des siècles séparent, dans le temps, les Beni Hilal et les Maqil établis en Tunisie ou en Mauritanie, de cette vieille Arabie dont seuls de nos jours l'avion,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'automobile et le forage des puits de pétrole ont réussi à changer les aspects. Cinq mille kilomètres isolent aussi nos pasteurs d'Afrique du Nord de leurs frères d'Orient. Mais lorsque les pèlerins musulmans du Maghreb se rendent à la Mecque, où le protecteur des villes saintes, Abd el Aziz Eben Séoud, le prince bédouin des Anézé, les accueille à la descente de l'avion, il pose aimablement cette question : « Comment vont, au Maghreb, nos frères Beni Hilal et Soleim ? » L'unité des peuples bédouins n'est donc pas un vain mot.

***

L'Orient arabe a d'autres modes que nous de compter le temps et l'espace. Il est prêt aujourd'hui à se passionner pour cette terre lointaine de Berbérie, que des centaines de milliers de cavaliers suivis de leurs campements ont conquise dans une prodigieuse épopée, dont les légendes populaires ont gardé le souvenir. Montées sur leur litière, ayant rejeté leurs voiles, les filles des Beni Hilal se jetaient alors dans la mêlée, en lançant des trilles de joie, comme hier encore, le faisaient, en Arabie ou en Irak, leurs sœurs des Rwala ou des Chammar. Les mêmes contes se répètent aujourd'hui à Biskra et à Bagdad, la même hospitalité accueille le voyageur dans un campement maure du Sénégal, sur les bords du Tchad, comme au pied du Kurdistan. Rien ne peut changer la civilisation du désert aussi longtemps que l'infatigable chamelle de course règne sur ses espaces infinis. Et son empire, toujours plus unifié s'étend aussi du golfe Persique à l'Atlantique, régi, nous l'avons vu, par les mêmes lois simples et éternelles.

Tout cela, il est vrai, n'est plus qu'un legs du passé. Si rien n'a pu altérer, pendant des siècles, la superbe et la puissance des nomades, le temps est venu cependant où les montures aux nobles origines, les nerveuses juments de combat ont dû battre en retraite devant l'automobile armée en guerre. Et aujourd'hui, très haut dans le ciel,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vole un avion qui veille sur les pipe-lines, observe les ghazous, menace les campements. Le Bédouin apprend peu à peu, à ses dépens, que cet oiseau sinistre, cet aigle invincible qu'annonce de loin un bourdonnement de mauvais augure, est devenu le seul roi et le seul maître des Sahara. Les temps sont révolus. L'Occident s'est emparé de l'air et de la terre. Mais il n'a pas encore conquis les cœurs, et c'est pourquoi aujourd'hui, et peut-être pour quelques années encore, la civilisation du désert survit dans les âmes de ceux qui sont à la fois les plus misérables et les plus orgueilleux des hommes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

LADY ANNE BLAUNT : *Bedouin tribes of the Euphrates;* Murray, London, 1879.

A. DE BOUCHEMAN : *Note sur la rivalité de deux tribus moutonnières de Syrie, les Mawali et les Hadidiyn;* Revue des Études islamiques, 1934. — *Matériel de la vie bédouine;* Documents d'Études orientales de l'Institut français de Damas, Beyrouth, 1935. — *Une petite cité caravanière : Soukhné;* Documents d'Études orientales de l'Institut français de Damas, Beyrouth, 1939.

R. P. CHARLES : *Tribus moutonnières du Moyen Euphrate;* Documents d'Études orientales de l'Institut français de Damas, Beyrouth, 1939.

CHARLES-M. DOUGHTY : *Travels in Arabia deserta;* Jonathan Cape, London, 1921.

E.-P. GAUTIER : *Le Sahara;* Collection Payot, Paris, 1932.

R. P. JAUSSEN : *Coutumes arabes au pays de Moab;* Lecoffre, Paris, 1908.

R. P. H. LAMMENS : *La Mecque à la veille de l'Hégire;* Mélanges de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth, 1924.

A. LODS : *Israël des origines au milieu du VII^e siècle;* La Renaissance du Livre, Paris, 1930.

G. MARÇAIS : *Les Arabes en Berbérie;* E. Leroux, Paris, 1913. — *La Berbérie musulmane et l'Orient au moyen-âge,* Paris, 1946.

R. MONTAGNE : *Les Chammar du Nejd ;* Revue des Études islamiques, 1932. — *Contes poétiques bédouins;* Bulletin de l'Institut français de Damas, 1935.

COMMANDANT V. MULLER : *En Syrie avec les Bédouins;* Leroux, Paris, 1936.

ALOÏS MUSIL : *The manners and customs of the Rwala Bedouins;* American Geographical Society, J. K. Wright, New-York, 1928.

BARON MAX VON OPPENHEIM : *Von Mittlemeer zum Persichen Golf;* Berlin, 1899-1900.

H. S. J. B. PHILBY : *Arabia;* London, Benn, 1930.

ROUSSEAU (fils) : *Description du Pachalik de Bagdad,* 1809.

C.-F. VOLNEY : *Voyage en Syrie et en Égypte.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES GRAVURES

Fig. 1. — Carte de l'Arabie 14
— 2. — Dispositions d'un campement d'été de la tribu des Rmal 64
— 3. — Une sous-fraction de tribu dans le desert d'Arabie, près d'un puits 64
— 4. — Le puits « où l'on vient boire en grand nombre ». 65
— 5. — Un lever de camp 80
— 6. — La caravane se met en marche 81
— 7. — Une tente de grand nomade 96
— 8. — Le matériel de vie 96
— 9. — Les tentes des marchands..... 97
— 10. — Danse d'une femme « sleibiya » 112
— 11. — Le faucon sous la tente 113
— 12. — Sous la tente des petits nomades..... 113
— 13. — Abou Dohor l'« Idole des Rwala »..... 128
— 14. — Un poète originaire de la tribu des parias (Sleyb). 128
— 15. — Chasseurs de la tribu des « Sleyb», montés sur leurs ânes au trot rapide 129
— 16. — Chasseur de la tribu des « Sleyb »..... 129
— 17. — Le roi du Nejd Add el Aziz Eben Séoud..... 144
— 18. — L'automobile d'un chef, équipée pour le désert. 145
— 19. — Carte des tribus du Nejd, de l'Irak et de la Syrie. 191
— 20. — Tente d'un chef de tribu en cours de sédentarisation 207
— 21. — Sédentarisation en Djéziré 224
— 22. — Bédouins franchissant la frontière de Turquie ... 224
— 23. — La sédentarisation des Bédouins au Liban..... 225
— 24. — Tente de Mauritanie en hiver 240
— 25. — Une école coranique dans un campement de Mauritanie..... 240
— 26. — Jeune femme maure (d'une tribu libre)..... 241
— 27. — Un émir maure (des Dawi Hasan)..... 241

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 7

INTRODUCTION 9

CHAPITRE I

LA VIE MATÉRIELLE DES NOMADES 15

CHAPITRE II

L'ORGANISATION SOCIALE DES NOMADES 48

CHAPITRE III

CROYANCES ET INSTITUTIONS 73

CHAPITRE IV

LA LITTÉRATURE BÉDOUINE 102

CHAPITRE V

LES ÉMIRATS BÉDOUINS 137

CHAPITRE VI

UNE THÉOCRATIE BÉDOUINE : LES DEUX EMPIRES SÉOUDIENS (XVIII^e ET XX^e SIÈCLES) 160

CHAPITRE VII

LA SÉDENTARISATION DES NOMADES EN ORIENT 190

CHAPITRE VIII

LA CONQUÊTE DE L'AFRIQUE (VII^e-XVIII^e SIÈCLES). 227

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE 268

TABLE DES GRAVURES 269

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LIBRAIRIE HACHETTE
Paris - N° 5022
Dépôt légal : 4e trim. 1947

Imprimé
en France

Imprimerie CRÉTÉ
Corbeil - N° 31-1631
N° 5841 — I-10-1947

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimé en France.

210 fr.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques